



HAL
open science

Fragments et figures du quotidien réhabilité

Yves Chalas, Henry Torgue

► **To cite this version:**

Yves Chalas, Henry Torgue. Fragments et figures du quotidien réhabilité: l'exemple des vieux quartiers de Grenoble. [Rapport de recherche] Institut de Recherche économique sur la production et le développement; Université des sciences sociales de Grenoble. 1988, 239 p. hal-01876122

HAL Id: hal-01876122

<https://hal.science/hal-01876122>

Submitted on 18 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



université des sciences sociales de grenoble

~~FRAGMENTS ET FIGURES~~
FRAGMENTS et
FIGURES ...

FRAGMENTS ET FIGURES DU QUOTIDIEN REHABILITE
L'exemple des vieux quartiers de Grenoble

Contrat ANAH 86179

CHALAS Yves
TORQUE Henry
Mai 1988

Z 00766 (Ures)
b

FRAGMENTS ET FIGURES DU QUOTIDIEN REHABILITE
L'exemple des vieux **quartiers** de Grenoble

CHALAS Yves
TORQUE Henry

Mai 1988

Nous tenons à remercier tout particulièrement
Madame Catherine DENIAU de la Régie Foncière et
Immobilière de la Ville de Grenoble pour sa
précieuse collaboration.

La recherche documentaire a été menée par
Madame Françoise TERENCE.

Les enquêtes ont été effectuées par :

Mesdemoiselles Annie BLANC-TAILLEUR

Anne-Marie DEBOIN

Maria SCHIMMER

et Messieurs Patrick LEROY

Michel RASPAUD

Jean-Paul THIBAUD

S O M M A I R E

	page
INTRODUCTION	6
1. ETAT DES LIEUX	10
<hr/>	
1.1. <u>Bref rappel historique</u> : la médiocre qualité du bâti	10
1.2. <u>Les caractéristiques sociales des quartiers</u> <u>à réhabiliter</u> : étrangers et personnes âgées	12
1.3. <u>Le contexte politique</u>	14
1.3.1. La réhabilitation à objectif social	14
1.3.2. Le droit après 1983	17
2. METHODE	30
<hr/>	
2.1. <u>Objectif</u> : la réhabilitation côté vécu	30
2.2. <u>Perspectives pour l'investigation</u>	32
2.2.1. Nécessité de fonder l'enquête sur les récits de vie	33
2.2.2. Nécessité de prendre en compte l'imaginaire	34
2.3. <u>Les outils de l'enquête</u>	36
2.3.1. Six terrains pour six enquêteurs	37
2.3.2. L'élaboration du questionnaire avec la parti- cipation des enquêteurs	42
2.3.3. Echantillonnage	59
2.4. <u>Le traitement des résultats</u>	76
2.4.1. L'exotisme méthodologique	76
2.4.2. Le modèle du mythe	78
2.4.3. La typologie figurative	82

3. L'ORDINAIRE DE LA REHABILITATION	85
<hr/>	
3.1. <u>Panorama général des résultats de l'étude</u>	85
3.1.1. Les figures	85
3.1.2. ... et ce qu'elles nous disent	86
3.2. <u>Les résultats par le détail</u>	95
Entrée en matière :	
Figure 1 : Le fait accompli	97
Le territoire privé :	
Figure 2 : La propriété	102
Figure 3 : L'enracinement	109
Figure 4 : Le transit	115
Figure 5 : La qualité	122
Figure 6 : Le non-fini	131
Figure 7 : Le rêve	140
Le territoire commun :	
Figure 8 : La honte	146
Figure 9 : L'extérieur au quotidien	153
Figure 10: L'oreille subjective	163
Figure 11: La socialité	171
Figure 12: Le périmètre de sécurité	183
Figures de la ville :	
Figure 13: Géométrie du changement	191
Figure 14: Le passé indéfini	198
Figure 15: Le centre-ville	204
Figure 16: Le village	210
Figure 17: Un espace sans histoires	215
Figure 18: L'espace banni	219
Figure 19: La ville mixte	222
Conclusion :	
Figure 20: Les assistés.....	231

INTRODUCTION

Pour les futurs usagers des constructions neuves, venant d'autres constructions neuves ou bénéficiant du tout-confort moderne, le choix, l'espoir, la construction d'un mode d'être et d'un nouveau réseau de relations accompagnent l'acquisition d'un logement. La demeure reste pour eux dans bien des cas synonyme d'étape. "Changer d'appartement", selon l'expression consacrée, est la concrétisation d'un parcours, d'une réussite ; c'est pour le moins le signe d'une certaine maîtrise de sa propre destinée. Ces gens sont porteurs d'une demande et de besoins liés à l'affirmation de leur identité sociale et de leur niveau culturel. Leur désir d'architecture est lesté ou orienté par la manière dont ils se situent ou prétendent se situer dans la société. Vivre pour eux c'est devenir. L'immobilité leur apparaît morbide. Habiter reste pour eux choisir un quartier, parfois même une rue, c'est-à-dire choisir un certain type de socialité, un certain mode de vie auquel ils rêvent. L'avenir dans leur esprit est synonyme de perfectibilité ou pour le moins de transformation. Rien de statique ou de fixe chez ces personnes. A leurs yeux, la vie, les hommes, l'histoire sont flexibles, malléables ; l'horizon reste toujours à définir. Le projet d'architecture, le plan d'urbanisme signifient projet de vie, nouvelle intégration sociale, possibilité nouvelle de développement de la personnalité, etc., auxquels ils adhèrent ou non, en toute liberté.

Nous dirions même que le projet d'architecture ou d'urbanisme n'a de sens et ne se définit bien que par rapport à la perspective d'un devenir social et d'un développement personnel qu'il offre au client. En d'autres termes, le projet d'habitation se comprend de manière ultime ou primordiale comme un moyen - comme un support - au service d'une finalité existentielle rêvée, imaginée,

désirée par le futur habitant. La participation des usagers à la conception de leur habitat, très en vogue en ce moment, illustre une telle définition de l'architecture. L'architecte et l'utilisateur "normal" sont au moins d'accord sur une chose : il ne suffit pas que la maison fonctionne, et qu'elle fonctionne bien, qu'elle soit bien isolée des bruits et des variations climatiques, que l'air et la lumière puissent bien entrer et que les diverses évacuations se fassent sans problèmes ; il faut aussi et surtout que la maison témoigne d'un certain mode de vie, d'une certaine philosophie de l'existence par son esthétique ou par quelques signes comme la proximité d'espaces verts, de zones de silence ou d'aires de jeux pour les enfants, ou à défaut par son emplacement dans le site ou sa situation dans la ville (isolée ou non dans la campagne, au centre ou à la périphérie de la ville etc.).

Il ne faut pas l'oublier, plus qu'une modalité de la distinction sociale, le lieu d'habitation, le quartier par exemple, est l'une des formes modernes du blason. Les promoteurs ne s'y trompent pas qui attribuent à leurs constructions à vendre des noms qui résonnent comme des emblèmes, mieux, comme des devises. L'impératif pour eux est le suivant : en un mot, la résidence doit témoigner d'abord "d'un art de vivre".

Qu'en est-il maintenant des populations des vieux quartiers auxquelles s'adressent les projets de réhabilitation ? Ces populations qui, à l'inverse de celles vivant dans les beaux quartiers, se caractérisent le plus souvent par une absence de maîtrise sur leur propre devenir, qui éprouvent depuis si longtemps une relation figée au temps et à l'espace, comment de telles populations réagissent-elles aux transformations de leur cadre de vie ? Quel accueil réservent-elles à l'intrusion du confort dans leurs habitudes ? Comment ces populations, qui apparaissent comme ligotées et repliées sur elles-mêmes, perçoivent-elles la convoitise

soudaine des habitants du reste de la ville pour leur quartier, séduits sans doute par le changement de décor et le charme restauré des vieilles pierres ? Ces populations des vieux quartiers, qui n'ont toujours eu qu'un choix fort limité en matière de sociabilité, obligées de vivre en famille ou bien sur un mode solitaire et dans tous les cas sans rapport avec le voisinage des quartiers environnants, de quel oeil voient-elles la possibilité qui leur est maintenant offerte de changer d'appartement et même de quartier, et d'adapter ainsi leurs pratiques d'habiter à leurs modes de vies souhaités ? Comme une libération, une chance inespérée, une renaissance ? Ne ressentiraient-elles pas au contraire toute démarche extérieure, municipale ou autre, exigeant d'elles qu'elles contribuent à définir leur futur habitat comme une tâche accablante parce qu'impossible ? En effet, ces populations des vieux quartiers qui pour une grande part ne sont ni anomiques ni assistées, qui ne sont pas détachées du lien social mais qui existent dans des marges indécises entre l'inclusion et l'exclusion, n'éprouveraient-elles pas toute aide, toute attention positive à leur endroit en matière d'amélioration de leur habitat, comme un signe supplémentaire intolérable de leur absence de maîtrise sur leur propre vie ?

On l'aura compris, par toutes ces questions, c'est la réhabilitation côté vécu que nous nous proposons d'aborder dans ce travail. Et c'est là pour nous véritablement franchir une ligne de démarcation qui sépare ce qui dans les usages et les pratiques d'habiter nous est devenu familier de ce qui nous apparaît dans ce même domaine plus énigmatique.

Une telle perspective de recherche nécessite en tout premier lieu un rappel du projet politique et architectural qui s'adressait aux populations des vieux quartiers. C'est ce qui est fait dès le premier chapitre. Ensuite, par l'objet même qu'elle se propose d'atteindre, le vécu de la réhabilitation, cette perspective exige

également l'élaboration d'une méthode appropriée. Elle est développée au chapitre deux. Enfin le troisième chapitre expose sous deux formes, l'une résumée, l'autre par le détail, les résultats de notre investigation. Trois chapitres donc, trois parties, pour contribuer à éclairer un versant de la réhabilitation sans doute encore mal connu ou bien peu maîtrisé.

1. ETAT DES LIEUX

1.1. Bref rappel historique : la médiocre qualité du bâti

A se pencher sur le plan de la ville de Grenoble, on constate qu'il existe finalement deux grandes zones d'habitations où la question de la réhabilitation, par rénovation ou restauration, s'est posée :

- premièrement, le centre ancien de Grenoble qui comprend les quartiers Saint-Laurent - Quai Perrière de la rive droite de l'Isère, Brocherie-Chenoise de la rive gauche et, dans le prolongement de ce dernier, Très-Cloîtres et République-Sainte-Claire ;
- deuxièmement, le quartier Berriat situé dans la partie ouest de la ville de Grenoble.

Au total, ce sont 13 000 logements qui composent les "vieux quartiers" de Grenoble, et 20 000 personnes qui y vivent.

Caractéristique essentielle, à quelques rares exceptions près, comme dans le quartier Brocherie-Chenoise, l'ensemble n'offre que peu d'intérêt architectural. Peu de richesse, point de luxe dans ces anciennes demeures ; absence de décors, places ou monuments d'embellissement, dans cette vieille ville. Grenoble, dans sa partie la plus ancienne du centre, comme dans ses quartiers populaires de son flanc ouest, présente l'aspect d'une ville austère, aux constructions peu originales et aux espaces sans grand intérêt.

L'histoire de la ville explique en partie cet état des lieux. Il faut se souvenir que Grenoble fut longtemps une place forte, une ville dominée par la fonction militaire. Par conséquent son développement, qui commence au XVIIe siècle - Grenoble à la fin du XVIe siècle n'était guère plus étendue qu'à l'époque romaine, IIIe siècle après J.C. (1) - se fera derrière des fortifications. Grenoble fut une

(1) - BLANCHARD (R.)-Etude de géographie urbaine, Ed. Didier Richard, Grenoble, 1935

ville sans cesse contenue par des enceintes, et qui ne s'étendait qu'au fur et à mesure que ces enceintes le permettaient, c'est à dire s'agrandissaient elles-mêmes. En 1591 Lesdiguières sort la ville de ses remparts romains en construisant une enceinte plus grande. Mais très vite la ville étouffe et même l'extension de ces fortifications en 1670 ne suffit pas à son développement. En 1692, Vauban propose de doubler la superficie contenue dans l'enceinte Lesdiguières, projet qui ne sera réalisé qu'en 1832.

En attendant la progression des murs protecteurs, les Grenoblois vont s'entasser dans leur ville. De cet impératif résultent les rues étroites et les hautes maisons, le tout organisé en îlots qui caractérisent le paysage urbain du vieux Grenoble. L'intérieur de ces îlots abrite encore cours, jardins, entrepôts et appentis. Les façades des immeubles ne sont pas les éléments porteurs. Seuls les murs perpendiculaires à la rue, longs de quinze à trente-cinq mètres, le sont. Enfin, dans ces murs sont encastrées des poutres de chêne et de châtaignier qui supportent les planchers des différents étages d'habitation (trois à cinq). Ces îlots sont une véritable juxtaposition de demeures s'épaulant mutuellement et qui n'ont pas d'équilibre en elles-mêmes (2).

La fonction militaire de la ville, qui limite par nécessité stratégique la surface constructible et qui se passe par vocation de constructions superflues, est donc à l'origine de cet entassement sans luxe que représente le vieux Grenoble. Mais il ne faut pas non plus négliger les contraintes géographiques qui ont longtemps pesé sur le développement de la ville dans le même sens que la fonction militaire. En effet, l'extension de la ville dépendait aussi de la progression des travaux d'endiguement du torrent proche, le Drac, qui inondait régulièrement les terrains situés en dehors des premières fortifications. Ces travaux furent longs - entrepris en 1676, ils s'achevèrent au début du XVIIIe siècle - et la ville en attendant de s'étendre dut se densifier. Ces travaux furent chers également, et la ville dut sacrifier sa dimension esthétique ; elle ne pouvait à

(2) - Une politique pour les quartiers anciens, Magazine d'information et de documentation municipale, Grenoble 1980

la fois essayer de soustraire des terrains à l'emprise des eaux et chercher à s'embellir.

Quant au quartier Berriat, là encore, l'aspect médiocre de l'architecture et de l'urbanisme peut s'expliquer par l'approche historique. Ce quartier s'est édifié vers le milieu du XIXe siècle sur les terrains gagnés à l'ouest par le report enfin réalisé des fortifications. Mais ce quartier s'est construit autour des nouvelles fabriques qui s'installaient : ganterie industrielle, constructions mécaniques liées à l'hydrolique. En d'autres termes, sur ces nouveaux terrains de l'ouest naissait la ville industrielle. On y construisait des logements bon marché pour un nouveau type de population : ouvriers et prolétaires de l'ère industrielle. Les immeubles d'habitation étaient par conséquent étroitement imbriqués avec les locaux industriels et commerciaux, et les logements généralement de surface réduite et sans confort, manquant d'équipements sanitaires élémentaires (W.C. et salles d'eau).

Au centre comme à Berriat donc, de par sa médiocre qualité architecturale et sa densification, le bâti était prédisposé à une inadap-
tation et à une dégradation rapides. Et d'ailleurs, le processus d'insalubrisation s'est amorcé dans les quartiers du centre, par exemple, dès le XVIIe siècle (3).

1.2. Les caractéristiques sociales des quartiers à réhabiliter : étrangers et personnes âgées.

Ces quartiers différents de prime abord quant à leur ancienneté, leur état de dégradation, leur site, leur architecture, l'origine culturelle de leurs populations, présentent cependant un profil sociologique commun ; profil que l'on doit aisément retrouver dans d'autres vieux quartiers d'autres villes en France et à l'étranger. En effet, du point de vue social, les vieux quartiers de Grenoble présentent

(3) -ibid. p.16

trois traits essentiels :

- premièrement, une population aux revenus modestes ou à faibles ressources. Ce sont des ouvriers, des manoeuvres, du personnel de service, de simples employés, qui peuplent les quartiers anciens, en forte proportion (70%), ainsi que des retraités, des chômeurs et des marginaux ;
- deuxièmement, un grand nombre d'étrangers : 62% à Très-Cloîtres (essentiellement des Maghrébins), 45% à Brocherie-Chenoise (Maghrébins et Italiens), 37% à Saint-Laurent (Italiens en majorité) ;
- troisièmement, un vieillissement de la population. Beaucoup de personnes âgées, 30% à Berriat par exemple, vivent dans les vieux quartiers (4).

Dans la hiérarchie urbaine, ces centres anciens représentent l'échelon le plus bas. Ce sont parfois de véritables "poches de pauvreté" où le niveau social se mesure à l'état du bâti. Mais ces quartiers ne sont pas des ghettos, des entités fermées sur elles-mêmes. Ils ont un rôle et une place qui ne peuvent se comprendre que par rapport au fonctionnement de la société globale. Ils sont avant toute chose une expression de la division du travail : ce sont essentiellement des quartiers d'accueil et de transit. En effet, ils présentent à la fois une permanence comme quartier populaire et une forte mobilité de leur population. Les Maghrébins ont aujourd'hui remplacé les Italiens, les Espagnols et les Portugais qui ont eux-mêmes remplacé les ruraux venus s'installer au XIXe siècle avec la révolution industrielle. Depuis toujours ces quartiers ont accueilli les travailleurs les moins qualifiés pour les besoins de l'industrie, et depuis toujours ces quartiers ont connu une perpétuelle migration vers les immeubles

(4) - Tous ces chiffres sont tirés de l'article de JOLY (J.) - La réhabilitation des quartiers de Grenoble, in Revue de géographie alpine, tome LXXI, 1983

de la périphérie plus confortables ou les banlieues, de ceux qui parmi ces travailleurs parviennent à monter dans la hiérarchie du travail et à mieux s'intégrer dans la société.

La forte mobilité de la population est aussi une des causes de la dégradation. Ceux qui pensent n'être que de passage n'investissent pas ou très peu dans l'entretien de leurs logements et à fortiori dans celui des parties communes. L'installation ou l'enracinement dans une demeure est l'une des conditions d'un enrayement du processus d'insalubrisation.

A cette première cause, l'errance des locataires, il faut ajouter également le comportement des propriétaires. Très peu occupent leur logement - 30% seulement - et par conséquent très peu investissent dans l'amélioration du cadre bâti. De plus, il est plus rentable pour eux de louer à bas prix leurs logements dégradés que de chercher à les restaurer et à augmenter les loyers, car ils savent qu'ils ont essentiellement affaire à une clientèle peu fortunée et par conséquent peu exigeante. Enfin, l'absence d'une co-propriété organisée, malgré le grand morcellement de la propriété, permet aussi à l'insalubrité de se développer car aucune décision collective ne peut être prise à son encontre.

1.3. Le contexte politique

1.3.1. La réhabilitation à objectif social

La référence au contexte politique est primordiale pour comprendre l'originalité de la réhabilitation entreprise à Grenoble. Un fil directeur, une dimension prépondérante, une priorité accordée à ce processus : le social. Et quelles que fussent les modifications, les méandres et les adaptations du programme en fonction des contraintes non prévues par le projet initial de réhabilitation et découvertes en cours de réalisation, cet objectif social a toujours prévalu. Restauration, démolition et reconstruction, rénovation par opération tiroir, action foncière de la ville, tous ces aspects de la réhabilitation à Grenoble n'ont été que les divers moyens mis au service d'une seule et même fin énoncée dans un projet politique d'ensemble : permettre aux couches les plus défavorisées de la population vivant dans

les vieux quartiers et le centre historique de la ville, de continuer à vivre dans ces lieux, mais dans un habitat "décent", c'est à dire restauré, ou à défaut rénové, et bénéficiant des derniers progrès d'équipement et d'aménagement en matière d'architecture et d'urbanisme.

En 1965 les socialistes arrivent au pouvoir à Grenoble et avec eux le procès de la ville capitaliste commence, inspiré entre autres par de nombreuses recherches théoriques effectuées à la même époque sur le terrain de l'urbanisme. Il leur fallait rompre avec le processus de rénovation qui prévalait alors et qui avait pour principales conséquences non seulement de "défigurer" le centre des villes avec la construction de tours et de barres (5), mais surtout d'exclure de la ville vers la banlieue les couches les plus pauvres de la population. La rénovation équivalait à un changement social au profit des mieux nantis, comme le montrait Henri Coing, et par conséquent à une injustice supplémentaire. Les socialistes auront donc pour projet de maintenir et de développer une utilisation populaire du centre ville, et celà à l'encontre de ce qui se faisait ailleurs en matière de gestion des centres anciens. La démocratie elle-même appliquée au champ de l'urbanisme devait aboutir au précepte suivant : la cité appartient à tous ; tous ont droit à la ville, selon la formule de Henri LEFEBVRE.

En 1971, deuxième mandat des socialistes. La Municipalité Dubedout engage alors ses premières actions de régénération par "restauration". Dans les premiers temps du projet de réhabilitation, il était hors de question de détruire pour reconstruire du neuf. Pour les socialistes, le maintien des habitants dans leurs quartiers avait pour condition préalable le maintien du cadre bâti. Le faible coût supposé de la restauration par rapport à la rénovation permettait de ne pas

(5) - Les socialistes prirent l'exemple des immeubles de la République et de la Mutualité dont la construction avait fait l'effet d'un choc pour l'ensemble de la population.

rendre prohibitif le montant des loyers pour les habitants en place, et le quartier continuerait ainsi d'assurer cette fonction urbaine essentielle d'accueil et d'intégration progressive des populations les plus démunies.

Par la suite, devant le coût réel de la restauration, dans la plupart des cas plus chère que la rénovation - immeubles en trop mauvais état, inadaptation des entreprises de bâtiment à ce type d'intervention - l'équipe socialiste modifia son projet initial. Toujours en fonction de l'impératif social, de maintien à la fois des populations et du cadre bâti existant, l'objectif de la réhabilitation devint : constitution d'un parc de logements sociaux au centre ville. Il ne s'agissait plus pour la Municipalité de restaurer à tout prix, mais de maintenir un habitat social (restauré ou neuf) au centre ville.

La Municipalité fut ainsi amenée à s'engager d'une part dans la solution mixte de restauration et de rénovation - améliorer ou refaire tout à neuf, en HLM, selon l'état du bâti en prenant cas par cas les immeubles - d'autre part à intervenir sur le plan foncier. Pour permettre le "relogement opérationnel", c'est à dire le relogement en priorité des habitants concernés par la réhabilitation dans leur quartier d'origine, il fallait en tout premier lieu empêcher la spéculation. Par la création d'une ZAD, en avril 1976, et d'une ZIF (zone d'intervention foncière), la Municipalité se donne les moyens de préempter logements et locaux anciens à restaurer, à démolir ou à aménager ultérieurement, afin d'étendre le logement locatif public au centre ville (HLM plus RFIVG - Régie foncière et immobilière de la Ville de Grenoble - pour la gestion des logements acquis par la Ville).

Clé de voûte de cet urbanisme social : le "Service Vieux Quartiers". Dépendant des Services techniques de la Ville, il est chargé pour chaque quartier à réhabiliter de l'ensemble des opérations, tant de la conception architecturale que du relogement des habitants.

La présence et le pouvoir de la Mairie dans les vieux quartiers sont réels, mais cela ne signifie pas pour autant que la vieille ville lui appartienne entièrement et que l'initiative privée y ait été bannie. De l'épreuve du terrain, une règle générale s'est peu à peu dégagée : la Mairie intervient dans les opérations lourdes, quand le bâti trop dégradé ne peut être pris en charge par les propriétaires bailleurs ; et à l'inverse elle fait appel à l'initiative privée pour des travaux de restauration légère ou de prévention.

A ce jour, une seule opération d'aménagement selon le processus de réhabilitation mis en place entre 1965 et 1983 a été menée à son terme : il s'agit du quartier République - Sainte-Claire. Les autres opérations sont en cours ou en partie réalisées. L'ensemble cependant est loin d'être achevé. Mais il est possible de dire déjà, à partir de ce qui est accompli, que l'objectif social a été atteint et que le relogement opérationnel durant la période socialiste a effectivement eu lieu sans trop d'écart par rapport aux prévisions.

1.3.2. La droite après 1983

Monsieur Alain Carignon, le maire actuel de Grenoble, conquiert son mandat en 1983 au détriment de Monsieur Hubert Dubedout. Surprise spectaculaire, étonnement, choc à Grenoble où le parti socialiste régnait sur la municipalité à travers la personne de Dubedout depuis 1965, c'est-à-dire depuis plus de dix-huit ans ! Ce sera désormais à la droite avec son représentant RPR, Alain Carignon, de gérer la ville, de mener une politique, des projets et des débats avec lesquels les Grenoblois ne sont pas ou plus habitués. Le nouveau maire va-t-il rompre de façon systématique avec tout ce qui tenait de l'ancienne politique ? Ou bien opérera-t-il un changement en douceur, en poursuivant et en achevant les réalisations en cours de la précédente mairie et en introduisant progressivement ses propres convictions devenues légitimes sur la manière

d'organiser et de gérer la ville ? C'est, semble-t-il, sur cette deuxième voie que s'est engagée la politique de monsieur Carignon. Changement assez net finalement, radical quelquefois sur certains aspects, mais changement en douceur et progressif. En témoigne la nouvelle politique dont les vieux quartiers sont l'objet.

Cette politique de restauration des vieux quartiers du centre, qui rompt au bout du compte avec la réhabilitation exclusivement sociale que voulait Dubedout, s'articule autour de trois points essentiels, trois faits ou trois caractéristiques qui ressortent de l'observation et de l'analyse : la discrétion, le libéralisme appliqué, le changement social.

Premièrement, la discrétion.

C'est ce qui tranche dès le premier abord avec la politique menée auparavant. Avant 1983, la réhabilitation des vieux quartiers du centre était un enjeu idéologique, un pari où se jouait la crédibilité de la politique de Dubedout et partant le prestige des socialistes eux-mêmes en France. La réhabilitation, Dubedout en avait fait un symbole. Elle était censée représenter ce que pouvait être une voie alternative en matière d'aménagement urbain. Et toute une rhétorique accompagnait projets et chantiers : "Grenoble ville-pilote", "Grenoble ville-expérimentale", etc. Réhabilitation sociale certes, mais réhabilitation spectacle également. Une véritable publicité, une propagande presque que cette réhabilitation pour les socialistes avec bon nombre de discours explicatifs et de déclarations prometteuses à l'appui, ainsi que tout un lot de slogans, de formules et même de nouveaux concepts : l'on parlait d'agir "en concertation" avec la population, de la "faire participer", et il était question de "réhabilitation sociale", "d'opération tiroir" et de "relogement opérationnel". Bref, malgré la lenteur des travaux, nul ou presque ne pouvait ignorer ce qui se passait ou allait

se passer au coeur de Grenoble, nul ou presque ne pouvait méconnaître les intentions de la municipalité, les moyens même dont elle s'était prémunie pour parvenir à ses fins.

Aujourd'hui, par contre, toute cette information et sur-information jusqu'au tapage auxquelles les Grenoblois s'étaient habitués a considérablement diminué d'intensité, au point même qu'il est devenu difficile de connaître précisément ou ne serait-ce que clairement les objectifs de la municipalité en matière de restauration et de réhabilitation des vieux quartiers. "Aucun discours" constatent les techniciens qui continuent à travailler sur les chantiers de restauration, c'est-à-dire plus aucun discours qui ressortisse à la réhabilitation. "Plus de stratégie", "rien n'est prévu à long terme", affirment-ils encore pour caractériser le changement d'attitude de la nouvelle municipalité vis à vis des vieux quartiers. "C'est même déroutant de ne plus travailler avec un objectif précis, un projet social" vont jusqu'à dire certains des techniciens interrogés, tant ils étaient accoutumés à traiter la question de la rénovation et de la restauration dans une perspective politique clairement affichée dans de très nombreux discours : faire du social, maintenir les populations en place et aider les familles les plus démunies, bref éviter le changement social par la restauration au profit des classes bourgeoises plus aisées.

Mais tout cela rétorque la droite aujourd'hui au pouvoir à Grenoble, toute cette critique sur une soi-disant absence de transparence ou d'information sur les vieux quartiers n'est que relative. Certes le silence a remplacé les déclamations idéologico-politiques autour de la réhabilitation, mais pour la droite ce retour au calme n'est rien moins qu'un retour à la normale. Ce qui lui paraît anormal c'est justement que l'on veuille associer à un projet urbain des préoccupations idéologiques et des utopies politiques. Pour la droite, même la préoccupation exclusivement sociale de la réhabilitation,

telle que l'envisageait la gauche, lui paraît propre à créer une déséquilibre et un préjudice pour la ville : "C'est, dit-elle en la personne d'un conseiller municipal , le délégué à la présidence de la Commission Restauration, faire un ghetto ou des ghettos, que d'isoler une minorité ou une catégorie d'habitants". Pour la droite le problème se pose en termes de "seuil" et de "sécurité" dans les vieux quartiers. Une minorité fait vite un ghetto et un ghetto devient vite explosif, pense-t-elle. Aussi la solution à ce problème consiste à panacher, à trouver le bon mélange, le seuil à ne pas dépasser, la bonne mesure, la bonne proportion : "On veille à ne pas isoler une catégorie d'habitants, on essaye de trouver une bonne proportion" dit encore ce même conseiller municipal.

Deuxièmement, le libéralisme appliqué

Pour la droite, la voie choisie par la gauche, c'est-à-dire la réhabilitation à caractère exclusivement social , non seulement pouvait compromettre à plus ou moins long terme la paix sociale à Grenoble, mais surtout elle présentait dans l'immédiat deux inconvénients majeurs : d'une part elle ne parvenait pas à produire suffisamment de logements, d'autre part elle ne permettait pas d'obtenir ce "coup de neuf", cet embellissement absolument nécessaire au centre et à la ville en général dont parle l'adjoint à l'urbanisme de monsieur Carignon : "Une énorme toilette générale" affirme-t-il (6).

Pour revenir à l'équilibre, c'est-à-dire parvenir à construire un nombre de logements annuels suffisants du point de vue de leur quantité et satisfaisants dans leur composition tant esthétique que

(6) Exemples : le journal local. Le Dauphiné Libéré du 4.09.86 et du 19.06.87, ou encore dans celui du 15.10.87 où l'adjoint à l'urbanisme parle "d'effectuer une petite toilette" dans le centre-ville.

sociale, pour retrouver "la bonne proportion" architecturale finalement dans les vieux quartiers, la droite préconise le remède libéral, et précisément le retour d'une relative liberté de l'économie de marché dans le domaine de la construction et de l'organisation de la ville.

Les tenants de cette politique libérale avancent des chiffres à l'appui de leurs convictions. Monsieur le maire, tout d'abord, qui déclare dans un article du Dauphiné Libéré intitulé "Le vrai retour de Grenoble" : "En trois ans, on a réalisé 1000 logements, soit trois fois plus que l'opération Hoche. 1000 autres logements sont en construction pour les trois ans à venir. Enfin, d'ici le début 87, nous aurons réhabilité 118 logements" (7). Le maire fait ici allusion à deux choses : à la construction de logements neufs et à la restauration des vieux quartiers. Pour ce qui est de la construction neuve, l'opération Hoche fut la création à l'initiative de l'ancienne municipalité Dubedout d'un nouveau quartier proche du centre sur des terrains ayant appartenu à l'armée et dont l'une des caractéristiques que la population grenobloise a retenue, il faut bien le reconnaître, fût la lenteur avec laquelle s'est effectué le projet. En ce qui concerne la réhabilitation, ce deuxième point abordé dans la déclaration du maire, le chiffre de 118 logements restaurés ne s'explique que par rapport à celui que pouvait avancer en ce domaine la gauche quand il lui appartenait de s'occuper des vieux quartiers : elle ne délivrait à son époque que 40 logements par an. La droite a donc accéléré le processus jusqu'à doubler et même plus le chiffre annuel de logements restaurés. C'est ce que rappelle également le directeur de la Régie foncière et immobilière de la ville de Grenoble qui a la charge, comme son nom l'indique, de gérer le

(7) - Le Dauphiné Libéré du 19.09.86

le patrimoine foncier et immobilier de la ville de Grenoble dans les quartiers anciens : "En 1983,...Le rythme de restauration était d'environ 45 logements par an. Actuellement, nous avons dépassé le cap de la centaine. Une trentaine de logements vont être livrés pour l'automne. En octobre, d'autres chantiers vont s'ouvrir, d'une quarantaine de logements. Entre le début de l'année, et le mois de juin, ils seront suivis d'un autre programme de 70 à 80 logements. Au total, pour 1987, 117 logements sont prévus"(8).

Ajoutons que si la gauche explique à sa manière à elle ces chiffres, elle ne songe pas cependant à les contester. C'est ce qui nous est apparu dans nos propres enquêtes. En ce qui concerne la réhabilitation notamment, la gauche affirme que ce n'est nullement grâce au libéralisme que prône la municipalité Carignon, mais au contraire, grâce au travail qui avait été fait auparavant, sous Dubedout, et qui porte aujourd'hui ses fruits, que l'on est parvenu à de tels chiffres. Selon la gauche, la droite bénéficie actuellement de deux éléments essentiels obtenus difficilement et patiemment par le travail d'avant 1983 et qui seuls expliquent le rythme atteint après 1983 dans la production de logements restaurés. Ces deux éléments ou ces deux conditions du véritable développement de la réhabilitation sont, selon elle : premièrement le remembrement acquisitif de la copropriété dispersée qui caractérisait les vieux quartiers, et sans lequel aucune action de réhabilitation n'était possible, ni par la ville ni pas les promoteurs privés ; deuxièmement, après ce remembrement par îlots qui s'est poursuivi pour être suffisant jusqu'au début des années 80, il a fallu également attendre le déblocage du financement par l'Etat des opérations de réhabilitation qui n'est intervenu qu'en 1982. Alors et seulement alors la réhabilitation pouvait véritablement démarrer. Bref, si l'on en croit la gauche aujourd'hui dans l'opposition, en 1983 le terrain de la réhabilitation était prêt, les dossiers étaient bouclés, et la droite n'avait plus qu'à se servir et à agir pour son plus grand prestige.

(8) - Le Dauphiné Libéré du 16.11.88

Bien évidemment la droite dément et se défend. Elle explique elle aussi à sa manière les bons résultats obtenus. En laissant faire le marché, en revenant à la "loi naturelle" du marché, l'offre et la demande en matière de logement ont retrouvé leur spirale ascendante. En d'autres termes, par le retrait de la ville et des pouvoirs publics dans le domaine du foncier et de l'immobilier - condition sine qua non - l'intérêt pour le logement s'est accru et de la part des demandeurs, qui retrouvaient là un champ libre pour leurs investissements ou tout simplement pour leurs désirs de s'établir dans les lieux urbains de leurs choix, et de la part des entreprises du bâtiment stimulées par cette reprise de la demande. Les vieux quartiers n'ont eu qu'à bénéficier selon les défenseurs du libéralisme économique de cette accélération générale de l'offre et de la demande en logements neufs ou restaurés. L'adjoint à l'urbanisme résume pour un journaliste du journal "Le Monde" cette voie libérale suivie par la ville et les conséquences fructueuses qu'elle en attend : "Des réformes de fond ont été engagées dès 1984 avec la réduction de moitié des zones d'aménagement différé couvrant le centre de Grenoble, le quartier Berriat et la rive droite de l'Isère. Ce fut un premier pas, décisif, pour passer d'une politique autoritaire de monopolisation des sols à une politique libérale caractérisée par son réalisme et sa modération. C'était également un moyen de rétablir la confiance. Après l'arrêt des préemptions systématiques, on a du reste constaté une accélération du nombre des réhabilitations privées"(9).

Premier aspect donc du libéralisme appliqué à l'organisation urbaine : la chute importante de l'action de la ville. C'est d'ailleurs ce que l'on pouvait remarquer dès les premières années de la municipalité Carignon, dans les faits, malgré la discrétion, l'absence notoire de discours et de textes. En effet, grâce au monde de l'immobilier, agences, investisseurs, notaires, etc., tout un chacun

(9) - Le Monde du 9.10.86

pouvait savoir que la nouvelle mairie, à la différence de la précédente, ne préemptait plus ou pratiquement plus. Ainsi, en 1983, dans le périmètre de la ZAD, la ville préemptait une vente sur deux ; en 1985, elle n'intervenait plus qu'à raison d'une vente sur douze. Autres chiffres révélés par des militants socialistes ayant eu des responsabilités professionnels importantes dans le secteur du logement sous Dubedout : "Avant 83, 13 millions de francs étaient dépensés chaque année à l'achat d'appartements destinés à la réhabilitation future, 3 millions aujourd'hui . Avant 83, 4 millions de francs étaient consacrés à constituer des réserves foncières, à peine 1,2 million aujourd'hui"(10).

Ainsi, s'il fallait résumer en quelques traits l'évolution libérale aujourd'hui à Grenoble de la politique de réhabilitation ou de restauration des vieux quartiers, nous retiendrions trois points essentiels.

Il y a tout d'abord, comme nous venons de le rappeler, le fait que la ville ne préempte plus ou seulement pour mener à leurs termes certaines opérations engagées avant 1983, ou, autre cas de figure caractéristique de l'attitude propre à la municipalité de Carignon, quand les opérateurs privés ne veulent pas d'un immeuble ou d'un îlot par trop divisé en co-propriétés. Le travail de remembrement leur apparaissant trop long, trop lourd, ces opérateurs préférèrent attendre que ce travail de recollage des morceaux soit fait par la mairie. Alors celle-ci préempte et remembre puis propose l'opération de restauration à une entreprise privée ou, comme il semble que ce soit de plus en plus souvent le cas, revend carrément l'ensemble, c'est-à-dire l'assiette remembrée à des promoteurs privés. Il n'y a donc, sur ce premier point non pas seulement une chute relative de l'action de la municipalité sur la ville, mais

(10) - La réhabilitation dévoyée, in revue "Projecteurs" n°4, Septembre 1987, p.6

un véritable dessaisissement progressif de sa part, aux dires de l'opposition, de son patrimoine foncier et immobilier au profit de l'opérateur privé.

Et cette première constatation nous indique très directement le deuxième point essentiel de la politique menée sur les vieux-quartiers par l'équipe de A. Carignon : une volonté plus grande, par rapport à l'ancienne municipalité, de collaboration avec le privé ou même dans certains cas de transfert complet vers le privé des questions relatives à la restauration des vieux-quartiers. "La ville tente actuellement de développer les actions avec des maitres-d'oeuvre privés. La réflexion s'installe autour de la nécessité de diversifier les financements. Le contexte économique change, secteurs public et privé collaborent étroitement" (11), peut-on lire dans le journal local.

La réfection actuelle du quartier Berriat est l'illustration de cette orientation et surtout le quartier Très-Cloîtres du centre-ville qui constituera, en rupture avec les opérations antérieures menées par la municipalité Dubedout, un programme privé de réhabilitation, soit 140 logements concernés (12). Le passage au privé des questions de réhabilitation peut se faire à grande échelle mais aussi à petite échelle. L'essentiel est qu'il se fasse, car c'est pour la droite une condition nécessaire à la réalisation effective de la réhabilitation et à la production accélérée de logements restaurés. "La ville sera toujours prête à rétrocéder un lot dont elle est propriétaire si cela peut satisfaire le plan de particuliers désireux de l'acquérir. Nous favoriserons toujours les propriétaires qui prendront des initiatives. C'est dans cet

(11) - Le Dauphiné Libéré du 7.08.86

(12) - Le Dauphiné Libéré du 17.02.87

esprit que depuis deux ans nous facilitons les cessions de voisinage et de convenance" déclare l'adjoint à l'urbanisme de A. Carignon (13).

Enfin dernier point et non des moindres du libéralisme mis en oeuvre dans les vieux quartiers : l'allègement des réglementations d'urbanisme. La production accrue de logements depuis 1983 tient également selon la mairie actuelle non seulement à la réduction du périmètre de ZAD, de près de la moitié, mais également à la révision du POS et du COS. En d'autres termes, laisser encore plus de territoire urbain au libre marché et multiplier par deux la densité de logements sur des parcelles où leur nombre avait été strictement limité par l'ancienne municipalité, ne peut que susciter l'intérêt des entreprises et par là-même accroître le nombre de logements dans la ville. Le parti adopté par ce courant libéral aujourd'hui aux commandes à la mairie de Grenoble étant, nous le voyons, de stimuler la production de logements en facilitant la tâche des opérateurs privés ; ou, si l'on se réfère au langage de la gauche sur cette question, pour le grand profit de ces opérateurs privés. L'adjoint de l'urbanisme de Carignon dira : "La modification du plan d'occupation des sols, approuvée en 1979, nous permet de relever la densité afin de faciliter un certain nombre d'opérations... J'ai imposé un coefficient d'occupation des sols alternatif , c'est-à-dire que nous avons autorisé la construction d'un plus grand nombre de logements" (14). Ailleurs, dans d'autres journaux acquis aux convictions du maire, on trouve les déclarations et les explications suivantes, qui vont dans le même sens : "En Mai 1984, le conseil avait adopté à l'unanimité le principe d'une révision globale du plan d'occupation des sols

(13) - Et Très-Cloîtres sera sauvé, in Les Affiches de Grenoble et du Dauphiné. Hebdomadaire de chroniques juridiques, commerciales, économiques, financières et d'échos régionaux. n°3173 du 28.6.83

(14) - Le Monde du 9.10.1986

pour pouvoir "concilier la demande importante de logements avec de faibles disponibilités de terrains sur le territoire de la commune, ... créer les conditions d'une bonne utilisation des équipements existants, ... conduire à développer les activités économiques""(15).

Troisièmement, le changement social

C'est l'une des caractéristiques ou plutôt l'une des conséquences essentielles de la politique menée par la municipalité de Carignon sur les vieux quartiers. La réhabilitation sociale, c'est-à-dire la restauration des quartiers insalubres avec maintien de la population sur place (soit : le "relogement opérationnel") en installant provisoirement les occupants d'un immeuble à réhabiliter dans d'autres immeubles du même quartier (soit : "les opérations tiroirs"), tout cela semble en partie pour le moins interrompu par l'équipe municipale actuelle. Selon nos propres enquêtes, avant 1983, 90% de la population des vieux quartiers à réhabiliter était relogée dans leurs anciens lieux d'habitation ; aujourd'hui ce chiffre se réduit à 30% seulement de la population. Par conséquent, actuellement, 70% des habitants des quartiers restaurés viennent de l'extérieur prendre la place des anciens habitants, immigrants et familles à faibles revenus pour la plupart, qui s'en vont ou plutôt sont relogés à la périphérie dans les quartiers dits de la "Villeneuve" et du "Village Olympique" de construction récente.

Comment expliquer pareil changement social consécutif à la politique actuelle de réhabilitation ? Trois facteurs principaux concourent au façonnement progressif du nouveau paysage social des vieux quartiers :

- Un programme de réhabilitation réorienté principalement vers l'accession à la propriété. Le directeur de la Régie foncière le souligne : "Enfin, pour la première fois de son histoire, la Régie a géré un programme d'accession à la propriété... dans le

(15) - Le Dauphiné Libéré du 15.10.1987

quartier Berriat"(16). Le journal "Les Affiches" rappelle également cette nouvelle composante à propos du quartier Très-Cloîtres où deux-tiers des logements réhabilités seront mis en vente : "Une fois terminés les travaux de réhabilitation, ces 164 logements seront vendus, avec facilité et prêts de l'Etat, dans une proportion des deux-tiers, l'autre tiers devant être proposé à la location"(17).

- Des locatifs qui sont devenus chers. Certes, les vieux quartiers ne sont pas encore , pour le moment du moins, des lieux d'habitation de haut standing comme il s'en crée de plus en plus aujourd'hui dans la ville (18) avec la bienveillance de la municipalité. Mais la politique d'accession à la propriété et de réajustement à la hausse des loyers entraînent un renouvellement des populations au profit des classes moyennes aisées et françaises. La gauche, elle, parle de l'exclusion des plus pauvres des vieux quartiers et d'un retour de la ségrégation par l'espace urbain.

- Enfin, la politique d'attribution des logements. Dans les vieux quartiers tout n'est pas en accès à la propriété. Il y a du locatif de prévu et il en reste des opérations antérieures de réhabilitation. De même, une part des constructions est réservée pour le logement social. Mais un autre mécanisme va peser sur la réhabilitation et changer sa logique, c'est-à-dire entraîner le changement social : c'est celui de l'attribution. Autrefois, avant 1983, le relogement des populations en place se faisait de manière

(16) - Le Dauphiné Libéré du 16.9.1986

(17) - Les Affiches, op. cit.

(18) - Le Dauphiné Libéré du 2.10.1987, par exemple, annonce comme une réponse à une longue attente la construction d'un prochain "immeuble de grand standing" en face de la gare. Un autre jour, le 19.06.1987, ce même journal annonce toujours en gros titres l'information concernant "Un programme immobilier de standing" prévu ailleurs dans la ville : "un projet ambitieux et de prestige".

quasi automatique. Actuellement, une plus grande place est faite aux demandeurs extérieurs de toutes sortes et, dans une certaine mesure, la sélection a remplacé le relogement à l'identique. En effet, la commission officielle d'attribution de l'OPHLM était avant 1983 assistée de pré-commissions constituées dans chaque quartier avec l'aide des travailleurs sociaux qui connaissaient les familles et leurs besoins et qui donnaient leur avis en conséquence. Or ces pré-commissions d'attribution ont été supprimées. Aujourd'hui, seule la présidente de la très formelle commission d'attribution décide en rapport très étroit avec le cabinet du maire des demandes à satisfaire. Et si l'on en croit une conseillère municipale et conseillère générale ayant appartenu à l'ancienne municipalité et maintenant dans l'opposition, ce nouveau mode d'attribution se fait au détriment des immigrés et des familles à handicaps sociaux, soit le gros de la population originaire des vieux quartiers, et tend à favoriser les familles françaises et à moindre problèmes, sinon même à développer une clientèle électorale (19). Quoi qu'il en soit, par le changement même des voies suivies pour l'attribution des logements, l'une, ancienne, tournée vers le bas, à même le quartier, l'autre, plus récente, le regard plutôt dirigé vers le haut, attentive aux acquiescements du pouvoir en place, il est clair qu'au bout du compte les populations originaires des quartiers à réhabiliter se trouvent lésées et que s'opère un inévitable changement social.

(19) - Projecteurs op. cit. p.7

2. METHODE

2.1. Objectif : la réhabilitation côté vécu

Il est donc possible d'ores et déjà de s'interroger sur l'expérience urbaine vécue des populations concernées par la réhabilitation. Tel sera l'objectif de la recherche.

Y a-t-il véritablement une rupture, c'est-à-dire un avant et un après de la réhabilitation qui bouleversent en profondeur non seulement les pratiques - modes de vies, habitudes, rituels quotidiens, échanges, dialogues, solidarités - mais également les représentations que les habitants se font de leur quartier et surtout de leur propre vie, de leur rapport à la ville environnante et à la société globale ? Existe-t-il de nouvelles valeurs, de nouveaux projets relationnels, tant familiaux que de voisinage, qui orientent l'usage du logement et des espaces collectifs ? Le quartier réhabilité garde-t-il toujours son ancienne fonction d'accueil et de transit, et sous quelles formes ?

En dehors de toute expérimentation exceptionnelle, notre projet est donc de traiter de l'impact de la réhabilitation dans le quotidien, avec sa charge d'habitudes, de sédimentations des schémas culturels qui président ou accompagnent les divers modes d'habiter. L'un des écueils qu'il faut éviter dans une recherche de cet ordre est de considérer ce champ - celui de l'usage ou de l'appropriation ordinaire de l'espace réhabilité par les habitants, soit, en d'autres termes, la banalisation de la réhabilitation - comme un acquis, un sujet connu ou familier. Ce serait là se faire prendre au piège de ce que nous pouvons appeler "l'imagerie", c'est-à-dire cet ensemble de vagues discours qui agglomère paroles préfabriquées, convictions idéologiques diverses et propos non fondés. L'imagerie est un

recueil de stéréotypes toujours prêts à consommer. L'imagerie rassure, car elle est un savoir maigre, une récitation facile, bâtie à coups de certitude pour mieux occulter les questions et les paradoxes. Mieux qu'une rhétorique soporifique qui peut très vite devenir infecte, l'imagerie est une ambiance. Elle n'est pas le produit d'une catégorie sociale particulière, d'une classe, d'une élite ou d'une marge, mais véritablement un bain tiède commun où tout un chacun trempe, au moins pour partie. L'imagerie est donc ce dont toute recherche, toute exigence de vérité doit d'abord se débarrasser, avant même de commencer. Ainsi, la réhabilitation qui gagne la vie quotidienne, quel que soit le quartier considéré, ne vient pas remplir strictement une fonction. Même sur le seul terrain du confort ou de l'utilité, les dysfonctionnements, les détournements, les déplacements vont perturber la seule logique : conception architecturale, réoccupation de lieux par les habitants, usure normale des bâtiments, etc. Mais en dehors du cadre pratique et des diverses distorsions d'usage qu'il finit par connaître, l'investissement imaginaire et affectif de la part des habitants ouvre la réhabilitation à une vie sociale qui lui confère sa véritable dimension. En effet, les relations vécues au monde environnant, au temps comme à l'espace, marquent la société tout autant sinon plus que les décisions, les projets ou spéculations produits en amont sur un objet quel qu'il soit, avant son appropriation effective par ceux à qui il est en principe destiné.

Notre propos est donc bien d'éviter de reproduire les attentes comme les questions ou les hypothèses de ceux - architectes, urbanistes et politiques - qui ont en charge de faire et de refaire la ville, et nous situerons résolument notre intervention dans le domaine micro-sociologique quant à la phase d'investigation. C'est, en effet, le champ des pratiques sociales de la réhabilitation qui constitue notre terrain d'enquête, envisagées sous l'angle de la banalité du vécu.

2.2. Perspectives pour l'investigation

Tout itinéraire méthodologique est constitué des réponses apportées à ces deux questions :

- premièrement, quel est le type d'enquête le mieux adapté à l'objectif poursuivi ?
- deuxièmement, comment traiter l'information recueillie après passation de l'enquête ?

Notre méthode obéit aussi à cette règle. Par rapport à notre propos, qui est d'essayer d'appréhender la réalité vécue dans les espaces issus des opérations de réhabilitation, nos réponses à ces questions seront les suivantes :

- premièrement, baser l'enquête sur les récits de vie que l'on obtiendra selon la technique de l'entretien non directif, long, approfondi et parfois répété, que l'on enregistre et que l'on retranscrit par écrit de la manière la plus fidèle qui soit ;
- deuxièmement, prendre en compte dans ce matériau recueilli, et organisé en un long texte, la dimension de l'imaginaire.

Pour quelles raisons ?

Notre option méthodologique se justifie au regard des résultats des nombreuses enquêtes et consultations sur l'habitat menées par diverses équipes de recherche dont la nôtre. Les acquis et l'expérience en

la matière nous ont appris que la parole habitante présente pour l'essentiel deux aspects ou deux dimensions incontournables : l'ignorance, ou le discours d'existence, et l'imaginaire. Il faut donc en tenir compte, mais non pas pour chercher à s'en écarter, mais au contraire, pour en faire le départ d'une investigation.

En d'autres termes, la méthode nous est dictée par l'objet d'étude. Notre cheminement est comme tracé par cela même qui fonde ou structure la parole habitante. Opter pour les récits de vies et l'imaginaire n'est pas un choix arbitraire mais une nécessité méthodologique. Essayons de le montrer.

2.2.1. Nécessité de fonder l'enquête sur les récits de vies.

Ignorants sont en effet les habitants, en ce sens que l'on ne retrouve pas dans leurs propos les thèmes, les objectifs et les préoccupations qui animent le débat urbanistique. Interrogés sur leur habitat, les gens dans leur très large majorité ne font que très peu sinon aucune référence à l'architecture, à l'aménagement urbain ou à l'histoire véritable de leur ville. Il y a là sans doute une réelle méconnaissance de tous ces problèmes, mais également une sorte de mépris. La "chose urbaine" ne passionne personne ou presque. Les gens préfèrent de beaucoup parler d'eux-mêmes, de leur façon de vivre et d'appréhender l'extérieur, les autres, la ville. On attendrait d'eux des informations propres à nourrir la réflexion urbanistique ou la technicité architecturale, or les gens se mettent à raconter leur vie, leurs histoires personnelles, leurs expériences. Dans leurs récits, il n'est jamais question de besoins ou de fonctions mais "d'existence". Leurs narrations sur l'habitat est avant tout un "discours d'existence". Les conclusions de nos propres enquêtes sur ce terrain rejoignent celles de Bloch-Lainé, Lucien Sfez,

Philippe Jarreau, Jacques Neefs, ou Colette Petonnet par exemple (1).

2.2.2. Nécessité de prendre en compte l'imaginaire

Là encore, nombreuses sont les enquêtes, dont les nôtres, qui montrent que les gens "imaginent" la ville et cela quel que soit le degré de connaissance objective qu'ils peuvent en avoir. Dans leurs discours, "les séductions faussent les inductions", pourrait-on dire pour parler comme Bachelard (2). En dépit du triomphe de la pensée scientifique, contre l'instruction même des logiques fonctionnalistes et démystifiantes de l'urbanisme moderne, les projections psychologiques, les convictions subjectives et les identifications spéculaires priment dans les récits des habitants. Dans ces récits, la description objective des différents éléments qui composent la ville n'occupe qu'une place réduite. Très vite l'on passe à une adhésion sympathique pour ce que l'urbanisme considère comme l'impropre dans la ville : les légendes, les rumeurs, les mémoires inventées, les traditions bricolées, les fondations mythiques, les fictions, les rituels discrets, et grâce à quoi les pierres, les lieux et les trajets des villes acquièrent la capacité de parler d'autre chose que d'eux-mêmes et de la rationalité qui les fige dans leur fonction.

-
- (1) - BLOCH-LAINE (J.M.) - Un espace pour la vie, Consultation Nationale sur l'habitat, D.F. 1980
- JARREAU (Ph.) - Mythologie de la maison ?, in Temps libre, n°11, 84
- NEEFS (J.) - L'épreuve littéraire de la ville, in Temps libre, n°11, 1984
- SFEZ (L.) - Vers une critique de la primauté des besoins, in Le Monde, Automne 84
- PETONNET (C.) l'ensemble de ses travaux
- CHALAS (Y.), TORQUE (H.)- La ville latente, DUP 80 31 396
E.S.U. Grenoble, Octobre 1981
- Le complexe de Noé ou l'imaginaire aménageur, MRU-Echirolles 84 31 431
CEPS - Grenoble, décembre 1987
- (2)- BACHELARD (G.), La psychanalyse du feu, Gallimard, Paris 1949
p.16

La phantastique quotidienne est le propre de la ville, et l'humble parole de l'homme quelconque nous le rappelle. Non seulement la ville a su garder son autonomie par rapport à l'urbain, mais la ville excède l'urbain en signification, en création et en provocation. Cette phantastique - que "l'urbanisme progressiste", pour parler comme Françoise Choay, a ignorée ou refusée, la percevant soit comme parole arriérée et rétrograde, soit comme illusion mensongère - contient en fait ce qui régit les rapports de l'habitant à son espace et qui reste non directement perceptible, malaisé à cerner positivement. Elle cache l'essentiel ou le primordial de l'acte d'habiter. Loin d'être sans épaisseur et sans signification, l'imaginaire habitant - cet intérêt subjectivisant des habitants pour leur ville - nous informe sur les modes de vies contemporains et nous reconduit au fondement du social (3).

L'imaginaire tel que nous le considérons est hautement symbolique ou significatif. Ce que nous recherchons donc à travers le texte des récits de vie, dans la mesure où pour nous toute image renvoie en premier lieu à un signifié vécu, ce sont les différentes "figures significatives" ou "images symboliques" de l'espace réhabilité. Pareil recueil aura pour objectif d'explicitier les grands repères à partir desquels le social se noue dans les vieux quartiers.

Essayer d'appréhender la réalité vécue des quartiers réhabilités c'est donc rechercher les différentes significations dont ces quartiers sont le support. C'est ensuite opérer une classification pour

(3) - Perspectives théoriques que ne démentiraient pas des auteurs aussi différents que BACHELARD, CASSIRER, DURAND, SANSOT, DUVIGNAUD, CASTORIADIS, DUMEZIL ou LEVI-STRAUSS.

distinguer parmi cet ensemble de significations :

- 1° - celles qui sont différentes selon les types de populations ;
- 2° - celles qui au contraire sont communes à tous les habitants des vieux quartiers ;
- 3° - celles qui perdurent malgré la réhabilitation ;
- 4° - celles qui ont disparu et ne survivent plus que pour un temps encore à l'état de clichés ou de stéréotypes ;
- 5° - celles enfin qui sont nouvelles et qui sont apparues après la réhabilitation.

Cette recherche des différents sens ou enjeux existentiels du quartier réhabilité nous l'effectuerons sur six terrains différents dont nous allons maintenant expliciter les choix et le mode de constitution.

2.3. Les outils de l'enquête

Un fil conducteur, une priorité, nous a guidés dans l'élaboration de ce questionnaire : organiser au mieux pour chaque enquêteur sa rencontre avec le terrain.

Etant donné le type d'enquête que nous avons décidé de passer - entretiens non-directifs, longs et approfondis, parfois répétés - il nous est apparu que de la connaissance et de l'affinité de l'enquêteur pour son terrain dépendait la qualité des informations recueillies.

De cette priorité méthodologique, découlent les propositions de technique d'enquête qui vont suivre, et qui ont trait aussi bien au choix des terrains, au nombre d'enquêteurs nécessaires, qu'au degré de participation des enquêteurs à l'élaboration du questionnaire.

2.3.1. Six terrains pour six enquêteurs

Les six terrains ont été choisis et répartis en fonction de deux types de préoccupation constituant deux types d'objets d'étude : l'un directement en rapport avec notre objectif, c'est-à-dire le vécu dans les quartiers réhabilités ; l'autre plus éloigné de cet objectif mais néanmoins fort utile à la compréhension du phénomène de réhabilitation.

1° L'objet d'étude stricto sensu : les vieux quartiers du centre-ville.

. Terrain n°1 : Saint-Laurent (l'îlot Sappey-Casemates, plus quelques immeubles restaurés dissimulés le long de la rue)

. Terrain n°2 : Brocherie-Chenoise

. Terrain n°3 : République - Sainte-Claire

Nous avons été amenés à choisir ces trois quartiers tout d'abord parce qu'ils représentent des opérations de réhabilitation qui ont abouti, mais surtout parce qu'ils constituent un bon échantillon de l'ensemble des caractéristiques tant architecturales, démographiques que sociales rencontrées dans les vieux quartiers et les centres anciens de Grenoble. En effet, la réhabilitation s'est effectuée dans ces trois zones selon un mixte de restauration et de rénovation avec à la fois intervention de la Municipalité et initiative privée. Ensuite, tous les étrangers qui peuplent

habituellement les vieux quartiers de Grenoble y sont représentés, ainsi que les différentes classes d'âges et catégories socio-professionnelles propres à ces quartiers. Enfin, il est possible de rencontrer dans les terrains choisis à la fois des habitants originaires des lieux et de nouveaux occupants venus de l'extérieur. Effectivement, depuis le changement de Municipalité en mars 1983, l'apport de population extérieure aux vieux quartiers a augmenté. Durant la période socialiste, 90% des relogements dans le parc locatif RFIVG étaient opérationnels (maintien des populations d'origine). Aujourd'hui, ce chiffre s'est modifié. On compte 56% seulement de relogements opérationnels, et 44% de relogements de ménages extérieurs qui ont demandé à venir s'installer dans le parc ancien (chiffres communiqués par le Service du relogement de la RFIVG).

Il nous faut ajouter pour être complet sur l'intérêt que représentent ces trois terrains que le Service du relogement détient sur eux un bon nombre d'informations qui nous ont été fort précieuses. Notamment un fichier concernant les familles relogées et une bonne connaissance personnelle de ces familles, ce qui facilitera l'introduction de nos enquêteurs auprès d'elles. Ce service a également constitué un dossier comportant des lettres d'habitants expliquant les motifs de leur demande ou de leur refus (car il y en a beaucoup qui refuse, il ne faut pas l'oublier) de relogement dans le parc ancien, dont l'analyse nous a été fort utile. Elle est venue ainsi compléter le traitement des divers entretiens que nous avons passés auprès de soixante-dix ménages, soit environ une centaine de personnes.

2° L'objet d'étude lato sensu, ou l'accoté de l'objet propre pouvant servir à l'éclairer.

. Terrain n° 4 : Les "Refusants"

Afin de permettre une meilleure information par comparaison, il s'est agi de porter son attention non seulement sur les nouveaux venus

dans les vieux quartiers après réhabilitation et sur les anciens occupants qui ont été relogés sur place, mais également sur les personnes qui ont quitté le quartier à l'occasion de la réhabilitation préférant être relogées dans du neuf. En d'autres termes, il s'agissait de s'interroger aussi sur les personnes qui ont refusé les opérations tiroirs et le relogement opérationnel. Ces personnes forment en quelque sorte un troisième groupe que nous avons nommé les "Refusants". Cette troisième population dite des Refusants compte :

- des personnes ou des familles qui ont profité de la réhabilitation de leur quartier pour le quitter définitivement ;
- des personnes ou des familles non originaires des quartiers anciens qui ont refusé d'y être logées par l'O.P.H.L.M. qui a participé aux opérations de réhabilitation et par conséquent de relogement.

. Terrain n° 5 : Les "Limitrophes". Aux quatre premiers terrains constitués, du manière quasi "naturelle", il nous a semblé qu'il fallait leur adjoindre un cinquième, moins directement nécessaire à l'étude car beaucoup moins impliqué dans le processus de réhabilitation que les quatre terrains précédemment cités, mais néanmoins utile sinon précieux pour la compréhension du vécu dans les quartiers réhabilités : il s'agit des "Limitrophes", c'est-à-dire les habitants qui bordent les quartiers anciens. Les interroger sur ce qu'ils ont perçu de la réhabilitation et comment ils ont vécu les différentes opérations depuis les toutes premières rumeurs de réfection jusqu'au relogement des habitants dans de confortables et colorées demeures anciennes, peut donner lieu à un éclairage tout à fait intéressant sur le phénomène de réhabilitation en rapport avec le lien social et le vécu des espaces urbains.

. Terrain n°6 : Les "Périphériques". Le centre-ville est par trop privilégié dans les études concernant la réhabilitation. Qu'en est-il des parties périphériques de la ville, ou de la proche banlieue, quand celles-ci font également l'objet d'une réhabilitation ? Cette question élargit l'investigation des représentations du quartier réhabilité selon une double polarisation centre-ville/éloignement périphérique qui a l'intérêt de mieux distinguer les significations dont seul le réhabilité est porteur de celles qui appartiennent à l'effet de centralité. Nous avons choisi de porter notre interrogation sur le quartier du "Clos d'Or" situé dans la partie sud de la ville de Grenoble, juste avant la proche banlieue qui commence avec la commune d'Echirolles. (Ce dernier terrain est décrit en détail au paragraphe 2.3.3. intitulé "Echantillonnage").

Un enquêteur donc pour un terrain précis, bien délimité. Chaque terrain correspond à une base minimale de préoccupations que les habitants ont en commun et à partir de laquelle seulement il est possible d'établir un questionnaire. Sans l'appréhension d'une base minimale de préoccupations communes aux habitants, il ne saurait se dégager, pour l'enquêteur, les questions qui peuvent se poser à tous.

Le terrain d'étude que nous avons proposé à chaque enquêteur est défini par l'espace ; qu'il soit espace que les habitants ont accepté, espace qu'ils ont refusé ou espace qui ne les concerne qu'à distance parce qu'à la frontière de leur propre quartier. C'est l'espace qui homogénéise les préoccupations et détermine, par voie de conséquence, les terrains. A chaque espace - à chaque terrain - son histoire urbaine, sa réhabilitation singulière, sa sociabilité et son architecture spécifiques, que l'on a demandé aux enquêteurs de bien connaître afin qu'ils soient capables sur place avec les habitants, lors de la passation de l'interview, de relancer sans cesse l'entretien et surtout d'approfondir les

réponses par le rappel de petits détails ou de péripéties propres au quartier étudié.

"Spécialiser" ainsi chaque enquêteur, ne leur attribuer qu'un seul espace, bien précis, c'est faire en sorte qu'ils ne soient pas confrontés qu'à des problèmes et des questions du même ordre, ayant trait à un ensemble circonscrit de préoccupations. Outre que c'était là leur faciliter la tâche, rendre plus pratique leur démarche d'enquête - un seul fichier à consulter à la RIFVG, un même lieu de rendez-vous avec les habitants - c'était surtout les familiariser avec un quartier et ses habitants afin de mieux comprendre ces derniers et mieux les interroger.

Ajoutons enfin une remarque qui n'est pas sans importance : cette spécialisation des enquêteurs n'est pas une "taylorisation". Chaque enquêteur a affaire, sur son terrain, à la globalité du processus de réhabilitation. Les terrains ne sont que des exemples différents de ce processus. Chaque terrain répète à sa manière l'histoire de la réhabilitation avec ses péripéties et ses légendes. Chaque terrain est un ensemble suffisant à lui-même, une totalité, un "microcosme".

La taylorisation serait même contraire à nos intentions méthodologiques et à nos intérêts dans cette recherche. Dans la mesure où nous demandons à nos enquêteurs de se familiariser avec leurs terrains et de bien comprendre les habitants, leur démarche d'investigation ne peut pas s'adresser au partiel ou au parcellaire, mais au global, au total, car il n'est de compréhension, comme l'a dit, entre autres Max Weber dans sa "sociologie compréhensive", que globale. A notre avis donc, le parcellaire ou le partiel - la division taylorique du travail dans cette recherche - reviendrait à interroger séparément différentes tranches de la réalité sociale, événementielle ou matérielle, dont les quartiers réhabilités sont les supports : ce serait, par exemple, pour un enquêteur, interroger

uniquement les personnes âgées ; pour un autre enquêteur, uniquement les jeunes ou les étrangers, pour un autre encore, uniquement l'architecture ; et ainsi de suite. La liste des objets partiels étant infinie, le nombre des enquêteurs pourrait l'être également. Mais le budget des "vacations-enquêtes" et le temps qui nous étaient impartis dans cette recherche étant limités, nous avons par ce biais aussi intérêt à revenir au global ! Pour conclure sur ce chapitre, disons que l'attribution d'un terrain précis par enquêteur répond bien entendu à un souci d'efficacité, mais qu'un tel souci est loin, très loin, d'engendrer une division du travail sur le mode taylorique. Au contraire, il privilégie l'approche globale, la saisie de la totalité, en la redoublant d'un terrain à l'autre.

2.3.2. L'élaboration du questionnaire avec la participation des enquêteurs

Trois étapes, trois phases, nous sont apparues nécessaires à la constitution de notre questionnaire. Les deux premières ressortissent au travail de recherche proprement dit ; la troisième a vu les enquêteurs intervenir directement dans l'élaboration des questions à poser sur le terrain.

Il s'agissait dans un premier temps de poser les questions de "fond" et, parallèlement, de prévoir la "forme" la plus appropriée que devait présenter le guide d'entretien final en fonction des informations que nous cherchions à obtenir auprès des habitants. Fond et forme : c'est ce que nous avons appelé les "axes" du questionnaire.

Il s'agissait ensuite, dans une deuxième phase, à partir de cette mise à plat première des questions qui guidaient notre recherche, d'établir un second questionnaire en quelque sorte qui soit le produit synthétique des préoccupations de fond et de forme

soulevées dans la première étape. Cette deuxième étape, à caractère synthétique, est à l'origine de ce que nous avons appelé le "Questionnaire de base".

Les questions transcrites dans ce questionnaire de base ne peuvent pas être encore directement posées aux habitants. Il y manque non seulement le style, le ton, la traduction dans un langage courant, accessible à tous, de ce que nous demandons, mais surtout il y manque un travail de transformation et de sélection minimum des questions en fonction des terrains sur lesquels ce questionnaire devait s'appliquer. En clair, certaines questions essentielles qui doivent être posées aux habitants d'un quartier du vieux centre peuvent n'avoir aucun sens pour un limitrophe ou pour un habitant de banlieue : par exemple, la rumeur de destruction ou la situation de transit.

Il est donc nécessaire de modifier ce questionnaire de base en fonction des différents terrains. Et c'est à ce moment-là, dans un troisième temps ou troisième et dernier affinement des questions, qu'interviennent les enquêteurs. A ce troisième stade de la mise au point du questionnaire, il est demandé aux enquêteurs de réagir et de rectifier ce questionnaire de base en fonction des préoccupations, des nuances et des différences qu'impose la spécificité de leur terrain d'investigation. Ainsi, tous ensemble, enquêteurs et chercheurs réunis dans un travail de groupe, fondé sur l'échange de points de vue et le test réciproque des questions que chacun aura à poser en fonction des particularités de son enquête, nous avons achevé d'écrire le questionnaire de base afin qu'il se transforme en autant de véritables guides d'entretien qu'il y a de terrains.

En résumé donc, trois moments ou trois états du questionnaire :

- . Premièrement : les axes ou le fond et la forme de l'interrogation ;
- . Deuxièmement : le questionnaire de base ;
- . Troisièmement : les guides d'entretiens.

Reportons-nous maintenant au détail de ces trois moments :

1° Les axes ou le fond et la forme de l'interrogation.

L'objectif de cette recherche, rappelons-le, est de saisir "la réhabilitation côté vécu". Le meilleur moyen d'appréhender le vécu dans un espace donné est de se mettre à l'écoute de la vie des gens, plus précisément de ce que les gens racontent sur leur propre vie. Et le déclencheur privilégié en la matière reste toujours la chronique, l'histoire au jour le jour de tout un chacun. Il est nécessaire par conséquent que les personnes interrogées le soient sur la manière dont elles ont vécu l'histoire de la réhabilitation avec ses différentes péripéties : les rumeurs de destruction et d'expulsion, l'information municipale, les chantiers si différents des chantiers que l'on peut voir ailleurs, le relogement, l'attrait du neuf, etc... Le plan du questionnaire suivra donc cette logique diachronique, ce fil linéaire des événements quotidiens, bref, "la petite histoire" de la réhabilitation, mais afin de mieux nous porter au niveau du vécu profond des habitants trop souvent masqué par le côté spectaculaire de la réhabilitation.

En d'autres termes, la "forme" du questionnaire est historique, chronologique, mais les questions qui le composent ont été élaborées à partir de préoccupations qui ont pour principal objectif l'appréhension d'un certain nombre de problèmes de fond relatifs à l'acte d'habiter, à l'appropriation de l'espace et à sa représentation.

Ces problèmes de fond, ou deuxième axe du questionnaire - le premier étant la forme - constituent d'une certaine manière le préalable à notre questionnaire. Nous les avons regroupés sous quatre grandes rubriques : le pouvoir, l'espace, le temps, l'altérité.

- Premièrement, l'ignorance ou le rapport aux pouvoirs (publics ou privés).

. Quel est le degré de sensibilisation au phénomène de réhabilitation. Est-elle subie, souhaitée, connue .

. Quelle est la part de la perception fonctionnelle de l'espace et celle de l'attachement affectif et irrationnel aux lieux ?

. Avec l'ignorance, souvent constatée, ou à l'inverse, la connaissance des procédures techniques et idéologiques de l'urbanisme, c'est toute la question de l'imaginaire habitant, sa part dans la représentation de l'espace, son efficience dans le vécu, que nous soulevons et essaierons d'expliquer.

- Deuxièmement, l'inhabitable ou le rapport à l'espace.

. Que devient dans les vieux quartiers réhabilités la dialectique de l'habitable et de l'inhabitable, de la "Demeure de l'errance" dirait Heidegger ?

. Plusieurs autres couples antithétique peuvent nous aider à éclairer cette dialectique centrale dans l'acte d'habiter ; notamment celui du fixe et du mobile (le couple "Hestia/Hermès" qui définit l'habitat chez les Grecs selon Vernant). Que devient donc la part du fixe et du mobile dans un vieux quartier remis à neuf ? Et de proche en proche le propre et le sale, le vieux et le neuf ?

De même que devient la perception du dedans et du dehors, du grand et du petit, du logement et de la grande ville environnante après réhabilitation de l'espace ?

- Troisièmement, la nostalgie ou le rapport au temps.

. Très présente dans les vieux quartiers, la nostalgie signifie-t-elle une crainte de tout changement en général ?

. Dit-elle la nécessité d'une fixité, d'une fixation des habitudes et des rapports sociaux sur une longue durée pour qu'un véritable habitat soit possible ?

. Mais alors quelle signification peut bien avoir le devenir, le projet de vie ou l'évolution personnelle dans l'habiter, dans le demeurer sur place ?

. Quel est le rôle de l'ancien -et donc celui du moderne - dans la satisfaction d'habiter un quartier restauré ?

- Quatrièmement, la socialité ou le rapport à l'autre.

. Dans un quartier réhabilité, que deviennent les anciennes formes de sociabilité ? L'entraide comme le conflit entre voisins, entre familles ou à l'intérieur d'une même famille ?

. Comment sont perçus l'accueil et le transit des étrangers après réhabilitation ?

. Quelles différences existe-t-il dans l'appréhension d'un quartier réhabilité entre anciens et nouveaux habitants ? Quelles relations entretiennent-ils ?

Bien entendu, il ne s'agit pas là d'une liste exhaustive des questions. Nous ne prétendons pas sous ces quatre rubriques poser l'ensemble des problèmes de fond. Nous montrerons même qu'après passation des enquêtes, d'autres questions, d'autres problèmes sont apparus à la lecture des entretiens. Ces rubriques avec leurs différentes interrogations n'ont pour objectif que de donner l'orientation générale de nos préoccupations. Elles ne ferment pas le champ des questions possibles ; au contraire, elles l'ouvrent, puisqu'elles sont en quelque sorte, la matière première à partir de laquelle se développent les questions. Ces rubriques ne sont donc qu'une simple mise à plat, une mise au net des différentes pistes de recherche que nous souhaitons poursuivre. Elles ont constitué non pas un premier questionnaire, mais plutôt un aide-mémoire utile à l'élaboration du questionnaire de base.

2° Le questionnaire de base (cf. page suivante)

3° Le guide d'entretien : (pièce autonome, ci-jointe, que les enquêteurs ont emporté avec eux sur le terrain).

QUESTIONNAIRE DE BASE

I - AVANT LA TRANSFORMATION

-
- Quels ont été les premiers signes annonciateurs du changement ?

 - Y-a-t-il eu implantation d'une antenne municipale ?
 - . A quel emplacement ?
 - . Sous quelle forme ?

 - Comment les nouvelles ont-elles circulé ?
 - . Sous la forme d'une rumeur ? Colportée par qui ?
 - . Sous la forme d'information ? De propagande ?

 - Quels étaient les mots caractéristiques de cette phase ?
 - Expulsion, destruction, restauration, etc... ?

 - Quels étaient les principaux acteurs ?

 - Y a-t-il eu apparition d'acteurs que l'on ne voit jamais d'habitude ?
 - Par exemple des propriétaires qui n'habitent pas sur place ?

 - Ont-ils perçu des différences selon les diverses populations en cause :
 - propriétaires, locataires, limitrophes, antenne-mairie, commerçants, etc... ?
 - Rumeurs différentes qui entraînent des réactions différentes.

 - Comment les urbanistes ont-ils présenté le projet ?
 - . Rôle de la contre-rumeur. Par exemple, "on ne veut pas tout casser mais restaurer - Et surtout vous laisser dans les lieux".

- Peut-on percevoir à cette étape "un imaginaire de la pauvreté" ? Sous la forme d'une assistance permanente par exemple ? "Des gens viennent encore nous aider"?

. Comment ont-ils ressenti cette démarche à leur endroit ?

- Sont-ils propriétaires ou locataires ?

. Description des conditions . de logement avant transformation

. de l'immeuble

. de l'ilôt

. du quartier

- Comment se sont-ils appropriés la décision ? Et à quel moment du processus ? Y pensaient-ils avant qu'on en parle ? Pour leur logement ou leur quartier ? Etaient-ils d'accord dès le départ ? Ou bien, à quel moment ont-ils adhéré ? Pourquoi . Ou bien, ont-ils été hostiles en permanence, ou indifférents ? Ont-ils subi l'opération de A à Z ? Ou selon quelle courbe d'adhésion/rejet ?

- L'opération a-t-elle été le déclencheur d'un changement souhaité de leur vie ? Occasion de quitter des habitudes qui ne leur plaisent pas, de se rapprocher (ou de s'éloigner) de la famille, d'amis , etc. ?

- Incidences par rapport au travail, aux enfants, à des activités liées au quartier ou au voisinage.

- L'opération a-t-elle été l'occasion d'évacuer certains problèmes insolubles : par exemple : 2 familles rivales et gênantes pour tous qui se retrouveront séparées ?

- Comment se souviennent-ils de "avant" ?
par rapport au bâti
 - " aux pratiques et modes de vie
 - " à la socialité

(aborder ce point peut-être en comparaison avec "maintenant")

- Ont-ils compris la démarche urbanistique ?
Appliquée à leur cas personnel ?
 - " à leur quartier ?
 - " à "l'ancien" en général ?

- Comment mesurent-ils le degré de nécessité de l'opération ?
par rapport à la vétusté, à l'inconfort, au danger de l'insalubrité
(insécurité des lieux, hygiène) ?

Y aurait-il pu y avoir d'autres solutions ? Lesquelles ?

A l'échelle de leur appartement ? de l'immeuble ? de l'ilôt, du quartier ?

(Le point de vue des limitrophes est particulièrement intéressant ici).

- Quelles ont été les formes et la chronologie de la concertation ? (telle qu'elle a été vécue par l'interviewé) : réunions, avis, tracts, etc.... sa participation ?

- Quel a été le chemin de la décision et son planning ?

- Quelle a été l'évolution de l'attitude par rapport au départ ?
A quel moment pense-t-on aux valises ? A quel moment les fait-on ?

- Y a-t-il eu des rencontres (et de quelle nature) à l'occasion du départ ?
(réunions de voisinage ou autres...)

- A ce moment-là , comment se hiérarchisent les préoccupations ?

Problèmes liés - au départ

- au relogement transitoire

- à l'avenir

- Comment leur appartement a-t-il été vécu entre la décision et le départ ?

Relâchement de l'entretien ? Poursuite des habitudes ? Et l'immeuble ?

Et le quartier ?

2 - PENDANT LES TRAVAUX ET LE TRANSIT (L'EXIL)

- Quels étaient les mots-clés utilisés pour décrire la situation ?
(expulsion, réfection, relogement, refouler, exil, etc...)
- Description de la phase transitoire : où sont-ils allés ?
Et comment ont été réglés les problèmes posés ? (école, travail...)
- Appréciation de ce vécu - Durée
- Quelle était leur conscience de l'espace à ce moment ?
C'est à dire à quel espace s'identifiaient-ils ? A quel quartier appartenaient-ils ?
- Ont-ils eu conscience d'être "les nouveaux" pour un temps ?
- Ont-ils perçu des réactions à leur endroit ? Venant de qui et lesquelles ?
- Ont-ils gardé des relations avec leurs anciennes relations de quartier ?
Contacts sous quelle forme ?
- Ont-ils eu le temps de prendre de nouvelles habitudes ? De se sentir déjà dans une nouvelle appartenance spatiale ?
- Par rapport au chantier. Sont-ils venus voir les travaux ? Comment ont-ils réagi à la phase barbare de démolition ? S'imaginaient-ils des travaux à cette échelle ?

Ont-ils été surpris ? Et quelle sorte de soucis et préoccupations la perception et l'approche du chantier ont-elles provoqués ?

- A quelle mesure imaginaient-ils les travaux ?

Par exemple : on souhaite un WC intérieur et on se retrouve avec un quartier neuf.

- Quelle a été l'évolution de leur perception et de leur appréciation ?
Ont-elles été liées à la progression de la reconstruction ? A des visites régulières ?

- Y a-t-il eu perte de reconnaissance à un moment donné ? Comme si l'ancien quartier avait totalement disparu et que l'on ne s'y retrouve plus du tout.

- Ont-ils adhéré, et quand, à la forme nouvelle qui apparaissait progressivement

- Ont-ils vécu globalement cette période comme un bombardement ou comme une renaissance ? Comme un bouleversement ou comme une parenthèse ?

- Comment ont-ils vécu le sentiment d'attente ?

Comment ont-ils apprécié la durée des travaux ?

Peuvent-ils décrire les phases essentielles pour eux ?

3 - APRES LES TRAVAUX - LA RECONQUÊTE, L'EXODE, LE RETOUR

- A quel degré de finition sont-ils rentrés ?
- Comment a été vécu et approprié la notion de "chez soi" ?
- Comment mesurent-ils les degrés de transformation réelle par rapport à l'attente et à leurs souhaits ?
- Reconnaissent-ils ou non, ou de manière différentielle, leur appartement, leur immeuble, l'ilôt, le quartier ?
- Qualification des différences et appréciation hiérarchique des modifications.
Appréciation des transformations.
- S'agit-il d'une rentrée dans du "neuf" ?
Comment se décrit la perception sur l'éventail ancien → neuf ?
- Comment s'est reconstruit (ou non) la vie du quartier, la vie sociale ?
- Etablissement de nouvelles pratiques ? De nouvelles déambulations ?
Description et appréciation de la circulation et de la fonctionnalité (aux différentes échelles d'espaces)
- Quelle a été la chronologie de l'appropriation ? A-t-elle suivie le spatial et dans quel sens ?
(de l'appartement à la ville ou l'inverse).
- Appréciation de la transformation de la population ?
Comment est-elle perçue ? Comparaison avec l'état originel.

4 - PERSPECTIVES D'AVENIR ET JUGEMENT GLOBAL

- Ont-ils le sentiment d'une cassure, d'une profonde transformation de leur vie liées à cette période ? ou au contraire, d'une amélioration progressive et suivie ?

- Quelles images dominantes résumant pour eux ce parcours ?

- Souhaitent-ils que la Ville continue ce type d'opération ailleurs ?

- Pensent-ils rester ici ou déménager ? Pourquoi ?

N.B. Ne jamais oublier que les réponses ne sont pas toujours liées à des problèmes d'espace, mais peut-être au travail, aux relations, etc.
Ne pas enfermer l'interviewé dans notre problématique.

GUIDE D'ENTRETIEN

Points importants à aborder avec les habitants au cours de l'entretien :

1/ INSCRIPTION DANS LE TEMPS

. L'ITINERAIRE : . Logement ancien : où vivaient-ils et qu'en pensaient-ils ?
 (Mobilité/ . Logement présent : inventaire des différences
 Fixité) . Logement futur : projets de vie

. LE DEFINITIF : .Comptent-ils s'installer définitivement ici ou ailleurs ?
 (l'installation). Retour au pays ?

L'IDEAL : . Quel est selon eux l'idéal du logement ?
 (les aspirations)

. L'INHABITABLE : . En contre partie, que désignent-ils comme l'inhabitable
 (l'invivable) (le louche, le sinistre, l'inconfort)

. LES TRAVAUX : Comment ont-ils perçu le chantier de restauration, vécu le
 transit en attendant le relogement ?

2/ PERCEPTION DE L'ESPACE

Essentiellement de la DESCRIPTION : demander à ce qu'ils décrivent :

- . LE CONFORT (questions relatives à :)
 - lumière
 - acoustique
 - thermique
 - ventilation
 - sanitaire

- . LE NEUF ET LE NOUVEAU . Qu'est-ce qui leur apparaît ancien, nouveau, vieux, moderne, aux différentes échelles de perception :
 - le logement (taille des pièces, les meubles ont-ils trouvé leur place ?)
 - l'immeuble
 - la rue
 - le quartier
 - la ville (le centre)

- . L'AMENAGEMENT ET L'APPROPRIATION PERSONNELS

- . LA VIE PRATIQUE : les fréquentations
 - commerce (où font-ils leurs courses)
 - écoles
 - travail (lieu de travail)
 - bistrot (les fréquentent-ils et lesquels)
 - promenades
 - activités collectives (type M.J.C., etc...)

3/ LA VIE SOCIALE

- . LA FAMILLE : dispersée ?, les conflits ?
- . LES VOISINS : anciens et nouveaux. Les conflits ?
Souhaitent-ils retrouver leur même voisin après restauration ?
Nouveaux amis, nouvelle vie pendant le transit ?
- . INSECURITE ou plutôt la TRANQUILITE du quartier, de l'immeuble
- . LA PAUVRETE : Y a-t-il des gens très démunis à faibles ressources dans leur
immeuble, leur quartier ?
Qu'en pensent-ils ?

4/ LE RAPPORT AU POLITIQUE

- . IGNORANCE/CONNAISSANCE
 - Comment ont-ils été informés-avertis - de la restauration ?
 - rumeurs d'expulsions, destruction
 - la lenteur des travaux "ça traîne toujours !" (critique)
 - A qui ont-ils eu affaire ?
 - Réunions publiques d'information (degré de participation)
- . AUTONOMIE/ASSISTANCE
 - Quand ils ont un "problème" comment le résolvent-ils . A qui s'adressent-ils ?
 - Inventaire des pannes, dysfonctionnements, incidents, accidents, erreurs, etc...et nouvelles exigences.
 - Le paiement du loyer. Comment cela se passe ?
- . DEMANDE/SURPRISE
 - Y a-t-il de leur part un souci -exigence- de confort, d'amélioration ?
Y a-t-il ~~et~~ attente, projet de nouvelle vie à partir de la restauration ?
(En d'autres termes, ne souhaitaient-ils qu'un WC dans leur logement et
ont-ils eu la surprise de se retrouver dans un quartier remis à neuf ?)

2.3.3. Echantillonnage

Voici les enquêteurs armés, prêts à partir sur le terrain. Ils avaient à leur disposition trois éléments nécessaires à l'investigation :

- Premièrement, outre la connaissance générale des problèmes de réhabilitation qu'ils ont acquise au fur et à mesure des réunions de travail, ils possèdent une fiche signalétique qui résume les caractéristiques, tant sociales qu'opérationnelles, propres au quartier qui leur est attribué. En d'autres termes, ils savent avant toute passation d'entretien si le terrain qui leur est attribué est défini, pour l'essentiel, soit par une période de travaux particulièrement lente, soit encore par un relogement qui s'est avéré difficile pour la RFIVG ou l'OPHLM, ou bien, autre exemple, si les immeubles restaurés sont occupés pour la plupart par des nouveaux venus dans le quartier, attirés par la régénération de l'architecture ancienne.
- Deuxièmement, ils disposent également du guide d'entretien à l'élaboration duquel ils ont participé régulièrement.
- Troisièmement, ils ont enfin une liste des personnes à interroger - liste établie par l'échantillonnage - et pour chaque personne apparaissant sur cette liste, un ensemble de renseignements ayant trait non seulement à leur profession et à leur nationalité, mais également leurs différentes installations dans le quartier ou dans la ville. Par cet ensemble d'informations recueilli avant toute rencontre avec les habitants, (recueilli auprès des différents services statistiques et démographiques de la Ville), par les portraits ou les profils à grands traits qu'ils peuvent tracer des personnes et des familles qu'ils iront interroger, les enquêteurs se trouvent déjà sur ce qui constitue le fil rouge ou le fil d'Ariane de l'enquête : les histoires de vies. Ce qui ne peut manquer de servir sur place la relance et l'approfondissement

qualitatifs des entretiens.

Une fois tous ces atouts réunis dans ses mains, comment a procédé l'enquêteur pour contacter les habitants ? Tout d'abord par lettre, puis par téléphone, ou éventuellement contact direct pour convenir d'un rendez-vous.

Le troisième élément dont disposait chaque enquêteur, soit la liste des personnes à contacter et à interroger, nous amène à parler maintenant de la construction de l'échantillon selon les différents terrains d'étude que nous nous sommes proposés.

1° Les vieux quartiers du centre (l'objet stricto sensu)

Nous disposions pour ces terrains d'étude (Saint-Laurent, Brocherie-Chenoise et Sainte-Claire) de données statistiques que la RFIVG nous a aimablement fournies. Et nous tenons sur ce point à remercier tout particulièrement Madame Catherine Deniau pour son aide très précieuse.

Nous avons retenu pour la constitution de l'échantillon deux variables :

1° la classique C.S.P. (catégorie socio-professionnelle), grâce à laquelle également peut apparaître de manière distincte la population "vieille personne", particulièrement importante dans les vieux quartiers.

2° la nationalité, étant donné l'importance de l'immigration, autre caractéristique des vieux quartiers.

Le croisement de ces deux variables est à l'origine de l'échantillon. Nous joignons ici les tableaux statistiques qui nous ont servi pour effectuer les différents calculs.

St Laurent

Libelle Parametre	APP. REBT AVT		P.L.A. APP. REST en		P.L.A. APPART		LOI 1948	APPART. NON REST.		TOTAL TOUS PARCS			
	Logem. %	Menage %	Pers. %	Logem. %	Pers. %	Logem. %	Menage %	Pers. %	Logem. %	Menage %	Pers. %		
Tot OUVRIERS	21,0	24,0	62,0	27,0	51,0	108,0	25,4	48,0	75,0	170,0	29,8	35,4	40,0
Tot EMPLOYES/TECHNIC	16,0	19,0	43,0	5,0	6,0	11,0	2,6	21,0	25,0	54,0	13,0	11,8	12,7
Tot A.MAIT & CADRES	2,0	3,0	5,0	3,0	3,0	7,0	1,6	5,0	6,0	12,0	3,1	2,8	2,8
Tot ARTIS. COMMERC.	2,0	5,0	15,0	7,0	7,0	15,0	3,5	9,0	12,0	30,0	5,6	5,7	7,1
Tot PROF. LIBERALES	1,0	1,0	1,0	2,0	2,0	2,0	0,5	3,0	3,0	3,0	1,9	1,4	0,7
Tot ETUDIANTS	1,0	1,0	1,0	3,0	3,0	4,0	0,9	4,0	4,0	5,0	2,5	1,9	1,2
Tot DEM.D'EMPLOI	6,0	8,0	23,0	6,0	12,0	16,0	3,8	12,0	20,0	39,0	7,5	9,4	9,2
Tot RETRAITES	20,0	23,0	35,0	28,0	32,0	52,0	12,2	48,0	55,0	87,0	29,8	25,9	20,5
Tot INACTIFS	7,0	7,0	17,0	4,0	5,0	8,0	1,9	11,0	12,0	25,0	6,8	5,7	5,9
Total General	76,0	91,0	202,0	85,0	121,0	223,0	52,5	161,0	212,0	425,0	100,0	100,0	100,0

Libelle Parametre	* APP. REBT AVT		P.L.A* APP. REBT en		P.L.A * APPART LOI 1948			* APPART. NON REST.			* TOTAL TOUS PARCS			
	* Logem. %	* Menage: %	* Pers. %	* Logem. %	* Pers. %	* Logem. %	* Menage: %	* Pers. %	* Logem. %	* Menage: %	* Pers. %	* Logem. %	* Menage: %	* Pers. %
Tot OUVRIERS	14	15	4,1	54	125	143	68	140	184					
	7,7	4,8	9,1	29,7	40,2	31,7	37,4	45,0	40,8					
Tot EMPLOYES/TECHNIC	10	15	32	11	13	24	21	28	56					
	5,5	4,8	7,1	6,0	4,2	5,3	11,5	9,0	12,4					
Tot A.MAIT & CADRES	2	2	4	4	4	5	6	6	9					
	1,1	0,6	0,9	2,2	1,3	1,1	3,3	1,9	2,0					
Tot ARTIS. COMMERC.	1	2	4	3	5	14	4	7	18					
	0,5	0,6	0,9	1,6	1,6	3,1	2,2	2,3	4,0					
Tot PROF. LIBERALES	1	2	5				1	2	5					
	0,5	0,6	1,1				0,5	0,6	1,1					
Tot ETUDIANTS	4	5	7	5	5	9	9	10	16					
	2,2	1,6	1,6	2,7	1,6	2,0	4,9	3,2	3,5					
Tot DEM.D'EMPLOI	2	2	6	24	51	59	26	53	65					
	1,1	0,6	1,3	13,2	16,4	13,1	14,3	17,0	14,4					
Tot RETRAITES	9	10	12	14	18	25	23	28	37					
	4,9	3,2	2,7	7,7	5,8	5,5	12,6	9,0	8,2					
Tot INACTIFS	3	4	15	21	33	46	24	37	61					
	1,6	1,3	3,3	11,5	10,6	10,2	13,2	11,9	13,5					
Total General	46	57	126	136	254	325	182	311	451					
	25,3	18,3	27,9	74,7	81,7	72,1	100,0	100,0	100,0					

Libelle Parametre	* APP. REBT AVT		P.L.A.* APP.		REBT en		P.L.A.* APPART		LOI 1948		* APPART. NON		REST.* TOTAL		TOUS PARCS	
	* Logem.	Menage	Pers.*	Logem.	Menage	Pers.*	Logem.	Menage	Pers.*	Logem.	Menage	Pers.*	Logem.	Menage	Pers.*	Logem.
	%	%	%	%	%	%	%	%	%	%	%	%	%	%	%	%
Tot OUVRIERS	4 3,8	7 5,2	14 5,3	11 10,6	12 9,0	38 14,3	14 13,5	20 14,9	28 10,6	*	*	*	29 27,9	39 29,1	80 30,2	
Tot EMPLOYES/TECHNIC	2 1,9	3 2,2	4 1,5	12 11,5	13 9,7	19 7,2	1 1,0	3 2,2	9 3,4	*	*	*	15 14,4	19 14,2	32 12,1	
Tot A.MAIT & CADRES	4 3,8	3 3,0	9 3,4	3 2,9	4 3,0	8 3,0	*	*	*	*	*	*	7 6,7	8 6,0	17 6,4	
Tot ARTIB. COMMERC.	2 1,9	2 1,5	9 3,4	4 3,8	4 3,0	8 3,0	*	*	*	*	*	*	6 5,8	6 4,5	17 6,4	
Tot PROF. LIBERALES								3 2,9	3 2,2	4 1,5	*	*	3 2,9	3 2,2	5 1,5	
Tot ETUDIANTS				1 1,0	1 0,7	2 0,8	*	*	*	*	*	*	1 1,0	1 0,7	2 0,8	
Tot DEM.D'EMPLOI	1 1,0	2 1,5	3 1,1	4 3,8	5 3,7	12 4,5	5 4,8	6 4,5	10 3,8	*	*	*	10 9,6	13 9,7	25 9,4	
Tot RETRAITES	7 6,7	8 6,0	14 5,3	4 3,8	4 3,0	7 2,6	10 9,6	12 9,0	20 7,5	*	*	*	21 20,2	24 17,9	41 15,5	
Tot INACTIFS	3 2,9	4 3,0	10 3,8	2 1,9	5 3,7	9 3,4	7 6,7	12 9,0	28 10,6	*	*	*	12 11,5	21 15,7	47 17,7	
Total General	23 22,4	30 22,4	63 23,8	41 39,4	48 35,8	103 38,9	40 30,5	56 41,8	99 37,4	*	*	*	104 100,0	134 100,0	265 100,0	

NATIONALITES

. SAINT-LAURENT : sur un total de 76 logements

Français : 58, (d'origine italienne),	soit une proportion de 76 %
Italiens : 9,	" " 12 %
Algériens : 6	
Portugais : 1	
Autres : 2	

. BROCHERIE - CHENOISE : sur un total de 46 logements restaurés + 3 travaux d'offices

Français : 34,	soit une proportion de 69 %
Italiens : 6	" " 12 %
Algériens : 6	" " 12 %
Autres : 3	" " 6 %

. SAINTE-CLAIRE: sur un total de 64 logements

Français : 47,	soit une proportion de 73 %
Italiens : 3	" " 5 %
Algériens : 9	" " 14 %
Tunisiens : 1	" " }
Portugais : 2	" " }
Autres : 2	" " } 8 %

Soit donc les échantillons suivants :

- SAINT-LAURENT

Sur 76 logements restaurés, 12 ont été sélectionnés. L'étude porte donc sur 16% du parc dit restauré.

Pour obtenir une représentation significative - le quota - des différentes C.S.P. il faut multiplier le nombre qui apparaît en face de chaque C.S.P. par le rapport 12/76. (rapport de proportion 12/76 = X/CSP)

En tenant compte des nationalités et en les intégrant au tableau final, on obtient moyennant quelques réajustements, l'échantillon suivant :

3 ouvriers (dont 2 Français et 1 Italien)	sur un total de	21
3 employés (3 Français)	" "	16
1 personne (Française)	" "	4
	agent de maîtrise, cadre, profession libérale et étudiant confondus.	
1 demandeur d'emploi (Français)	sur un total de	6
3 retraités (dont 2 Français et 1 Italien)	" "	20
1 inactif (Français)	" "	7

- BROCHERIE-CHENOISE

Sur 46 logements restaurés, 12 ont été sélectionnés. L'étude porte par conséquent sur 26 % du parc.

En croisant, comme sur Saint-Laurent, les données CSP et nationalités, on obtient les proportions suivantes :

4 ouvriers (dont 2 Français, 1 Italien, 1 Algérien)	sur un total de	14
3 employés (Français)	" "	10
1 personne (Française) au choix	" "	6
	agent de maîtrise, cadre artisan, commerçant, profession libérale et demandeur d'emploi confondus	
3 retraités (dont 2 Français et 1 Italien)	sur un total de	9
1 étudiant (Français)	" "	4

- SAINTE-CLAIRE

L'étude s'appuie sur 19% du total des logements restaurés soit 12 logements sur 64.

Soit l'échantillon suivant, compte tenu des CSP et nationalités :

3 ouvriers (dont 2 Algériens, 1 Français)	sur un total de	15
3 employés (Français)	" "	14
1 cadre (Français)	" "	7
1 commerçant (Français)	" "	6
1 demandeur d'emploi (Algérien)	" "	5
2 retraités (Français)	" "	11
1 inactif (Français)	" "	5

En récapitulant, sur l'ensemble des trois quartiers du vieux centre de Grenoble, l'échantillon se compose de la manière suivante :

- 36 logements sur un total de 186 logements restaurés

- Sur ces 36 logements retenus pour l'étude :

10	sont occupés par des	ouvriers
9	"	employés
4	"	professions libérales
5	"	sans emploi
8	"	retraités

- Et cette population de l'échantillon est constituée de :

28 logements Français,	soit 78 %
4 logements Italiens,	soit 11 %
4 logements Algériens,	soit 11 % également.

L'ensemble correspond bien, par conséquent, aux tableaux de départ (C.S.P. et nationalités) relatifs à l'ensemble des trois quartiers.

L'élaboration d'un échantillon peut apparaître abstrait, fastidieux même, surtout quand les chiffres, les proportions, les quotas, avec leurs virgules remplacent des personnes bien vivantes, dans leur logement, leur quartier, avec leur nom et leur famille et surtout leur caractère et leur histoire singulière. Il n'empêche qu'on ne peut se passer d'un minimum de travail d'échantillonnage.

L'échantillon a pour principale vertu, sinon de donner une vue précise de la composition sociale d'un quartier, du moins d'en écarter les images fausses, d'en révéler les préjugés. L'échantillon n'est ni un résultat ni une analyse. Tout au contraire ; il est un cadre vide, un espace informel - taillé justement dans l'imagerie, dans l'univers des idées toutes faites - à l'intérieur duquel seulement peuvent être obtenus des résultats et s'effectuer une véritable analyse. L'échantillon a donc au moins ce rôle "en creux" qui est d'empêcher que l'enquête ne dérape, c'est-à-dire ne se porte sur des groupes sociaux ou individus jugés a priori déterminants ou fortement présents dans les terrains que l'on s'est proposés d'étudier. Ainsi, dans le cas qui nous intéresse ici, les vieux quartiers restaurés du centre, il eut été possible qu'en l'absence d'échantillon, l'étude se portât lors des entretiens, exclusivement sur les vieilles personnes et les Algériens par exemple.

Notre souci a été de serrer d'aussi près que possible la réalité sociale et démographique de nos terrains d'étude. Nous pensons avoir été fidèles à cet objectif en ayant eu la prudence de passer par l'élaboration d'un échantillon : 36 logements sélectionnés, soit en comptant les familles, 50 personnes environ prélevées dans la réalité des vieux quartiers restaurés et représentatives de cette dernière.

2° Les terrains d'études complémentaires (l'objet lato sensu)

- LES REFUSANTS

Ce sont ceux des vieux quartiers du centre, exclusivement. Ils sont apparus lors de l'élaboration de l'échantillon, au fur et à mesure que s'établissaient les listes des personnes à interroger. Trois remarques s'imposent à leur propos :

- Premièrement, ils proviennent indifféremment de tous les vieux quartiers restaurés du centre ;

- Deuxièmement, ils sont peu nombreux, étant donné le nombre total de logements restaurés sur nos terrains (186), et par conséquent un travail d'échantillonnage sur cette catégorie d'habitants est inutile. Sur la quinzaine de familles que l'on a recensées, il reviendra à l'enquêteur spécialisé sur ce terrain d'en choisir - avec un minimum de bon sens sociologique - la moitié d'entre eux pour les interroger, soit 7 logements ; ce qui constitue une représentation plus que suffisante et fidèle de cette catégorie.

- Troisièmement, il y a qualitativement parlant des différences entre les refus, une hiérarchie dans la volonté de ne pas revenir habiter dans son logement d'origine :

. Il y a bien sûr ceux qui ont quitté définitivement les vieux quartiers du centre lors des travaux de restauration pour aller vivre ailleurs de manière définitive, dans un environnement urbain tout autre : la banlieue, par exemple.

. Il y a ceux également qui ne sont pas revenus dans leur quartier d'origine parce qu'ils ont préféré rester dans leur "relogement-tiroir", qui comme son nom l'indique ne devait être que transitoire et durer le temps du chantier de restauration.

. Il y a aussi ceux qui n'ont fait que passer d'un vieux quartier à l'autre du centre uniquement, à l'occasion de la réhabilitation.

. Il y a enfin quelques cas de refus, fort peu nombreux cependant, disons même assez rares, que la RFIVG appelle "échec de la réhabilitation" ou encore "catastrophe". Ce sont des habitants relogés qui restent tout à fait indifférents au confort introduit par la réhabilitation. Ainsi ces habitants, notamment une famille turque, n'utilisent pas non seulement la salle de bains, sauf comme pièce-débarras, mais pas même l'électricité et le chauffage ! Il s'enferment chez eux, calfeutrant les fenêtres et s'éclairant à la bougie. Il y a donc là, on s'en doute, beaucoup à découvrir sur la relation qui peut exister entre, d'une part culture et confort, d'autre part, entre niveau social et exigence de confort. Le confort, vivre selon les normes, apparaît bien à travers cet exemple extrême non plus comme une demande ou un besoin mais beaucoup plus comme une discipline et un apprentissage, ou en tout cas comme un signe révélateur du degré de marginalité ou à l'inverse du désir d'intégration sociale. Ces "hyper-Refusants" pourraient ainsi nous informer a contrario - un peu comme la maladie nous renseigne sur les conflits latents - sur le sens profond de la réhabilitation, c'est-à-dire sur les bouleversements, les heurts et les ruptures qu'elle entraîne inévitablement tant au niveau des modes de vie que dans la propre histoire des individus et par conséquent dans l'image qu'ils peuvent avoir d'eux-mêmes.

L'enquêteur avait pour tâche au regard de cette "palette" des refus d'aller interroger cette catégorie d'habitants dans ces quatre directions afin que l'on puisse lire lors de l'analyse des résultats, le phénomène du refus dans son ensemble.

- LES LIMITROPHES

Nous arrivons ici à la partie aléatoire de la passation de l'enquête. Si l'échantillonnage était inutile pour les Refusants, il est ici insensé, voire même impossible. Par conséquent, le hasard dans la désignation des points de passation d'entretien est quelque chose de conscientisé et de voulu dans la recherche.

Il s'agissait pour l'enquêteur, sur ce terrain, d'aller sonder çà et là dans le pourtour des quartiers réhabilités, une parole possible, et même plus, probable, sur la réhabilitation. Il aurait été en effet étonnant que ceux qui, bien que non concernés par une opération de réhabilitation, mais voyant chaque jour à proximité de leurs habitations la transformation d'un quartier insalubre, ne pensent ni n'aient rien à dire à ce sujet.

On l'a bien compris, ce n'est pas là, avec cette catégorie d'habitants, que l'on touche au coeur du problème, à ce que l'on a appelé "l'objet stricto sensu". Il n'empêche que les "Limitrophes" au même titre que les "Refusants", sont une création de toute opération de réhabilitation. Il n'y a pas que les "Relogés" qui soient le produit logique de la réhabilitation. Aux Limitrophes, donc, comme aux Refusants et aux Relogés de nous révéler la spécificité d'une opération de réhabilitation dans le vécu d'une ville et de ses habitants. 10 entretiens seront donc consacrés à ce type d'habitants que nous avons appelés Limitrophes.

- LES PERIPHERIQUES

Nous avons consacré aux Refusants et aux Limitrophes 17 entretiens en tout ; nous consacrerons le même nombre ou presque à la seule catégorie des Périphériques, soit environ 30 personnes interrogées. En effet, les Périphériques constituent le deuxième pôle d'importance,

après les vieux quartiers du centre, dans notre réflexion sur la réhabilitation. C'est donc à un traitement de statistiques et d'échantillonnages, comparable à celui effectué pour les vieux quartiers du centre, que nous avons soumis ce terrain avant toute passation d'entretien.

Le lieu choisi pour étudier la réhabilitation périphérique, et la comparer dans ses effets sur le vécu habitant à la réhabilitation centrale, est le quartier du "Clos d'Or". Situé dans la zone sud de la ville de Grenoble, juste avant la banlieue, ce quartier dépend pour sa partie réhabilitée non pas de la RFIVG mais de l'OPHLM.

Comme toute opération de réhabilitation, celle du Clos d'Or a connu dans le temps trois moments :

- . Premièrement un état de dégradation qui a alerté les pouvoirs publics ;
- . Deuxièmement, un relogement-tiroir des habitants pendant les travaux de restauration ;
- . Troisièmement, un relogement opérationnel.

Et comme pour les vieux quartiers du centre, ces immeubles "modernes" de la périphérie de la ville connaissent eux aussi après réhabilitation des "Refusants" et ne laissent pas indifférents non plus les populations des environs, c'est-à-dire créent ce que nous avons appelé des "Limitrophes".

Remarquable concordance donc dans la forme entre la réhabilitation centrale et la réhabilitation périphérique qui conforte notre type d'interrogation tant sur le registre du temps, en menant les entretiens sur un plan diachronique avec un "avant", un "pendant" et un "après" la réhabilitation, que sur celui de l'espace, en tenant compte du fait que la réhabilitation n'a pas un seul et

unique effet, un seul et unique produit - le relogement opérationnel - mais qu'elle se comprend comme un ensemble à plusieurs dimensions ou à plusieurs sous-produits. Nous en comptons quatre :

1. Le relogement opérationnel proprement dit, objectif désigné du projet de réhabilitation ;
2. les nouveaux venus, c'est-à-dire les habitants non originaires du quartier et qui l'investissent après réhabilitation, attirés par le confort mais aussi et surtout par le "renouveau" d'un site, de n'importe quel site à la limite, du moment qu'habiter un "renouveau" soit le signe, le symbole, pour soi comme pour les autres, d'une trajectoire existentielle ou d'une mobilité sociale ;
3. Les Refusants, ou la désagréable surprise pour les concepteurs et les pouvoirs publics ;
4. Les Limitrophes ou observateurs extérieurs mais intrigués d'une opération de réhabilitation et pouvant le cas échéant peser, ne serait-ce que politiquement, sur les orientations sociales du projet.

Et ces autres aspects ou pôles constitutifs d'une opération de réhabilitation forment en quelque sorte une "structure" - la structure de la réhabilitation côté vécu, côté pratiques d'habiter - dans la mesure où ils ont pour principales caractéristiques d'être (4) :

- premièrement "constants", réapparaissant à chaque opération de réhabilitation ;
- deuxièmement "autonomes", dans le sens où chacun de ces pôles a sa logique propre de développement, d'exigences et d'installation.

(4) - Les caractéristiques de la structure que nous rappelons ici : constance, autonomie, antithèse et complémentarité des différents pôles, sont celles qu'utilisent les anthropologues pour définir la notion de "structure" (LEVI-STRAUSS, DUMEZIL, DURAND).

- troisièmement "antithétiques" ; ces dimensions de la réhabilitation sont en effet contradictoires entre elles ;
- quatrièmement, "complémentaires", dans la mesure où pour comprendre la portée et la signification d'une opération de réhabilitation, il faut les tenir ensemble sous un même regard.

Cette hypothèse de la structure de la réhabilitation reste donc à vérifier, à rectifier ou à nuancer le cas échéant, au fur et à mesure de l'avancement des travaux de la recherche.

Venons-en maintenant aux détails historiques de l'opération de réhabilitation "Clos d'Or".

- 1978-1979, saisissement par la Municipalité (Dubedout) des problèmes de dégradation relatifs au site en question (chauffage individuel, condensation, insalubrité progressive, situation ingérable, afflux de l'immigration maghrébine, etc.)

- 1980-1981, travaux de réhabilitation

Ces immeubles avaient été construits en 1962 et 1963. Le gros oeuvre était par conséquent en bon état et contrairement aux quartiers du centre ancien de Grenoble, la question de la destruction et donc de la "rénovation" ne se posait pas.

L'OPHLM se trouvait devant une série de problèmes particuliers où les solutions techniques à inventer pour la réfection du second oeuvre devaient être également des réponses sociales. Il fallait adapter les logements aux familles qui les occupaient. Et en priorité faire de la place. Beaucoup de logements étaient surpeuplés du fait des familles nombreuses qui y vivaient. Les travaux de réhabilitation ont eu pour objectifs, entre autres, d'augmenter le nombre de T5 et de T6. De 100 logements avant réhabilitation, on est passé, après fusion fonctionnelle de

certains d'entre eux, à 87 logements.

Population de familles nombreuses, mais population peu solvable également. L'autre objectif de l'OPHLM fut, tout en restant dans le cadre d'une véritable amélioration du confort, de parvenir à une diminution des charges. Le domaine de l'isolation thermique offrait cette possibilité. Les travaux portèrent par conséquent sur l'installation d'eau chaude et d'un chauffage central, bien sûr, mais surtout sur l'isolation ; laquelle fut externe, constituée de laine de verre et d'un bardage protecteur. L'attention se porta également au niveau des fenêtres. De nouvelles fenêtres furent inventées, en polyuréthane sur profilé aluminium et double vitrage, pour une meilleure isolation. Et pour faire encore plus d'économie d'énergie dans la production d'eau chaude, des capteurs solaires furent installés sur les toits. Aux dernières nouvelles, ils fonctionneraient encore et bien. Dans cette double perspective, d'économie de charges et d'amélioration de l'habitat, des travaux d'étanchéité furent également entrepris. Enfin les travaux habituels de restauration ont été effectués comme l'installation de véritables salles de bains, la peinture, la remise en état des montées d'escaliers, ou d'autres plus sophistiqués comme l'isolation acoustique par adjonction de faux plafonds, de double murs (Calibal) entre les logements, et de revêtements de sols en thermoplastique résiliant pour atténuer les bruits d'impacts.

Ajoutons que pour les habitants, les travaux furent comme partout ailleurs dans ces cas-là, une possibilité de rencontres et d'échanges lors des réunions d'informations. Que reste-t-il maintenant de ces contacts ? L'enquête nous le dira.

Pour l'OPHLM, dans tous les cas, cette opération de réhabilitation s'est avérée une réussite. Mieux, elle a servi d'exemple, de démonstration à partir de laquelle il a été possible d'entreprendre des travaux semblables de réhabilitation dans d'autres cités excentrées de Grenoble, telle la cité Tesseire aujourd'hui achevée et qui est revenue encore moins chère que les Clos d'Or. D'autres "cités" sont en chantier ou en projet comme Mistral, Jouhaux, la Capuche, Stade-Isère et l'Abbaye. Soit au total sept réhabilitations périphériques. Qui peut dire encore qu'on pourrait se passer, dans la compréhension globale du phénomène réhabilitation, des quartiers situés hors des vieux centres historiques des villes ?

2.4. Le traitement des résultats

2.4.1. L'exotisme méthodologique

Nous avons vu que le type d'enquête selon nous le plus approprié à notre objet consistait à recueillir les récits de vie des habitants interrogés, compte-tenu de l'irrépressible disposition des individus à raconter leurs vies, à tenir un discours d'existence, dès qu'il s'agit pour eux de parler de leurs demeures et de leurs rapports à la ville.

Après passation d'enquêtes, donc, nous avons obtenu un texte de plus de mille pages représentant près de cent entretiens, non directifs, longs, approfondis, parfois répétés, que nous avons enregistrés puis retranscrits le plus fidèlement possible et accumulés les uns à la suite des autres jusqu'à parvenir à une énorme liasse, un pavé d'une hauteur respectable et effrayante puisqu'il fallait après cela nous y plonger pour tenter de découvrir un certain ordre, des lignes de forces et une cohérence.

Une question nous obsédait donc : comment traiter cet interminable texte, ce long fleuve de paroles sur l'ordinaire de la réhabilitation ? Le mieux était encore de commencer par la première page et de poursuivre en essayant de maintenir le plus possible un réel effort d'attention. Evidente que tout cela, pourrait-on dire, trop banale, trop simple procédure, pour être rappelée comme première étape d'une méthode et d'un traitement de texte. En fait, tout est là, dans cet acte même de lecture soutenue et scrutative.

Pour mieux comprendre en quoi ce premier rapport au texte, avec le regard quasi descripteur qu'il suppose, est essentiel dans ce travail, il nous faut rappeler le rôle précis "d'intermédiaires méthodologiques" qu'ont joué pour nous les enquêteurs.

Si nous ne procédons pas nous-mêmes, c'est-à-dire les chercheurs qui ont en charge de dépouiller et d'analyser les résultats, aux diverses passations d'entretiens, si nous refusons en quelque sorte d'entrer directement en relations avec les personnes interrogées, ce n'est pas comme nous l'avons déjà dit par simple commodité de division du travail. C'est par option et souci méthodologiques. En effet, une bonne qualité de lecture et d'analyse des résultats supposent une certaine distance. Pourquoi ? Parce que cette distance est nécessaire ; elle est la condition sine qua non d'un étonnement et d'une curiosité sans lesquels il ne peut y avoir découverte, cheminement exploratoire et synthèse. Soyons plus précis. Les ethnologues, eux, par exemple, dans leurs lointaines contrées, traitent également des récits et des paroles du vécu. Mais ils sont d'emblée en situation de distance et d'étonnement, et cela malgré le contact direct qu'ils peuvent avoir avec les individus qu'ils interrogent, parce que le langage et l'environnement auxquels ils ont affaire leur sont étrangers. Nous par contre, sociologues, baignons dans cela même que nous devons explorer. C'est le paradoxe bien connu du sociologue. Nous devons à la fois être à la fenêtre et nous regarder passer dans la rue. Tout l'effort qui est demandé au sociologue consiste donc à s'étonner de l'évidence qui l'entoure et l'imprègne. Les propos les plus quotidiens, les plus courants, les paroles ordinaires et banales doivent pouvoir prendre pour lui un relief, une sonorité inconnue, un sens mystérieux qui excitent sa curiosité et le poussent dans une démarche d'élucidation. Par quel artefact, quelle technique peut-il y parvenir ?

Pour nous, dans le cas précis qui nous intéresse, ce nécessaire recul par rapport à notre objet d'étude si pesamment quotidien, si immédiatement présent, nous l'avons obtenu, d'une part en nous interdisant tout contact direct avec les personnes interrogées, d'autre part, en nous refusant même d'écouter les bandes magnétiques enregistrées. Nous nous sommes limités aux seules

retranscriptions effectuées par les enquêteurs eux-mêmes, au seul gros texte final auquel ils ont abouti. Alors et seulement alors les propos des personnes interrogées ont pu nous apparaître avec un certain exotisme en fin de compte, c'est-à-dire avec une forme d'étrangeté propre à susciter chez nous étonnement et curiosité, ce que d'aucuns nomment le réflexe d'investigation. L'incitation à procéder de cette manière, à inventer cette sorte "d'exotisme méthodologique" sans lequel le quotidien ne peut être construit en objet de recherche sociologique, nous était à chaque fois comme commandée par les enquêteurs eux-mêmes qui, en revenant de leurs différents terrains d'entretiens, se demandaient ce que nous allions bien pouvoir tirer de leurs bandes et de leurs retranscriptions tant les propos qu'ils avaient recueillis leur apparaissaient banals, fades et si peu informants.

2.4.2. Le modèle du mythe

La lecture du document réalisé par les enquêteurs n'avait donc de simplicité ou d'évidence qu'en apparence seulement. Dans les conditions que nous venons de rappeler, cette lecture était en réalité un véritable travail de mise en épaisseur du texte à première vue plat et rébarbatif au possible. C'est ainsi que nous avons pu nous apercevoir que cet ensemble de récits de vie était caractérisé par deux éléments essentiels, véritable trame ou structure de cette parole du quotidien qui nous a été donnée d'étudier : d'une part "la contradiction", d'autre part "la redondance". Ce qui signifie qu'il ressortait à la lecture de l'ensemble du texte que les rapports vécus à l'espace réhabilité étaient à la fois contradictoires dans le contenu d'un même entretien et, d'une certaine manière, redondants ou répétitifs d'un entretien à l'autre. En d'autres termes, au fur et à mesure de la lecture du volumineux document émergeaient des modes d'habiter dans l'espace réhabilité qui étaient certes nombreux et différents les uns des autres, mais à chaque fois repris en totalité ou presque par

chacune des personnes interrogées sous la forme de propositions verbales, d'images et de métaphores diverses. Les personnes interrogées signifiaient, illustraient, chacune à leur manière, par une prise de parole, un ensemble antagoniste de vécus dans l'espace réhabilité.

Notre réaction fut par conséquent de nous munir d'une paire de ciseaux, ce primordial outil méthodologique de traitement de texte. Non pas pour éliminer des propos inintéressants, ou par trop éclatés, mais au contraire, justement, pour tailler dans le texte, au fil de la lecture, les propositions verbales qui nous paraissaient semblables et les rassembler en paquets, ou si l'on préfère en plusieurs colonnes réparties sur une grande table. C'était là, à l'inverse d'une attitude de censure ou de réduction vis à vis du texte, se laisser guider par la redondance, la répétition d'un même sens ou d'une même image qui revenait d'un entretien à l'autre ; c'était là, également, par la constitution même de ces paquets et de ces colonnes de propositions redondantes, affirmer sinon amplifier la pluralité contradictoire des significations que prend l'espace réhabilité dans le vécu quotidien des habitants.

Autre conséquence de ce traitement de texte - qui consiste en une déstructuration des entretiens pour ensuite les restructurer en colonnes cohérentes de significations synchroniques, ou pour parler autrement, de cette analyse de texte qui opère un passage du fil diachronique du récit à la synchronie en profondeur de ses différents contenus - c'est à une véritable épiphanie des différents sens du vécu dans l'espace réhabilité à laquelle il nous a été donné d'assister en quelque sorte, en spectateur ou presque. Les diverses significations de l'espace réhabilité, vagues et confuses au début de la lecture, se précisent et se différencient au fur et à mesure que s'effectue ce travail si particulier de dépouillement aux ciseaux. Par les multiples corrélations que

l'on peut établir entre les faits, les opinions ou les images d'un entretien à l'autre, peu à peu se dessinent des rôles irréductibles de significations. Peu à peu se déterminent différents axes ou pivots du vécu habitant dans les quartiers réhabilités. Quand nous passons d'une personne interrogée à une autre, nous n'avons pas affaire à une répétition circulaire, totale et à l'identique des différentes significations de ce vécu. Nous avons plutôt affaire à une redondance perfectionnante. Nous sommes comme devant des spirales ascendantes, ou mieux des solénoïdes qui à chaque tour de spire, c'est-à-dire après chaque entretien, précisent mieux leurs visées.

Mais cette méthode d'analyse que nous avons choisie, pour être particulière n'a rien d'exceptionnelle. Non seulement nous l'avons testée auparavant, dans d'autres domaines de recherches (5), mais il existe des précédents illustres. En effet, le sociologue Jean Duvignaud, par exemple, n'a pas procédé autrement pour traiter les enquêtes qu'il a menées sur la jeunesse française du début des années 80. Voici la manière dont il s'y est pris pour dépouiller et interpréter les réponses qu'il a obtenues à ses enquêtes : "Un dépouillement qui permet d'étaler sur la surface d'une table ou d'un plancher les thèmes découpés dans la totalité des réponses. En fait, il s'agit d'un moment essentiel de l'analyse puisque l'on franchit alors la frontière qui sépare le "diachronique" du "synchronique" - ce qui est dévolu dans la durée de l'enquête est ainsi projeté dans l'espace,

(5) - CHALAS (Y.), TORQUE (H.) La ville latente, op. cit.

L'imaginaire technique ordinaire,
ATP CNRS, Grenoble, E.S.U. 1984

- PESSIN (A.), TORQUE (H.) Villes imaginaires,
Ed. Champ Urbain, 1980

offert au regard de l'analyste qui découpe et établit des corrélations insoupçonnables quand on additionne des opinions partielles. Ainsi, la parole individuelle, nécessairement vague et confuse, se recompose en thèmes communs, comparables ou opposables" (6).

Diachronie et synchronie, colonnes ou paquets de significations, répétition didactique, pôles irréductibles de significations ; nous sommes là en présence du vocabulaire et de l'appareillage conceptuel utilisé par les mythologues. En effet, c'est bien Levi-Strauss (7) qui parle des deux composantes essentielles du mythe ou à tout récit mythique que sont la diachronie apparente et la synchronie en sous-texte. L'expression "paquets de significations" que l'on obtient après analyse du mythe appartient d'ailleurs à Levi-Strauss. Comme lui appartiennent les expressions "outil dilemmatique" et "spirale", par exemple, largement usitées chez de nombreux auteurs pour définir le mythe. Les termes de "redondance perfectionnante" et de "solénoïde" ainsi que ceux de "pôles de significations contradictoires et irréductibles", qui décrivent le mythe ou tout processus mythique dans la même perspective que celle de Claude Levi-Strauss, sont utilisés par un autre grand mythologue, Gilbert Durand (8).

En conclusion, et à la lueur de ces grandes références que nous venons de rappeler, l'on peut dire qu'un mythe est à la fois une "spirale" et une "contradiction". Par le verbe, le récit et ses images, nous est signifié une ou des contradictions indépassables

(6) - DUVIGNAUD (J.) Les tabous des Français, Hachette, 1981, p.16

(7) - LEVI-STRAUSS (Cl.) Anthropologie structurale, Plon, 1958

(8) - DURAND (G.) L'imagination symbolique Puf Sup, 1964

du vécu individuel, social ou historique. Et comme pour mieux faire admettre au lecteur ou à l'auditeur cette contradiction inépuisable, l'impossible synthèse, et par conséquent la contradiction constitutive d'un être ou d'un état des choses, le mythe s'y emploie par la redondance et la répétition, cette fameuse "spirale" ou "solénoïde" dont nous parlions. Le mythe répète sous différentes séquences - autre expression de Levi-Strauss - et avec différentes images ou symboles une contradiction; cette répétition signifiant par elle-même le caractère inéluctable, incontournable et irréductible de cette contradiction. C'est véritablement la contradiction qui fait "structure" dans un récit mythique, c'est-à-dire qui trame, polarise ou organise le texte en un système de tensions.

Pour ce qui est de notre volumineux document relatif aux récits de vie dans les vieux quartiers réhabilités, nous avons donc effectué, et même plus, été amenés à effectuer, et ce par la composition même de ces récits, une véritable "lecture mythique des données". Non pas que ces entretiens retranscrits soient en eux-mêmes des mythes, mais parce qu'à leur lecture, ils s'avéraient être organisés comme des mythes, avec leurs redondances et leurs contradictions structurelles.

2.4.3. La typologie figurative

Nous avons donc considérer dans ces récits de vie la redondance en première lecture, à partir de laquelle ensuite il nous a été possible de mettre en évidence les différents pôles contradictoires ou pour le moins bien individualisés dont les récits étaient faits. Ces différents pôles sont ceux qui apparaissent au chapitre III sous le nom de "Figures", c'est-à-dire : figures de l'habiter dans les quartiers réhabilités.

Ces figures ont chacune un nom, celui que nous, analystes des récits, leur avons octroyé. De quelle manière ? Est-ce un simple nom de baptême, arbitraire ou étudié pour attirer l'attention ? Pas le moins du monde. La nomination des figures, de ces différentes colonnes synchroniques de significations redondantes auxquelles il fallait trouver un titre, un chapeau, a obéi à la logique de la méthode typologique.

Les noms des figures, ces titres ou chapeaux des différentes colonnes, ne nous ont pas été dictés par les entretiens. Ou du moins pas directement, en ce sens qu'ils n'apparaissent pas de manière explicite dans les propos des personnes que nous avons interrogées. Ces noms sont des résumés, extrêmement condensés, réduits à quelques mots, parfois même à un seul, qui nous semblaient le mieux retranscrire un ensemble de superpositions synchroniques, c'est-à-dire un rapport-type à l'espace réhabilité. Ces figures en tant que telles ne sont que des profils, des silhouettes ou axes inévitables du vécu. Et elles ne sont que cela. Elles apparaissent sous plusieurs facettes, sous plusieurs propositions verbales des habitants, mais elles ne portent pas de nom précis. La tâche de les nommer incombe au chercheur, notamment à cette part de travail que l'on appelle dans la discipline : "l'imagination sociologique". Et là nous ne faisons rien d'autre qu'une construction typologique. En effet, dégager des lignes de cohérence, sous forme de colonnes ou de paquets, qu'on peut appeler Figures, Modes d'habiter ou Pivots du quotidien, et auxquelles ensuite on donne un intitulé très imagé, avec la contribution dans une certaine mesure de la subjectivité propre au chercheur ou à son équipe, faire tout cela c'est suivre point par point la méthode typologique telle que Max Weber, par exemple, l'avait décrite (9).

(9) - WEBER (M.) Essais sur la théorie de la science, Plon 1965

En effectuant cette "lecture mythique des données", nous ne pouvions aboutir qu'à une typologie. Nous sommes comme obligés, après enquêtes et analyse des résultats, dans la phase d'interprétation, de recourir à ce que Max Weber appelait une "reconstruction utopique" du vécu, que celle-ci soit constituée de types, ou de ce qui s'en approche comme les figures. Mais pourquoi utopique ? Pourquoi toute typologie est-elle en fait, une reconstruction utopique ? Parce que le vécu, l'expérience concrète du rapport à l'espace, demeure un mélange hétérogène et contradictoire de ces figures-types qui ne peuvent exister par conséquent qu'abstraitement, qu'idéalement à l'état pur.

Aussi, bien que tirés de l'expérience, de la concrétude du vécu, et commandés par celui-ci, les figures comme les types n'ont pas vraiment, ou très peu de chance d'avoir chacun, singulièrement, un lieu ou tout simplement d'avoir lieu. L'u-topie est ici nécessité méthodologique. Par la distance qu'elle introduit entre le vécu complexe et l'observateur, par la réorganisation artificielle de ce vécu qu'elle effectue, l'u-topie permet la compréhension de ce vécu. La typologie en tant que reconstruction utopique est bien un artefact, mais un artefact comparable à l'art en ce sens qu'il permet de "voir enfin", d'amener à la conscience ce qui, sinon, se dérobe à la lisibilité, à la saisie directe.

3. L'ORDINAIRE DE LA REHABILITATION

3.1. Panorama général des résultats de l'étude

Avant d'entrer dans un exposé détaillé et forcément long des figures les unes après les autres, avec leurs nombreuses illustrations, c'est-à-dire les différents extraits de paroles habitantes qui nous ont permis de les constituer, il nous a semblé souhaitable pour une meilleure saisie des résultats d'établir au préalable un panorama général de ces figures et de ce qu'elles nous apprennent sur le vécu de la réhabilitation. Ce panorama est en quelque sorte un bilan, un résumé et à la fois un guide, un fil directeur pour la lecture des attendus de la recherche exposés avec leurs multiples nuances dans la dernière partie de ce rapport.

3.1.1. Les figures ...

Les figures sont regroupées selon l'échelle de perception habituelle de l'habitation qui va du plus intime vers le plus collectif.

Entrée en matière. Figure 1 : Le fait accompli

- I - Le territoire privé. Figure 2 : La propriété
- Figure 3 : L'enracinement
- Figure 4 : Le transit
- Figure 5 : La qualité
- Figure 6 : Le non-fini
- Figure 7 : Le rêve

- II - Le territoire commun. Figure 8 : La honte
- Figure 9 : L'extérieur au quotidien
- Figure 10 : L'oreille subjective
- Figure 11 : La socialité
- Figure 12 : Le périmètre de sécurité

- III - Figures de la ville. Figure 13 : Géométrie du changement
 Figure 14 : Le passé indéfini
 Figure 15 : Le centre-ville
 Figure 16 : Le village
 Figure 17 : Un espace sans histoire
 Figure 18 : L'espace banni
 Figure 19 : La ville mixte

Conclusion. Figure 20 : Les assistés

3.1.2.... et ce qu'elles nous disent

- Les habitants perçoivent nettement les deux versants de la réhabilitation : l'une matérielle, traitant des espaces et du cadre bâti ; l'autre sociale, pesant sur les modes de vie et les relations humaines.

- Ensuite ces mêmes habitants, contrairement à ce que l'on pourrait penser de prime abord, sont plus sensibles au deuxième aspect qu'au premier, c'est-à-dire à la vie sociale que la réhabilitation ébranle, aspect pourtant moins évident, plus difficile à saisir que l'apparence première sous laquelle la réhabilitation se donne à voir, à savoir le changement de décor. Et ceci vaut pour tous les quartiers réhabilités, ceux du centre comme ceux de la périphérie, et pour toutes les catégories de la population : jeunes et moins jeunes, Français, immigrants, familles à faibles ressources comme celles à revenus plus substantiels.

- Toujours par rapport à ces deux principaux axes de la réhabilitation, espace et population, il ressort de l'enquête que pour les habitants la réfection du bâti est une évidence, un bon sens, une action dans l'ordre de la raison et de la nature des choses plus que dans la logique du politique ou de l'économique. Par contre, la réhabilitation est beaucoup plus discutée en ce qui concerne la répartition des populations et la cohabitation pluri-

culturelle qu'elle entérine ou modifie selon les cas. Unanimité donc quant à la technique, le confort, l'architecture ; et divergences à propos de l'organisation sociale dans ces mêmes espaces.

- Les habitants ne redoutent pas à proprement parler un changement social radical du quartier. Ils font confiance sur ce point à la volonté politique qui a présidé au projet général de réhabilitation élaboré sous Dubedout. C'est là un des éléments positifs de la réhabilitation aux yeux des habitants des vieux quartiers. Cependant cette confiance quant à la perspective "sociale" de la réhabilitation n'est ni absolue ni naïve. Elle s'allie à un certain scepticisme quant au devenir à long terme de ces quartiers rendus attractifs et séduisants par le nouveau cadre qu'ils offrent.

- La réhabilitation aux yeux des habitants "durcit" des situations, au sens où elle cristallise, fixe de manière quasi définitive des statuts auparavant beaucoup plus flous ou éphémères, tels ceux de propriétaires et de locataires. En effet, devant le coût financier de la réfection d'un logement, un simple locataire sait désormais qu'il sera toujours locataire, et un propriétaire modeste, quant à lui, endetté pour longtemps, perçoit son logement comme une attache à perpétuité et une ultime étape dans sa vie. Mais plus encore, parce qu'elle entraîne une disproportion d'intérêt sans précédent pour le cadre bâti refait entre le propriétaire devenu attentif et le locataire qui reste toujours aussi distant vis-à-vis de ce qui ne lui appartient pas en propre, la réhabilitation précipite une conscience plus aiguë du clivage et des rôles différents entre propriétaires et locataires.

- Dans cette même veine, d'une cristallisation et d'une fixation consécutives au relogement opérationnel, pour les habitants des vieux quartiers la réhabilitation a également une importante fonction d'enracinement. Ces habitants, qu'ils soient du centre

ou des cités périphériques, nous apprennent que les pratiques d'habiter, les événements de la vie quotidienne comme les habitudes, possèdent un décor - le cadre bâti - et que celui-ci s'impose dès qu'il est question de la survivance des actes et des gestes du passé, ou du moins de leur mémoire. Casser le décor, c'est rompre avec le fil du temps et avec ses habitudes. L'espace retrouvé c'est aussi le temps retrouvé pour tout habitant qui bénéficie de la réhabilitation. Mais, ajoutent ces mêmes habitants, il n'y a pas que l'espace qui enracine. La vie sociale, plus que la filiation culturelle ou raciale, joue également un rôle capital dans le sentiment d'appartenance. Les racines naissent de la reconnaissance du décor et de la bienveillance de l'entourage. Et c'est parce que la réhabilitation a su maintenir à la fois le décor et les hommes, en s'opposant à la rénovation et au changement social, qu'elle est perçue par tous ceux à qui elle s'adresse comme un bienfait.

- De nombreux observateurs extérieurs jugent d'un regard trop hâtif la réhabilitation comme un vaste processus de déréalisation d'un quartier. Pour les habitants des espaces réhabilités il n'en est rien. Au contraire, la réhabilitation est pour eux une réalisation du quartier, au sens fort du terme, c'est-à-dire un passage au réel, vers un devenir réel de ce qui jusqu'alors se vivait dans une espèce d'irréalité parce que non reconnu, voire méprisé par le reste de la ville : un certain type de solidarité communautaire, une archaïque mentalité de village, ou encore un attachement illogique aux vieilles pierres ou simplement à un lieu jugé sordide ou sans intérêt par les autres. La réhabilitation n'est donc pas pour les habitants une renaissance du quartier mais sa véritable naissance. Elle est à la fois mise en plein jour et prise en considération d'un mode d'appropriation de l'espace qui n'osait pas s'afficher à l'égal des autres et qui restait par conséquent comme suspendu, retenu à l'écart de ce qui seul comptait comme réalité urbaine, à savoir les modes de vie rationnels

de la grande ville alentour.

- Le confort tient une place de premier plan dans la réhabilitation, aussi bien chez ses promoteurs que chez les habitants auxquels elle est destinée. Mais, contrairement à ce que l'on aurait pu attendre, chez ces habitants le confort n'apparaît pas comme un luxe. L'accent est mis sur le fait qu'il n'est que la récupération bienvenue d'un retard. L'entrée dans un appartement rendu confortable est perçue bien sûr comme une amélioration réelle de la vie mais aussi et surtout comme une entrée dans la norme courante. Ainsi, la réponse aux divers et nombreux besoins à laquelle procède la réhabilitation en matière d'habitation, en octroyant douche, W.C., chauffage, ventilation, plus d'espace, etc., n'est pas vécue comme une satisfaction, au sens d'un accomplissement ou d'une source de bonheur. La réponse fonctionnelle aux besoins est ressentie dans l'ordre de la nécessité, c'est-à-dire comme une banalité, comme quelque chose allant de soi, un acte ordinaire et normal en quelque sorte et non comme une joie ou un plaisir. Bref, rien de bien extraordinaire dans la réponse à un besoin pour les habitants des vieux quartiers. Cette réponse y est perçue comme une réponse obligatoire et non pas comme un plus, un surcroît ou une manne. Cela reste un minimum, un seuil au-dessous duquel une société, une collectivité ne devrait pas descendre. Pour ces habitants la réponse aux besoins, juque là non effectuée, s'inscrit dans une logique des profils bas des exigences humaines. Elle n'est pas un point d'arrivée mais un point de départ. La réponse aux besoins, ce n'est pas ce qui fait le bonheur, c'est tout juste ce qui peut empêcher que la vie ne se transforme en enfer. Surprenant message que celui des habitants des vieux quartiers réhabilités, car si plein de vérité. L'un d'entre eux l'énonce clairement dans une formule éclatante : "Le confort, ce n'est pas le confort, c'est une nécessité pour vivre".

- Pour être ramené au niveau de la garantie de la survie, le confort n'en est pas moins hiérarchisé. Et cette évaluation du confort suit de manière presque parfaite l'échelle des catégories socio-professionnelles. Le confort, c'est le chauffage, et essentiellement cela, pour les populations inscrites au plus bas de cette échelle ; et, plus on monte dans cette échelle, plus les éléments de confort se diversifient et s'affinent. Ainsi, pour les personnes placées au plus haut de cette échelle, dans les vieux quartiers, la notion de confort ne se réduit pas à l'élémentaire chauffage ou à l'adduction d'eau courante dans la cuisine, mais intègre des éléments comme la lumière solaire et la vue.

- Une dimension autre que la technique compte dans la sensation du confort nous apprennent les habitants des quartiers réhabilités, mais exclusivement ceux des centres historiques : il s'agit de l'esprit des lieux. Il faut entendre par là le non-rectiligne, le non-uniformisé, l'importance du recoin, des bizarreries de l'histoire architecturale, des décors et des normes successives accumulés en un même lieu. Bref, tout ce que n'ont pas encore les cités périphériques réhabilitées et qui fait des vieux centres historiques des espaces uniques, singuliers, originaux, qui développent un fort sentiment d'attachement et rendent plus aisée l'appropriation. Dans les vieux quartiers du centre historique, cet esprit des lieux compte plus pour la sensation de confort et de bien-être que la vie pratique et fonctionnelle. Le succès de la réhabilitation dans ces vieux quartiers s'en trouve accru, elle qui n'entâche pas ou fort peu l'esprit des lieux. Les cadres d'âge moyen plus que les autres catégories socio-professionnelles, les personnes âgées plus que les jeunes sont sensibles à cette dimension du bien-être dans les vieux quartiers, ou du moins est-elle mieux exprimée par eux.

- Dans la perception du confort un autre paramètre, d'importance capitale dans le cadre de la réhabilitation, entre en jeu : il s'agit du travail de finition. Les habitants des quartiers réhabilités, tous âges, toutes catégories sociales et tous lieux confondus, sont très critiques sur ce point et surtout particulièrement sensibles. Les matériaux de mauvaise qualité, le vite-fait, le bon marché, l'usure prématurée qui caractérisent certains aspects de la restauration entraînent chez eux un désenchantement : la nouvelle demeure porte déjà les traces de ce qu'était devenue l'ancienne. Le non-fini ou le mal-fini non seulement contrarient l'adhésion à la réhabilitation, mais perturbent la sensation de bien-être. La réhabilitation a réussi à effacer le sentiment de honte qui prévalait dans les anciens quartiers : honte de son propre logement et de ses abords, honte de se sentir assimilé à la dégradation du construit. Le mal-fini réveille le souvenir de l'inconfort humiliant du proche passé et contredit la réhabilitation dans sa signification première. A ce propos, retenons encore ces quelques humbles paroles prononcées par l'un de nos habitants interrogés et qui constituent une véritable formule, un appel, une déclaration sur ce que la population des vieux quartiers attend de la réhabilitation : "L'idéal, c'est d'aimer son appartement, et d'aimer y inviter des gens". La réhabilitation apparaît donc en règle générale pour les habitants concernés comme la chance d'une étape à franchir de confort et de reconnaissance sociale à la fois ; deux composantes indissociablement mêlées dans leur esprit du renouveau qui se présente à eux.

- Le passé n'est pas seulement évoqué par les habitants des vieux quartiers comme une stricte situation négative d'avant la réhabilitation. Le passé, celui des vieilles pierres, du fil du temps inscrit dans les dédales des rues sombres, des statues et des portes-cochères, est vécu comme un privilège, et cela pour plusieurs raisons. Pour les habitants des vieux quartiers, l'ancienneté des

espaces est perçue comme une valorisation symbolique, comme le signe d'une certaine distinction sociale : habiter dans de l'antique, ce n'est pas habiter n'importe où, de façon anonyme et comme tout le monde. Ensuite, le passé pour eux humanise le cadre bâti. L'espace des vieux quartiers n'a pas la sécheresse rectiligne, l'abstraction froide du neuf, du verre et du béton qui caractérisent les constructions modernes. Il est comme façonné et poli à leurs yeux par un long usage, par une accumulation de vies urbaines successives dont il porte les témoignages. Enfin et surtout les habitants ont le sentiment, en vivant dans des traces tangibles du passé, de s'inscrire ou de renouer avec une forme de transcendance. Si l'on en croit les habitants des vieux quartiers, habiter dans de l'ancien c'est s'intégrer dans une chronologie hors de l'échelle individuelle et, par là même, éprouver une temporalité qui nous possède plus que nous ne la possédons. Venir à son tour occuper des lieux déjà chargés de mémoire, c'est vivre cet aspect de la longue histoire des hommes dictée par le grand mouvement naturel des choses et du monde. La référence au passé inhérente à la vie dans les vieux quartiers n'est donc pas d'ordre historique. Elle est plutôt abstraite et d'une certaine manière mythique. Les vieux quartiers en ce sens satisfont à une exigence d'ordre archaïque ; celle que nous rappellent les sociétés primitives et traditionnelles : bien habiter c'est aussi installer sa demeure de manière cosmique, c'est placer son foyer dans l'axe du monde, c'est-à-dire dans le cours obligé que suivent la vie et les hommes.

- C'est à la tenue d'un pari paradoxal que la réhabilitation doit sa réussite et son succès : rajeunir la ville sans lui ôter l'épaisseur du temps. Ce temps, c'est non seulement celui qui apparaît inscrit de manière sensible dans les pierres et les espaces, mais c'est également celui qui a permis que se fonde une forte identité dans un quartier : minorité culturelle ou traditions ouvrières. En respectant ces deux apports du temps, l'effet de

transcendance et l'identité communautaire, la réhabilitation facilite l'appropriation par les habitants concernés des espaces restaurés. Quand il n'y a ni épaisseur du temps, ni forte solidarité préalable, comme c'est le cas dans les cités dégradées de la périphérie, la réhabilitation suscite moins d'enthousiasme de la part des populations auxquelles elle s'adresse. Ces dernières d'ailleurs dans leur rapport au quartier réhabilité sont davantage enclines à parler de la vie pratique et fonctionnelle - de l'extérieur au quotidien - que de l'esprit des lieux avec sa charge affective et projetative dans le temps. C'est là l'essentiel de la différence entre les vieux quartiers du centre historique et les cités de la périphérie. Les premiers réunissent avant l'ouverture des chantiers les conditions d'une authentique adhésion à la réhabilitation, c'est-à-dire aux promesses et aux perspectives d'avenir que réserve une appropriation effective des lieux. Les secondes, par leurs populations trop hétérogènes ou trop mobiles et par l'amnésie de leur cadre bâti, focalisent l'impact de la réhabilitation sur le strict plan de la technique. Tout en fait est déjà dit ou presque avant la réhabilitation, et celle-ci ne change rien dans le fond en ce qui concerne la socialité, c'est-à-dire les rapports entre les habitants et les rapports de ceux-ci à leur espace. La réhabilitation ne rend pas appropriable des espaces qui ne l'étaient pas déjà auparavant, de manière virtuelle au moins, pas plus qu'elle ne change ou améliore un type de relations - anonyme ou au contraire communautaire - entre habitants. Ou bien la réhabilitation casse, si elle ne parvient pas à maîtriser le changement social, une socialité de type communautaire, ou bien, au mieux, elle ne fait que prolonger ce qui dans les modes de vies préexistait avant elle. Tout se passe comme si la vie sociale dans les vieux quartiers comme dans les cités périphériques étaient dotée d'une autonomie, avec ses parcours et ses évolutions propres sur lesquels finalement les changements techniques du cadre bâti n'auraient que peu de prise.

- Ainsi en est-il du sentiment sécuritaire. Avant ou après la réhabilitation il reste le même, quel que soit le quartier considéré, du centre ou de la périphérie. Pour une grande majorité des habitants, malgré les rumeurs portées par le reste de la ville, son propre quartier pour aussi dégradé qu'il ait été a toujours constitué un périmètre de sécurité. Et c'est à l'inverse les quartiers des autres, quel que soit l'endroit, qui représentent à leurs yeux les lieux des dangers et des violences qui alimentent la rubrique des faits divers dans les journaux locaux. Bref, si la réhabilitation dans une certaine mesure, très faible cependant, a changé en la valorisant un peu l'image des quartiers vétustes, pour les personnes extérieures à ces quartiers ou limitrophes sur le point précis de la sécurité, elle n'a en rien modifié ni conforté sur ce même point la perception ou l'attitude des habitants auxquels elle s'adresse directement. Pour ces derniers, comme pour tous les habitants de tous les autres quartiers insalubres ou non, centraux ou non, le danger est toujours et a toujours été hors de chez soi et de son environnement immédiat. Il existe comme une logique sociale de l'installation, du demeurer, du rester en place, une logique de l'ordre de la fondation du foyer et de son enracinement, qui apparaît implacable ou contre laquelle en tout cas la réhabilitation ne peut rien, que celle-ci s'adresse directement aux habitants des quartiers dégradés ou à ceux des quartiers propres pour changer l'image qu'ils peuvent se faire de certains lieux. Cette logique consiste à penser et dire que le danger, la violence, la zone interdite, appartiennent aux autres, à ces lieux différents que l'on ne connaît pas et surtout que l'on ne veut pas connaître, car cette méconnaissance permet la projection des peurs et des angoisses, et par là-même nous conforte en notre place, dans nos quartiers et nos meubles.

3.2. Les résultats par le détail

Pour présenter les résultats de l'étude de terrain, nous avons choisi d'émailler la synthèse de citations textuelles, extraites des interviews. Il ne s'agit pas de retenir celles-ci comme preuves d'un raisonnement logique. Leur choix n'est pas exhaustif du sujet, et leur sélection favorise un niveau d'expression plus élaboré que d'autres réponses intégrées dans l'analyse sans être citées. Leur rôle est ici d'illustrer notre propos, à l'instar d'une photographie, en donnant la parole au texte vivant. Les détails qui s'ouvrent, se perdraient souvent dans une présentation en paraphrases, alors qu'ils témoignent ici du poids de la chair et de l'extrême imbrication des éléments humains.

Chaque citation est référenciée selon trois critères de base : H homme, F femme, l'âge de la personne, son activité (l'appellation "retraité" comprend les pré-retraités). Puis, deux adresses, l'ancienne et la nouvelle après réhabilitation; lorsqu'il n'y en a qu'une, cela signifie que la personne a été relogée au même endroit. Nous avons opté pour la précision concernant les adresses des quartiers étudiés, de manière à permettre éventuellement un repérage immeuble par immeuble. La perte relative d'anonymat que cela implique nous a semblé peu dommageable aux personnes interrogées par rapport aux références de détails utiles aux acteurs locaux qui auront connaissance de ce rapport. Nous leur demandons néanmoins de bien vouloir étendre à leur endroit le devoir de discrétion qui s'attache à toute enquête.

Les propriétaires de leur logement actuel sont notés P. Les autres sont tous locataires.

Enfin, nous indiquons les nationalités étrangères ou leur origines lorsque celles-ci sont proches; les autres sont Français.

Liste des abréviations :

H : homme

F : femme

P : propriétaire

I : Italien

OI : origine italienne

O : ouvrier

OS : ouvrier spécialisé

L : limitrophe (personne voisine d'une opération de réhabilitation mais non directement concernée)

SL : Saint-Laurent

SC : Sainte-Claire

SMH : Saint-Martin d'Hères

CO : Clos d'Or. L'adresse de tous les interviewés du quartier est toujours rue de Stalingrad. On lira donc par exemple : CO 153 C : 153 C rue de Stalingrad, quartier des Clos d'Or.

Voltaire : rue Voltaire (quartier Sainte-Claire)

Alphand : rue Alphand (quartier Sainte-Claire)

Blanchard : rue Raoul-Blanchard (quartier Sainte-Claire)

Championnet : place Championnet

N. Chorier : rue Nicolas-Chorier

Chenoise : rue Chenoise (quartier Brocherie-Chenoise)

St Jaime : rue du Pont Saint-Jaime (quartier Brocherie-Chenoise)

Abel Servien : rue Abel-Servien (quartier Brocherie-Chenoise)

Lorraine : rue de Lorraine (quartier Brocherie-Chenoise)

Gordes : place de Gordes (Centre-ville)

Poste : rue de la Poste (Centre-ville)

Bayard : rue Bayard (quartier Notre-Dame)

Très-Cloîtres : rue Très-Cloîtres (quartier Notre-Dame)

A. Gaché : rue Auguste-Gaché (quartier Sainte-Claire)

St André : place Saint-André (Centre-ville)

St Jacques : rue Saint-Jacques (centre-ville)

Vicat : rue Vicat (centre-ville)

République : rue de la République (quartier Sainte-Claire)

M. Desprez : rue Marcel Desprez (immeuble de la caserne des pompiers - centre-ville).

ENTREE EN MATIERE . Figure 1 : LE FAIT ACCOMPLI

Souvent synonyme de nouvelle phase de vie, la réhabilitation marque toujours une étape fortement consciente des cheminements individuels ou familiaux. Rupture plus ou moins contrainte du mode de logement, amélioration du confort, perte de la propriété, modification de l'espace privé et social, elle apparaît comme une période sur-verbalisée de la vie des personnes rencontrées au cours de cette enquête. Par les discussions privées ou publiques, les opinions ont déjà eu largement le temps de s'exprimer, et les interviews recueillent davantage des commentaires mûrs que des paroles naissantes ; d'où, parfois, le recueil de stéréotypes qui viennent polariser un éventail d'impressions extrêmement nuancées. Dans cette présentation, les figures "en éventail", c'est-à-dire celles qui ouvrent une palette d'opinions enserrées entre deux extrêmes, incluent donc leur propre nuancier, même si le souci de clarification implique de mettre l'accent davantage sur les différences.

La première figure synthétique du champ imaginaire parcouru se cristallise autour de la nécessité de la réhabilitation. Quelque soit le quartier, le consensus s'établit sur le caractère inévitable d'une opération de ce type. La vétusté, l'inconfort, l'insalubrité imposaient une intervention, légitimée par le bon sens et la raison plus que par une décision politique. Ce qui est de l'ordre du bâti semble relever d'une logique propre à l'usure "naturelle" ; le politique, et les divergences des municipalités, s'appliquant davantage à la répartition des populations habitantes. Bien sûr, nous aurons l'occasion de préciser l'existence de variations d'opinions quant aux types de restauration mis en place par diverses municipalités, mais ce n'est qu'en second lieu que celles-ci se manifestent. L'urgence de la sauvegarde s'impose comme nécessaire et antérieure au débat politique.

Compte-tenu de ce sentiment d'action obligatoire devant des bâtiments jugés insalubres ou dangereux, deux attitudes regroupent les opinions recueillies : la très grande majorité des personnes interrogées opte pour le principe "sauver ce qui existe", et se range en fait derrière les choix conduits par la Ville en matière de réhabilitation. Mieux vaut garder l'aspect le plus immuable possible, au moins à l'extérieur, et moderniser l'espace intérieur, plutôt qu'une opération de rénovation au sens strict, qui rase pour reconstruire. Cette seconde attitude, très peu répandue, s'exprime cependant :

- "Certains immeubles sont restés debout. Mais moi je pense que quand on veut nettoyer un quartier, on fait du propre : on nettoie tout et on recommence. C'est pas parce qu'il reste deux ou trois pierres qu'il faut les garder, les conserver. Ca sert à quoi les pierres ? Ce sont des souvenirs qui sont lourds à porter. Il vaut mieux faire des constructions modernes, solides ".

(H 66 retraité Lorraine/M.Desprez)

Une telle opinion isolée met précisément l'accent sur le motif le plus généralement évoqué de l'adhésion majoritaire à l'autre attitude : la conservation d'un patrimoine, sinon historique du moins habituel, c'est-à-dire d'un cadre de vie lié à un réseau de relations.

- "On ne voit pas souvent des pierres à Grenoble. J'ai trouvé scandaleux quand ils ont démoli la rue Très-Cloîtres pour faire quelque chose qui n'a aucune beauté vue de la rue. Bon d'accord ça faisait sale, mais maintenant, on ne voit que le ciment ! Démolir pour faire une HLM !"

(F36 employée SL/SMH)

L'attachement au "cachet de la vieille ville" participe d'une position conservatrice de l'état des lieux dont il faudrait améliorer le confort sans modifier l'apparence. Souvent Grenoble est évoquée comme une

ville peu respectée par le passé, démolie et reconstruite plusieurs fois, limitée dans ses quartiers anciens et donnant des témoignages cruels de rénovations récentes : ainsi, l'immeuble République est-il sans cesse rappelé comme une monstruosité architecturale, aussi bien que comme un îlot de population à part. La réhabilitation, vécue individuellement, s'inscrit donc aussi dans une perception plus globale de la ville. Améliorer par l'invisible, telle serait la meilleure devise à laquelle auraient souscrit l'ensemble des interviewés avant la mise en oeuvre des opérations concernées.

En accord avec le principe "affaire de raison plus qu'affaire politique", s'ouvre alors la multitude des expériences individuelles qui conduisirent chacun à son nouveau logement. Les figures suivantes, regroupées dans une partie concernant le territoire privé, vont illustrer les facettes de ces processus et les diverses chronologies qui les scandent. Mais le préambule frappant, le dénominateur commun des récits recueillis, s'organise autour du thème du fait accompli. Dans son esprit, la réhabilitation est inévitable ; le construit soumis à l'usure appelle invariablement le renouveau. Dans sa lettre, la réhabilitation est toujours décision d'autrui. Que l'on ait ou non entrepris des réparations chez soi, que l'on s'estime satisfait ou non de son logement, le fait d'une intervention extérieure et collective s'impose sans recours aux volontés individuelles. Tous s'accordent donc sur le caractère autoritaire de la décision, mais ne la vivent pas de la même manière.

Deux groupes de réactions sont en présence. Dans le premier, figurent des anciens propriétaires, obligés de vendre leur appartement à la ville en raison du coût des travaux :

- "Ils ne nous ont pas demandé notre estimation de la valeur de l'appartement. C'est eux qui l'ont fixée. Et ils nous ont donné un délai. Au bout de quelques mois, ceux qui ne vendaient pas étaient mis à la rue par la gendarmerie ou la police municipale.

On a beau être propriétaire, on ne fait pas ce qu'on veut chez soi.

Pour reloger les personnes, ils prenaient 30%. La Ville disait : "Si vous voulez qu'on vous reloge, c'est 10 000 F., sinon vous cherchez vous-même votre appartement !"

(H72 retraité Lorraine/M. Desprez)

Dans la constitution de notre échantillon nous avons établi une catégorie de personnes sous l'appellation "les refusants" qui visait à cerner ceux qui choisissaient délibérément de quitter le quartier après réhabilitation. Les chiffres statistiques, quartier par quartier, conduisaient à penser qu'une telle attitude, volontaire, avait effectivement eu lieu. Or, aucun refusant n'a fait ce choix de son plein gré. Les personnes interrogées dans cette catégorie sont soit d'anciens propriétaires ayant acheté un nouvel appartement ailleurs, soit d'anciens locataires dont l'immeuble a été démolé pour insalubrité irrémédiable, soit d'anciens locataires en attente d'un logement dans leur ancien quartier. A part ce dernier cas de figure, les autres participent pleinement du fait accompli subi, ainsi cet ancien locataire de la rue de Lorraine :

- "Ils nous ont envoyé une circulaire à tous les locataires nous disant que notre immeuble était insalubre, alors que c'était le plus bel immeuble de tout le quartier. Moi, j'y ai vécu pendant plus de cinquante ans, je me suis toujours bien porté. Ma mère est décédée, elle avait quatre vingts ans passés, et le père Guillot, quatre vingt quatre ! Insalubre, insalubre pourquoi ? Parce qu'ils voulaient démolir, c'est tout !"

(H66 retraité Lorraine/M. Desprez)

Anciens propriétaires et locataires d'un immeuble démolé n'ayant pas été relogés sur le quartier partagent ce sentiment d'avoir été chassés de leur territoire par décision administrative arbitraire. La figure du fait accompli recouvre alors l'ensemble du processus :

- "A une réunion on nous a informé qu'on allait nous démolir. C'était pas une réunion de consultation nous donnant quelques choix ou faisant semblant ; c'était une réunion qui nous

mettait déjà devant des plans, des pré-plans, et une décision qui était prise.

On a fait une pétition, on la fait parvenir à la préfecture et ce n'était pas la démarche à suivre : ça n'a servi à rien. Il aurait fallu avoir un recours au tribunal administratif, ce qui aurait sûrement été reculer pour mieux sauter, mais on aurait tout retardé d'au moins trois ans ! Mais il y avait aussi une espèce d'inertie, de fatalisme, "on ne peut rien faire !". C'étaient des gens modestes, de petites gens dans notre immeuble..."

(F43 documentaliste 5Lorraine/Cordes)

A ce premier groupe de réactions fait pendant un second groupe, largement majoritaire, constitué de locataires ayant développé une acceptation passive de l'opération.

- "On est allé plusieurs fois à des réunions. Quand j'ai vu ce qu'ils allaient faire, j'ai trouvé que c'était bien".

(H41 ouvrier 11 SL)

La fréquentation des réunions n'est jamais assidue, même en cas d'accord avec le projet. Personne ne se prend de passion au point de suivre chaque étape. De même que l'éventuel effondrement dictait une urgence absolue des travaux, les modalités de ceux-ci relèvent d'une chaîne de décisions qui semblent échapper totalement aux principaux bénéficiaires ; et ce désintérêt apparent, proche d'un sentiment d'impuissance, recouvre en fait une attitude positive pour une intervention jugée hors de portée individuelle. Dans cette perspective tous reconnaissent avoir été informés et très peu manifestent le regret que cette information ait rarement été une concertation. Jusqu'à cette opinion qui renverse même la perspective d'ouverture :

- "Il ne faut pas non plus qu'il y ait trop de concertations. Il faut qu'elles aient des limites. Parce que sinon on s'en sort plus. Il ne faut pas trop rentrer dans les

détails ... Je me souvient d'une personne qui refusait une salle de bain sous prétexte qu'elle ne s'en servait jamais, à cause d'une petite augmentation de loyer !" (H40 technicien 7SC)

Le "fait accompli" est une conscience transversale aux divers quartiers de l'étude. Aucun ne se distingue par une perception originale quant à l'accord ou au désaccord sur la réhabilitation. Par contre, dès cette figure, deux éléments se dessinent nettement : l'importance de la propriété dans le vécu et le caractère passif de l'ensemble de notre population, point qui sera développé à la dernière figure : "les assistés".

I - LE TERRITOIRE PRIVE

Figure 2 : LA PROPRIETE

Tout autant qu'une distinction foncière, l'acte de propriété est un seuil de clivage radical parmi les interviewés. Tous quartiers confondus, trois catégories coexistent au terme des réhabilitations étudiées : les propriétaires, les anciens propriétaires et les locataires. Chaque raisonnement, chaque argument tournant autour de l'investissement tant financier que psychologique dans le logement et dans son environnement, ne se comprennent que référés à l'une ou l'autre de ces situations. Non pas que celles-ci recouvrent des conditions ou des pratiques identiques, mais plutôt que chacune de ces trois positions encadre de fait un mode de rapport imaginaire commun aux différents vécus. Trois itinéraires financiers types se dégagent selon chaque état.

Le premier concerne donc les propriétaires qui ont accepté de financer leur quote-part des travaux de réhabilitation. Pour la plupart cette phase a été synonyme d'emprunt, et l'importance des crédits nécessaires, conjuguée à des revenus souvent modestes et à un âge estimé trop avancé pour ce genre de déstabilité financière, entâche négativement toute l'opération en même temps qu'elle renforce l'attachement irréductible

à son propre domaine. La plupart des propriétaires ont hésité à vendre leur appartement à la Ville, mais soit la modicité de la proposition d'achat, soit le désir de rester chez soi ont déterminé la décision finale. Tous avouent avoir été surpris par l'ampleur financière de leur participation.

- "La Ville restaure mais à quel prix ! J'en ai pour 220 000F. de travaux extérieurs, plus la toiture. J'ai fait un procès à la Ville et j'ai perdu. Entre temps, j'ai été cambriolée deux fois ! Les petits propriétaires supportent la lenteur des décisions de l'administration ; ils font ce qu'ils veulent avec leur budget. Ils peuvent afficher : "Ces immeubles vivront des siècles, nous les restaurons" ; ils pourraient rajouter à quel prix !"

(F40 infirmière 18 Chenoise P)

- "On fait des sacrifices pour rester et on tâche de finir nos dettes. Ma mère a balancé plus de 500 000F. ici pour l'appartement, plus 200 000 F. pour les travaux, alors elle ne partira pas".

(H25 chômeur 8 Chenoise P.OI)

- "La quote-part de chaque propriétaire était assez élevée, mais le prix qu'ils nous donnaient pour l'achat était assez dérisoire, alors on s'est dit que c'était préférable de le garder.

On a entendu parler des travaux trois ou quatre ans à l'avance ; on n'y croyait plus tellement c'était long, et quand c'est arrivé, il fallait sortir des sous de partout ! C'était soit tu paies, soit tu t'en vas !"

(F64 retraitée 22 Chenoise P OI)

- "Ils font la restauration de notre co-propriété, alors on est content. Il faut sortir de l'argent, mais c'est normal. Finalement, ça fait longtemps que j'attends ça : arranger

l'appartement"

(H63 OS 14 Chenoise/17 Chenoise I)

- "Ca m'a coûté plus cher de faire les travaux que le prix que j'ai payé l'appartement ! Tout ce que j'ai souffert pour cette maison, c'est mieux que j'y pense pas ... J'ai sorti 45 000 F., une fille seule avec une paie"

(F63 retraitée 73 SL P OI)

- "Moi, si j'avais pu habiter à l'extérieur du quartier, j'aurais été heureux ; pour une simple et bonne raison, c'est que je me sentirais chez moi ; alors que là, je me sens comme emprisonné, à cause de tout ce qu'on paie, les charges publiques, immobilières ; mais je suis né dans cet appartement".

(H40 commerçant 22 Chenoise P OI)

En choisissant de rester propriétaires de leur logement à cette phase de leur vie, les interviewés de ce groupe ont une conscience souvent aigüe, d'une part des racines qui les retiennent, et du poids du passé vécu dans le lieu, et d'autre part, du caractère quasi irréversible de leur choix : ils ne partiront plus. Cette décision de fixer sa demeure est aussi arrêt de la mobilité potentielle : "nous ne bougerons plus". La remise à neuf est alors pour eux moins un nouveau départ que l'entrée dans une ultime étape, dont personne ne parle clairement en tant que telle, mais qui sous-tend une appropriation reconciliée entre le passé et le futur, à partir du moment où le lien s'impose comme permanence et élimine l'hypothèse de son propre double. Avec l'incrustation dans le lieu de vie, se définit aussi le lieu de mort comme aménagement de son propre tombeau.

Le second itinéraire introduit la rupture dans la figure de la propriété, puisque la réhabilitation a correspondu pour ces personnes à un changement de statut par rapport à leur domicile : de propriétaires, ils sont devenus locataires. Seul un petit nombre de gens ont préféré acheter un autre logement ailleurs, évoquant le refus de la condition

de locataire. La plupart des foyers ayant vendu leur appartement à la Ville n'ont pas eu les moyens d'investir dans un nouvel achat. et ont donc été contraints de changer de statut. Cette modification ne dicte d'ailleurs aucune attitude commune parmi les membres de ce groupe puisqu'ils oscillent entre l'amertume et le soulagement.

- "La Mairie est venue nous voler. Pour faire les réparations ils voulaient 210 000F. Où est-ce qu'on devait les prendre à notre âge ? Si j'avais été jeune, mettons 40, 45 ans, j'aurais fait comme tout le monde, j'aurais pris un crédit, mais à mon âge ! Ils nous ont obligés en disant qu'il fallait faire les réparations: telle poutre est pourrie, soit-disant. Mais ce sont tous des menteurs : ils ne l'ont pas changée, la poutre ! On a tout vendu à la Ville. Mr. Dubedout ne nous a donné que 70 000 F.; il s'est rempli les poches sur le dos des ouvriers ..."

(H68 retraité 3SL P OI)

- "On a été obligé de déménager. Mes parents n'avaient pas les moyens et la seule solution a été de vendre à la Mairie et de partir. Ils sont âgés, ils n'auraient pas eu de prêt. On n'a jamais pu savoir quel montant serait à sortir à la fin des travaux ; alors ils n'ont pas voulu que ce soit une grosse surprise. Ils avaient renové deux appartements, ils ont été obligés de tout vendre. On y aurait pas été forcé, on serait encore là-bas".

(F21 employée SL/Seyssins)

- "Ici, pour des HLM, je trouve que c'est pas mal, et pour le prix qu'on paye, c'est super. On ne regrette pas de ne plus être propriétaire ; il y aurait eu trop de travaux. On avait besoin de 200 000 ou 300 000 F. On ne pouvait pas les donner, c'était pas possible. Maintenant, il n'y a plus de problème, on prend le téléphone et on appelle la Régie".

(H41 ouvrier 11 SL)

Mais que l'accent soit mis sur les difficultés passées ou sur l'agrément d'une prise en charge actuelle, la perte de la propriété marque un cap. Tout autant que l'amélioration subite du confort - encore que cette catégorie avait souvent déjà rénové son espace intérieur par elle-même - le changement du statut foncier clive l'avant et l'après dans la perception de son propre territoire. Cette rupture dans la chronologie prime les opinions positives ou négatives : il y a eu un changement de position, de logement, voire de quartier, qui prend acte comme un retournement de situation, dont la marque émaille tout le discours des anciens propriétaires. Ce n'est qu'après que viennent les opinions et les jugements ; au départ, est la fracture. Seul parmi les interviewés un cas ramène celle-ci à la dimension d'une péripétie :

- "J'étais propriétaire ; la ville nous a achetés et on nous a relogés au même endroit".

(F70 retraitée 6 Blanchard)

Les deux itinéraires précédents illustrent donc chacun un aspect de la figure "la propriété" : l'attachement à perpétuité et la rupture. Le troisième groupe, les locataires, ouvre ses images et ses récits selon un logique beaucoup plus fragmentaire. La propriété est une réalité extérieure à eux, et les modes de perception qui s'ensuivent sont relativisés avec ceux des autres figures d'une manière beaucoup plus large que ne le font les deux premières catégories. Pour certains locataires cette figure se résume au coût du loyer. L'argent versé chaque mois mesure exactement la part de propriété investie. Le prix du confort prend alors le relais dans l'argumentation, et la plupart des personnes interrogées se déclarent satisfaites du progrès des aménagements, même si l'augmentation de leur loyer a pu être élevée.

- "Il y a plein de charges. J'ai à peu près 1 200 F. par mois de plus qu'avant, mais je préfère payer : j'appuie sur un bouton et j'ai chaud !"

(F37 infirmière 22 SL/5Bayard)

- "Le loyer est plus cher qu'avant. C'est normal à cause des transformations, mais c'est un petit peu cher".

(H59 retraité CO 153B I)

- "Il vaut mieux être locataire dans des conditions comme celles-ci que d'être propriétaire. Evidemment, vous êtes chez vous, mais tout est à votre charge".

(F54 inactive Championnet/12 Voltaire)

- "Le loyer est cher mais j'ai toujours habité le centre-ville. C'est la qualité de ma vie que je paye"

(F39 enseignante 18 Voltaire/7SC)

Pour beaucoup de locataires la question de l'acquisition d'un logement à soi ne se pose pas, pourtant, après la réhabilitation, naît souvent le désir de devenir propriétaire de son appartement actuel. Mais chaque apparition de ce souhait un peu vague au fil de l'interview s'accompagne de l'évocation de difficultés liées à la propriété administrative :

- "Je voulais acheter l'appartement mais maintenant, ça ne paraît pas possible parce que la Régie possède tous les appartements de l'immeuble".

(F39 enseignante 18Voltaire.7SC)

- "J'ai toujours dit que j'achèterai, mais est-ce que ça arrive que les HLM mettent en vente ?"

(H41 ouvrier 11SL)

A l'inverse, la gestion des locations par la Régie Foncière ou par l'OPHLM est clairement mentionnée comme un avantage par rapport à un propriétaire privé :

- "Moi, ça me sécurise d'être logée par la Ville par rapport à un propriétaire . Il me semble qu'on peut moins m'expulser".

(F37 infirmière 22SL/5Bayard)

- "C'est pas le privé qui fait l'effort d'une restauration. Ces bâtiments n'ont jamais été entretenus avant, ça a précipité leur dégradation".
(H40 technicien 7SC)

Enfin, tout l'éventail des opinions quant aux liens entre la propriété et l'entretien des lieux, de la simple maintenance jusqu'aux travaux d'aménagements personnels, se manifeste sans surprise :

- "Tout en étant locataire, on entretient. C'est pas parce qu'on est locataire qu'on laisse aller !"
(F54 inactive Championnet/12Voltaire)

- "C'est sûr que les propriétaires font plus attention que les locataires".
(F30 ouvrière 71SL OI)

- "C'est sûr que si cet appartement était à moi, je ferais des travaux plus définitifs".
(F25 psychologue C0139)

- "Je suis du bâtiment. Si c'était à moi, je changerais les carrelages, les tapisseries... Mais là, si je m'en vais d'ici, c'est perdu, alors je laisse comme c'est."
(H50 maçon CO 153A Portugais)

- "Si vous payez une location, vous n'êtes pas chez vous ; vous ne pouvez pas faire ce que vous voulez. Si on fait quelque chose, les HLM vous tombent dessus !"
(H72 retraité Lorraine/M. Desprez)

Figure dominante pour ceux qui en ont - ou en ont eu - la pratique effective, figure d'appoint pour les autres, la propriété forme la toile de fond pour l'inscription des autres figures du territoire privé. Aucune ne rend compte seule d'un profil de comportement, et ce n'est

que dans les rapprochements et les interactions entre elles que les figures peuvent jouer leur rôle de témoins effectifs des images, opinions et pratiques rencontrées. Les schémas d'organisation de la propriété préexistent sans doute à une opération du type réhabilitation, mais par son caractère global et événementiel, celle-ci précipite une conscience aigüe des trois perceptions en présence : la confirmation de son logement comme espace perpétuel, la modification radicale de son statut foncier, la réaffirmation du lien temporaire entre appropriation et coût mensuel.

Figure 3 : L'ENRACINEMENT

Figure temporelle par excellence, l'enracinement illustre la traduction dans l'espace d'une durée individuelle et collective. Ce qui n'était que le cadre du temps, son enveloppe souvent fortuite, devient à terme la garantie de sa mémoire et la condition de son prolongement. Les racines poussent avec l'immobilité, presque malgré soi, sans que la volonté intervienne pour les favoriser ou les contrecarrer. Une suite d'événements possède toujours un décor, et c'est ce dernier qui s'impose pour leur survivance, bien au-delà de son rôle effectif. "L'espace est notre ami", écrivait Gaston Bachelard, et c'est bien lui qui permet au temps d'être vécu comme accumulation positive et non comme fuite insensée qui perdrait au fur et à mesure ses propres traces.

Le territoire d'enracinement ne se limite pas au strict domaine du logement mais s'étend au quartier. Dans cette figure, privé et collectif se mêlent : ce sont les événements de la vie individuelle et familiale qui prennent pour référence le quartier plus que l'appartement. En modifiant l'aménagement formel des intérieurs, la réhabilitation n'entâche en rien le lien imaginaire dont l'échelle serait plutôt l'immeuble ou la rue. C'est lorsque ces derniers sont profondément transformés qu'apparaît la rupture dans le fil du temps.

Pour les quartiers considérés, l'évolution architecturale permet de ne pas rompre ce lien, alors que des inquiétudes se manifestent parfois quant à l'évolution des populations habitantes ou des activités commerciales. Nous reviendrons sur ce dernier point à propos de la figure 5.

Le territoire privé ne limite donc pas son espace aux appartements. Il existe un mode privé de saisie du quartier, voire de la ville, qui est sans doute une des manières les plus profondes de l'appropriation. L'enracinement n'agglomère pas des événements collectifs appartenant à une vie de quartier, telle que l'évoquera la figure 11, mais bien la sédimentation quotidienne des faits anodins, rarement exceptionnels, qui ponctuent la vie de chacun. Pourtant, la référence territoriale se déporte sur l'espace commun. Tout se passe comme si les racines naissaient de la bienveillance passive de l'entourage humain et architectural. La reconnaissance par les autres peut n'être que superficielle, elle ouvre la voie à la conscience d'une intégration, et par là, à l'habitat des habitudes. Les faits ont besoin des lieux, moins pour exister que pour survivre, et c'est donc avec inquiétude que la perspective d'une réhabilitation est apprise, comme une menace sur son propre passé. Les anciens propriétaires, particulièrement ceux qui n'ont pas été relogés sur leur quartier, ont le sentiment d'un déracinement, parfois temporaire lorsqu'ils sont en attente d'un retour, toujours définitif lorsque leur nouveau logement est éloigné ; le déracinement n'étant d'ailleurs qu'une autre forme de vécu de la même figure.

Si le quartier Saint-Laurent révèle les images les plus parlantes de l'enracinement, il ne constitue pas un monopole de cette figure. Les Clos d'Or, qui, vus de l'extérieur, sembleraient moins propices à une telle forme d'attachement, la développent aussi. En fait, il n'y a pas de lieux dans cette étude qui se particularise sur ce point : chaque quartier peut devenir témoin et terre d'accueil des destinées individuelles.

- "Je suis née ici, et ma famille y est encore".
(F30 ouvrière 71SL OI)

- "J'ai toujours habité dans cette rue. J'y ai passé toute ma jeunesse. C'est pour cela qu'on a demandé à y revenir".
(H31 employé 10SL OI)

- "On s'est marié à Saint-Laurent, tous nos gosses aussi, les baptêmes, les communions ont eu lieu dans l'église de la rue".
(F68 retraitée 3SL P OI)

- "On est des "Saint Lau". On est jamais sorti de la rue".
(H41 ouvrier 11 SL)

- "L'autre jour, on se promenait et on était content de notre quartier. C'est un vieux quartier. On est au centre-ville. On a l'habitude. On a tout à côté, même pour aller à l'hôpital, le jardin de ville... J'ai pris l'habitude du quartier et puis on n'a pas de voiture. Certains de mes gosses aimeraient bien avoir un appartement par ici. On a beaucoup d'amis qui sont partis et qui le regrettent beaucoup".
(H63 OS 14Chenoise/17Chenoise I)

- "C'est mon quartier. C'est celui où j'ai toujours habité à Grenoble".
(H46 OS 9Chenoise/2bis St Jaime Algérien)

- "Ce quartier, je l'aime bien, il est vivant, je l'ai choisi. Il est vivant, et il va le devenir encore plus, j'espère ! Il est varié et oui, je trouve qu'il a une âme. Tout le monde est attaché au quartier. Il y a beaucoup de gens qui habitent là depuis trente ou quarante ans, et dont les enfants sont nés ici".
(F40 infirmière 18Chenoise P)

- "Quand on a des habitudes dans un quartier, c'est dur de le perdre. En plus, comme on parle pas bien le français, on a l'habitude maintenant. Les gosses se font des amis dans le quartier. Et c'est un quartier assez calme, où il n'y a pas trop de bagarres".

(H59 retraité C0153B I)

- "Je voulais pas déménager : ici tout le monde me connaît et me dit bonjour. Je reste là jusqu'à la mort, jusqu'au cimetière".

(H65 ouvrier C0139 Tunisien)

- "Je suis arrivée en France en 1937. J'ai toujours parlé le français ; et partir maintenant, ça ne me dit rien du tout. Mes deux maris sont morts ici. La France, pour moi, c'est mon pays".

(F65 chômage C0153A I)

- "Je pourrais pas partir, ça fait quatorze ans que je suis là".

(H50 maçon C0153A Portugais)

- "Je pourrais pas partir, ça fait quarante trois ans que je suis là".

(H70 retraité 6Blanchard)

- "Ca fait trente deux ans qu'on habite ici. C'est pour ça qu'on a voulu y rester : tous nos souvenirs sont là".

(F55 employée C0153C)

- "Ici, j'ai trop de souvenirs pour partir. Tout ce que mon mari a bricolé ! Il était tellement précis ; il faisait ça avec joie. On a passé de bons moments ici..."

(F63 retraitée 73SL P OI)

Les racines de la mémoire poussent horizontalement et définissent au fil du temps leur périmètre. La notion de quartier naît sans doute autant de la topologie que de ces seuils contre lesquels l'enracinement bute et qui n'ont de réalité que dans l'imaginaire. Parfois d'une rue à l'autre nulle différence extérieure n'apparaît alors que se clivent entre elles les appartenances territoriales et la géographie des sentiments. En respectant le substrat architectural du passé, la réhabilitation ne modifie pas les modes d'enracinement déjà en cours, même si des changements notables peuvent être vécus dans les pratiques ou dans l'environnement. Car seules les personnes ayant eu à déménager sentent le déracinement. Aucune parmi celles interrogées et relogées n'a perdu le fil de sa propre chronologie. Même si l'étape franchie est fortement consciente, et marque souvent un cap, nulle rupture ne se manifeste dans la chronologie personnelle. Il est vrai que l'attachement est ici une valeur positive : tous expriment que leurs racines sont heureuses, et aucun n'a le sentiment d'une prison ou d'un lieu obligatoire, images négatives de l'enracinement.

Le fait même pour certains d'avoir vécu des jours ou des années d'inconfort fonde davantage encore le lien originel qui les relie au lieu. D'autant que le confort récent périmé délicieusement les temps antérieurs et amplifie la misère ancienne comme le joyeux bon temps. Dans l'un ou l'autre cas, ce passé dépassé, dont les lieux gardent l'évocation possible, nourrit l'enracinement. Loin de rompre la mémoire, la réhabilitation vient donc la raviver et fonder son actualité sur elle. Cette continuité du processus socio-temporel est sans doute l'une des clés de l'échec ou de la réussite de ce type d'opération.

Lorsque les racines sont coupées, et que de nouvelles commencent à pousser en un autre endroit, apparaît une forme dérivée de l'enracinement : la nostalgie. Cruelle ou tendre, celle-ci se fonde sur le non retour et se cristallise souvent autour d'un élément fétiche du souvenir. De la même façon que l'enracinement témoigne d'un dialogue entre les lieux et le domaine privé, les premiers révélant la relativité

du second, la nostalgie, elle, ne retient des lieux que la part personnelle dont ils sont encore les gardiens, et qui s'affaiblirait sans leur rappel.

- "Quand je passe rue Chenoise, je regarde mes anciennes fenêtres et je me dis : dire que je suis restée ici quarante quatre ans... L'autre jour, je suis même entrée dans l'allée ; j'ai regardé, et j'ai vu que c'était tout beau..."
(F68 retraitée 18Chenoise/3 Abel Servien OI)

- "Quitter un appartement... Quand vous y avez vécu vingt cinq ans, vous avez l'impression de quitter un vieux manteau que vous avez trainé pendant des années. J'étais émue quand j'ai donné mes clés, en sachant que je n'y reviendrais plus ; alors qu'il y a une vie qui y est née : mon fils est né là !".
(F54 inactive Championnet/12Voltaire)

- "Pour tout l'or du monde, je ne retournerai pas là-bas ! Quand je rêve la nuit, je retourne dans mon appartement et c'est un cauchemar. Ca me rappelle toute mon enfance. J'ai perdu un enfant là-bas. Depuis, j'ai fait un trait. Il me semble que je n'y ai jamais habité. Quand je passe devant, je suis dans un pays étranger. Je me dis: c'est pas possible que tu aies habité là".
(F61 retraitée Lorraine/M.Desprez)

- "Un jour, j'avais déjà déménagé et l'immeuble était encore debout, je passais dans la rue et je me suis dit, tiens, je vais monter, comme ça, une impulsion, j'avais envie de revoir. Je suis monté et je me suis aperçu que les portes étaient murées pour que des squatters ne s'installent pas. Le fait de voir la porte de mon ancien appartement muré, ça m'a vraiment fait un choc. Pourtant il était dégueulasse, mais on y avait vécu plein de choses, il y avait un rapport affectif. C'était un endroit merveilleux. Voyez, j'en parle d'ailleurs avec tendresse..."

(H33 enseignant Très-Cloîtres/5Alphand)

- "Ca fait deux ans que je suis partie. C'est muré en bas maintenant. J'ai fait un rêve une fois ; c'était tout allumé, c'était tout squatté ! J'étais en colère et je disais : c'est pas possible ! Faudra bien faire attention, il va y avoir des incendies, des problèmes avec l'électricité... C'est très difficile l'abandon..."

(F34 graphiste SL/Gordes)

Figure 4 : LE TRANSIT

Les travaux impliquent une phase qui comprend globalement le déménagement dans un nouvel appartement pour une durée variable, la réfection proprement dite dont on est ou non le témoin, et le réaménagement dans le logement définitif. Selon les cas le vécu de cette transition prend de multiples formes, variables à la fois en fonction de la spécificité de chaque immeuble - plus que de chaque quartier - et aussi en fonction des parcours individuels, notamment par rapport à l'évolution du nombre de personnes par foyer. En effet, en s'échelonnant sur plusieurs années la réhabilitation laisse le temps aux familles de s'étendre ou de se rétrécir, et donc de ne pas exprimer les mêmes besoins avant et après quant au logement.

Au-delà de la multiplicité des cas personnels, la figure du transit apparaît comme une parenthèse pour l'ensemble de la population étudiée. Cette phase, qui a pu durer parfois cinq ans, et qui peut-être jugée selon tout l'éventail du positif au négatif, n'ouvre que peu de commentaires détaillés. Autant les interviewés s'attardent sur leur ancienne situation ou indiquent avec minutie les changements perçus dans l'animation actuelle de leur quartier, autant ils passent vite sur cette période de leur vie, comme si celle-ci ne méritait aucun développement. Pour la plupart, le déménagement et les travaux sont une suspension quasi hors du temps dans leur propre chronologie : ils ne leur accordent qu'un statut transitoire qui n'a fait l'objet d'aucun investissement, financier ou symbolique. Bien ou mal vécu, le transit

implique la conscience d'une durée limitée. De ce fait, il bloque l'attachement potentiel et n'ouvre pas de strates fortes à la mémoire. Savoir que telle situation n'est qu'intermédiaire, provisoire, conditionne des modes de vécus radicalement différents de la même situation perçue comme définitive. Il est intéressant de constater que ceux qui dérogent à cette figure sont aussi ceux qui sont demeurés dans leur appartement de transit, et qui donc, ont concentré deux états en un : le déménagement et le relogement.

- "J'ai un appartement juste à côté. Tout s'est passé correctement. Ils m'ont déménagé, redéménagé, j'ai rien payé. J'ai fait ce qu'ils m'ont dit de faire".

(H40 peintre CO139 Algérien)

- "Le déménagement s'est bien passé, on n'a rien payé"

(H65 retraité CO151 I)

- "J'ai été relogée pendant un an sur les quais. C'était pas confortable. On a été content de revenir".

(F50 8Chenoise P I)

- "J'ai été relogée dans un petit F2 ; je n'avais pas pu mettre toutes affaires. Ça devait durer deux ans et en fin de compte, ça a duré presque cinq ans !"

(F40 infirmière 18Chenoise P)

- "J'ai été bien relogée. Je ne payais même pas de loyer, alors !"

(F64 retraitée 22Chenoise P OI)

- "On a été relogé au numéro 10 de la rue, mais on n'est pas resté : c'était froid et humide. Ça a duré deux ans quand même".

(H68 retraité 2SL P OI)

Le fait d'avoir vécu cette période comme une parenthèse n'implique pas systématiquement une non-conscience des événements ou une absence d'images fortes. Car le chantier, notamment pour les propriétaires confrontés aux travaux d'office, a pu créer des situations exceptionnelles et marquantes. Mais ce qui ressort, même dans ce dernier cas, c'est le statut de relativité de ces faits qu'on savait temporaires. La grille d'entretien était suffisamment ouverte pour permettre le recueil d'images de différentes échelles. Et l'analyse des réponses ouvre deux dimensions dans la perception du passé : le passé fondamental, celui sur lequel s'appuyer, dont l'enracinement est la figure-clé, celui dont le présent poursuit la trame ; et le passé anecdotique, pouvant émailler le récit, mais qui semble coupé aussi bien du passé antérieur que de l'actualité vécue. Ce passé suspendu est surprenant parce qu'il apparaît comme sans prise. Certes, les gens ne sortent pas indemnes de certaines transitions douloureusement vécues, mais leur mode de récit intègre une distance qui témoigne à la fois de leur volonté de dépassement de ces états et de la désignation de ceux-ci comme ne relevant pas de leur continuum personnel.

- "On est tous resté dans la montée. Personne n'est parti pendant les réparations, sauf ceux qui se sont faits acheter par la mairie".

(F63 retraitée 73SL P OI)

- "Un vrai désordre, une vraie catastrophe. On n'arrêtait pas de courir d'un appartement à l'autre. Pendant qu'ils mettaient les fenêtres, on y habitait encore ! On avait froid ! On a voulu rester le plus longtemps possible. Quand ils ont attaqué l'escalier, on a été obligé de partir".

(H50 8Chenoise P OI)

- "Pendant les travaux, je ne suis pas parti moi ! J'ai contreplaqué toutes les fenêtres, j'ai mis des chiffons, même quand ils ont fait la montée d'escalier. La nuit, j'habitais chez ma soeur qui est au 20. Mais dans la journée, j'étais ici.

Je surveillais. Sans cela, ils auraient tout démoli ! Ils travaillaient quinze jours, ils s'arrêtaient deux mois ; ils travaillaient huit jours, ils s'arrêtaient un mois... Il était fou le géomètre, il était pas naturel, il faisait ce qu'il voulait, ce qui lui plaisait dans sa tête à lui. Il s'intéressait uniquement au 4e et au 5e étages qui appartiennent à la Régie Foncière.

C'est dommage qu'il n'y ait pas eu un contrôle plus sévère des travaux".

(H66 retraité 22Chenoise P)

- "Pendant les travaux, on était obligé de rentrer, de venir voir, surtout quand ça vous concerne. Et puis, ces gens-là, il ne faut pas trop les lâcher, ils font un peu trop ce qu'ils veulent ; ils entreprennent des travaux sans vous demander aucune autorisation. Et dans ce cas-là, il faut intervenir ; parce que la plupart des entreprises ne sont pas vraiment compétentes".

(H40 commerçant 22Chenoise P OI)

Si les propriétaires se sentent directement impliqués par le suivi du chantier, les locataires acceptent la plupart du temps comme une donnée l'interdiction d'accès qui leur est faite. Pour eux, à cette période entre parenthèses, fait pendant l'absence de leur espace qui, lui aussi, se retire de la vie derrière ses palissades pour retrouver une seconde jeunesse. La menace des accidents ou les difficultés physiques d'une visite éventuelle suffisent à les dissuader de poursuivre une démarche, en fait peu motivée. Par contre, la convocation sur le chantier pour un examen de pré-finition, ou pour le choix des peintures et tapisseries, introduisent les locataires à des décisions dont la teneur principale leur échappe sans leur manquer.

Là où le propriétaire refuse d'être un jouet - à juste ou fausse raison - et revendique son droit au contrôle, le locataire laisse se dérouler une opération qui lui échappe, mais dont il sent que les résultats pourront lui être bénéfiques. Sa force réside dans la possibilité

- plus ou moins réelle pourtant - de refuser les propositions qui lui seront faites pour chercher une location ailleurs. Mais le raisonnement n'est jamais aussi explicite. La situation, beaucoup plus passive, consiste davantage à se couler de fait dans la conformité souhaitée par l'administration. Peu de commentaires particuliers se font jour, en dehors de l'expérience de cette ancienne propriétaire :

- "J'ai déménagé la dernière. Tout était sous scellés, il fallait voir ! Ils ont attendu très longtemps pour démolir. J'aurais encore pu habiter un an ! J'étais furieuse quand je voyais que ce n'était pas démoli, parce que je me voyais encore y habiter ; moi, ça ne m'aurait pas gêner d'être toute seule dans l'immeuble !

Mais je ne suis pas venue voir les démolitions. Je n'aime pas ces espèces de béances, ces pans de vie... Quand je suis repassée après, c'était le trou. C'est resté un no man's land pendant pas mal de temps. Alors j'allais montrer là où j'habitais aux copains qui venaient me voir. Je les emmenais toujours voir là où j'habitais, ça faisait partie du rituel..."
(F43 documentaliste 5Lorraine/Gordes)

Les "limitrophes" interrogés sur leur perception des chantiers proches de leur domicile mentionnent tous l'extrême discrétion des travaux. Beaucoup n'en gardent aucun souvenir.

- "J'ai suivi le chantier, l'opération...mais c'était pas un chantier fantastique. La réhabilitation, c'est souvent à la petite cuillère, pas spectaculaire. Je n'ai pas du tout été gêné".

(H49 architecte 6A.Gaché L)

- "Je ne l'ai pas mal vécue parce que cette rénovation s'est faite par petits bouts, immeuble par immeuble, et il n'y a donc pas eu un énorme chantier permanent pendant deux ou trois ans, mais plutôt des petits chantiers.

La rue n'a jamais été coupée, parce que très astucieusement, ils ont fait les travaux de l'intérieur de la cour. Ça n'a aucun rapport avec les travaux qu'on a vécu pour le tramway : nuisances, bruits et tremblements !"

(H43 cadre 19Voltaire L)

Bien que peu retenue en tant que telle, la période de transit marque néanmoins un avant et un après. Que ce soit dans la continuité ou dans la rupture, les éléments de comparaison entre l'ancienne situation et la nouvelle imposent la conscience d'une nouvelle phase de vie. Pour la plupart des personnes interrogées, le fait de rentrer dans un logement rénové est assimilé à une page blanche que l'on inaugure, avec le souci, sinon de repartir à zéro, du moins d'engager une étape nouvelle. Pour les personnes non relogées dans leur quartier d'origine, il était intéressant de savoir si elles avaient gardé ou non des relations sur place. Les réponses à cette question font apparaître un clivage net entre ceux qui font une croix sur le passé, et qui donc entrent dans la constitution d'un nouveau réseau de voisinage autour de leur nouveau logement, et ceux qui gardent contact avec leurs anciennes relations pour conserver le lien qui les rattache au quartier.

Les "refusants" apparaissent ici moins comme des personnes rejetant la perspective d'un relogement après réhabilitation, que comme des transitaires toujours en attente. Ceux dont le transit dure, c'est-à-dire qui ont l'espoir d'un logement ailleurs, la plupart du temps dans leur quartier d'origine, maintiennent par leurs activités ou par leurs relations de fortes attaches avec le lieu de leur projet.

- "Moi, j'y retourne souvent rue Saint-Laurent. J'y vais au moins une fois par semaine. Vous savez, vous ne pouvez pas ignorer les gens que vous avez connus pendant des années. On a des habitudes. Pour les commerçants aussi !"

(F21 employée SL/Seyssins)

- "Je travaille sur Saint-Laurent, je vois mes amis tous les jours"

(F36 employée SL/SMH)

- "J'y retourne régulièrement de toute façon, et puis, j'y ai encore des amis".

(F34 graphiste SL/Gordes)

Le statut particulier de la rue Saint-Laurent, que l'on développera à la figure 16, s'impose dans cet attachement qui dépasse l'habitat. Les autres quartiers ne donnent pas d'écho de liens aussi étroits. Favorisé par une structure de quartier fortement relationnelle, Saint-Laurent pondère la figure du transit pour ceux qui sont dans l'attente d'y revenir. Mais pour tous les autres, les anciennes relations n'ont pas survécu ni au déménagement, ni même au réaménagement. Aucune amertume d'ailleurs dans les réponses, comme si les choses allaient d'elles-mêmes et qu'une nouvelle étape s'accompagnait aussi de nouvelles relations de quartier. Il est vrai que pour ceux qui ont été relogés sur place après travaux, le mélange se fait entre les voisins que l'on garde et ceux que l'on découvre. Mais même dans la continuité, le transit est fondateur de renouveau.

Un témoignage un peu à part nous semble intéressant d'être mentionné ici. Loin d'en tirer des conclusions, comme d'ailleurs des autres extraits d'interviews qui sont cités en illustrations et non en preuves, il met cependant en évidence l'impact profond que peut constituer un transfert de logement, ou la responsabilité qu'on lui attribue.

- "Le changement a tué ma mère.

Pendant un an, elle m'a dit : c'est le paradis à côté de ce que j'avais là-bas ! Et puis, un beau jour, elle nous a dit : "Oh, mais il faut que je retourne chez moi, parce qu'ici je ne suis pas chez moi".

Ça durait dix secondes, quinze secondes, puis une minute. Puis, ça durait dix minutes ; deux mois après, ça durait une demi-

heure, une heure, et puis, elle ne savait plus où elle était. Alors, chaque fois, elle prenait ses affaires sous le bras, des valises, des manteaux, et on la voyait partir ; je la rattrapais : "Où vas-tu ?" "Je vais chez moi", et elle a perdu la mémoire. "Je veux retourner chez moi!". Elle était devenue méchante ; elle partait ; elle ne discernait plus le jour et la nuit ; elle se levait à minuit, elle ouvrait la porte, elle partait, et c'est la police qui la ramenait. "Je veux retourner chez moi !". Ça lui a fait une embolie gazeuse, et elle en est morte".
(F61 retraitée Lorraine/M. Desprez)

Figure 5 : LA QUALITE

Lorsque l'on aborde la description des éléments de confort qui composent la qualité de la vie pratique, deux domaines se distinguent et se complètent : le confort standard et l'esprit du lieu.

Le premier regroupe l'acquisition, liée à la réhabilitation pour la plupart des personnes interrogées, d'éléments de base d'un équipement moderne : le chauffage central, les WC intérieurs et une salle de bain. Démunis de ces trois avantages avant les travaux, ceux qui viennent d'y accéder mentionnent tous l'importance du saut qualitatif qu'ils représentent. Et en même temps qu'une certaine insistance sur l'amélioration du confort qu'ils permettent, l'accent est mis sur le fait qu'ils n'apparaissent pas comme un luxe aujourd'hui, mais plutôt comme une rentrée dans la norme courante, un processus de standardisation.

En ce qui concerne le chauffage, les quartiers périphériques comme les Clos d'Or utilisaient des poêles individuels au charbon ou au mazout. L'installation du chauffage central, souvent collectif, correspond donc non seulement à un gain sensible de chaleur et à une meilleure répartition de celle-ci, mais aussi à la suppression d'une corvée d'entretien

dont le poids s'aggravait avec l'âge des interviewés. "Le confort, c'est d'abord le chauffage !". Tous se rallient à ce leitmotiv et placent son amélioration en tête des signes de confort du nouveau logement. Le souvenir des deux hivers 1985 et 1986, très rigoureux même pour Grenoble, renforcent cette impression. L'augmentation du coût du chauffage, indiquée par beaucoup, est néanmoins bien supportée, à une ou deux exceptions près qui mentionnent la difficulté de chauffer des pièces au plafond haut (quartier Brocherie-Chenoise). Le gain évident de confort compense nettement la dépense supplémentaire, qui s'intègre d'ailleurs souvent au loyer et n'apparaît pas en tant que telle.

Le deuxième élément de conformation du logement est davantage le fait des quartiers anciens, puisqu'il s'agit de l'installation de WC à l'intérieur de chaque appartement. Cette nouvelle habitude renforce encore le caractère inacceptable de l'ancienne situation jugée sordide dans la plupart des cas. La figure 8 "la honte" mettra en évidence les difficultés liées à ce débordement du territoire collectif sur le territoire privé. La mise aux normes que représente l'individualisation des toilettes annule donc une situation à commentaires en éliminant la source des problèmes. Dans la hiérarchie de l'amélioration, ce point arrive juste après le chauffage.

Le troisième critère concerne la rénovation ou l'installation d'une salle de bains. Et déjà sur ce point apparaissent des avis variables sur sa réelle nécessité ou sur la décision de changer les équipements existants. Chacun voit les choses à la mesure de son usage, même si certains admettent que leurs pratiques aient évolué en fonction de l'accès à de nouveaux éléments. Mais ici encore, la conscience d'une standardisation dans le confort, c'est-à-dire d'accéder à "ce que tout le monde a chez soi", prime sur l'éventuelle originalité du réaménagement.

- "Tous les matins quand je prends ma douche, je me dis :
mais comment as-tu pu vivre pendant vingt cinq ans sans
prendre de douche ! Ça n'a l'air de rien une simple douche.

Et bien moi, je l'apprécie tous les jours".

(F54 inactive Championnet/12Voltaire)

- "Le confort, c'est pas le confort, c'est une nécessité pour vivre. Il faut un lit, un frigidaire, une cuisinière. Avant j'avais même une baignoire, ici je n'ai qu'une seule douche".

(H70 retraité, Allemand)

- "Je ne me sens pas privilégié ici parce qu'on a vécu quinze ans dans la merde, sans eau chaude : on faisait chauffer les bassines".

(H41 ouvrier IISL)

- "Pourquoi ont-ils remis une salle de bains toute neuve et ont-ils vendu l'ancienne ? C'est de l'escroquerie ! Si le verre est neuf, pourquoi le jeter ? C'est ce que j'ai dit à l'architecte : c'est de l'argent que vous pourriez économiser. Mais non, c'était comme ça, c'était eux qui commandaient ! Je sais que c'était pas bien aux normes, mais on était plus propriétaire de la maison".

(F63 retraitée 73SL P OI)

A la suite de ces éléments matériels ou techniques du confort, et avant d'aborder le second domaine de cette figure qualitative, un autre aspect est évoqué : l'exposition au soleil et la clarté à l'intérieur de l'appartement. Les personnes qui abordent ce sujet sont essentiellement celles pour lesquelles la réhabilitation a correspondu à une modification d'accès à la lumière, généralement positive. Trois groupes d'attitudes sont en présence, qui se déterminent de manière fortement localisées. Le premier, les Clos d'Or, met en avant l'importance de la vue, soit comme une nouveauté après travaux, soit comme un critère du quartier. L'ouverture sur le terrain de foot-ball et les fenêtres donnant sur plusieurs côtés sont un signe de qualité noté comme avantageux par les habitants. Le second groupe concerne les quartiers

Brocherie-Chenoise et Sainte-Claire. Là, les personnes interrogées font état de leur surprise devant l'ensoleillement inattendu. Généralement situés en haut des immeubles, ces interviewés insistent sur la qualité supplémentaire que cela apporte à leur appartement. Dans ces quartiers, personne ne mentionne la lumière dans un rapport négatif. Et enfin, le troisième groupe rassemble ceux de Saint-Laurent qui, en-deçà de la réhabilitation, incrimine l'exposition de la rue tout entière autant comme un défaut que comme une originalité.

- "C'est sombre quand même. Il y a le mur à côté, la clarté ne rentre pas. C'est ce qui manque".

(H31 employé 10SL 01)

- "C'est pas assez éclairé ici, on met toujours la lumière électrique. C'est la rue Saint-Laurent qui veut ça. C'est sombre. Dans tout le quartier c'est le même problème. Les gens n'ont pas tellement de fenêtres, à part les appartements qui ont été refaits".

(F30 ouvrière 71SL 01)

- "Le seul défaut, c'est la lumière. De toute façon, c'est obligé dans la rue Saint-Laurent. S'il pleut ou s'il fait gris, on éclaire en permanence. C'est vraiment le seul problème".

(F33 infirmière 4SL)

- "Si je retourne rue Saint-Lau, on aimerait être en étage, enfin le plus haut possible pour avoir quand même un peu de lumière".

(H29 éducateur SL/Lorraine)

La manière dont s'organisent les réponses à la question de l'exposition témoigne bien d'une "logique de quartier" qui dépasse la simple perception de son propre cas individuel. Si les territoires privés et communs se distinguent, ils n'établissent pas entre eux de frontières spatiales étanches, mais plutôt toute une trame de diffractions

imaginaires et d'interpénétrations. Chacun garde une autonomie parfois farouche mais emprunte à l'autre des regards pour sa propre conscience.

Le second domaine de constitution de la présente figure sur la qualité tourne autour de la notion d'esprit du lieu. Car si les éléments matériels du confort indiquent un seuil d'amélioration de l'habitat, ils sont aussi perçus comme un acquis définitif et, dans notre cas, comme la récupération bienvenue d'un retard. De ce fait, ils ne développent que peu d'extension imaginaire et intègrent vite le champ muet de la quotidienneté. Mais un autre aspect de celle-ci vient dynamiser le rapport à la qualité de son logement et de sa vie : le dialogue corporel avec les lieux ; la gestion plus ou moins contrôlée de ses déambulations dans un espace privé, l'échange irremplaçable et unique qu'un individu et un lieu peuvent avoir, marquant aussi bien l'un que l'autre.

- "Moi, mon espace, il était tout tordu. J'en étais tombée amoureuse. Un espace complètement biscornu, en fer à cheval. J'avais une chambre qui n'avait pas un mur droit. J'adore finalement. Maintenant, ils ont fait des espèces de plans courants... C'était une des qualités de l'espace dans les vieux quartiers : c'est un espace qui a ses surprises !".
(F43 documentaliste 5Lorraine/Gordes)

- "Rue Très-Cloîtres, c'était franchement dégueulasse : pas d'eau chaude, WC sur le palier, des rats partout... Mais c'était sympa, il y avait quand même toute une vie de quartier, c'était marrant. Tout le monde se connaissait. J'avais de la verdure en face, des arbres. C'était un appartement tout bizarre, mal fichu, sur deux niveaux, plein de trucs complètement tarabiscotés, merveilleux !
L'hiver, quand tout allait bien, on avait un petit 17-18° !".
(H33 enseignant Très-Cloîtres/5Alphand)

- "J'ai arrêté de faire le ménage deux mois avant de partir : j'habitais déjà ici, dans mon nouvel appartement !. Mais c'est vrai que ça a été dur. J'ai mis au moins six mois pour me sentir chez moi ici. J'aime les vieux appartements ; mon idéal d'appartement, c'est le vieil appartement. Avant, c'était original, entre la cuisine et la chambre, il y avait des portes-fenêtres avec de petits carreaux, de beaux loquets... Les murs n'étaient pas très droits, il y avait des recoins. Ici, c'est tout neuf, un peu tout rectiligne. C'est du neuf dans un vieil immeuble. Et moi, je préfère un vieil appartement restauré à un appartement neuf comme ça, à cloisons. J'ai eu du mal à investir les lieux ici..."

(F37 infirmière 22SL/5Bayard)

- "La seule chose qui est ancienne, c'est la conception du bâtiment ; mais c'est neuf, on n'a pas les problèmes qu'on a dans une vieille maison".

(H26 employé 3SL)

- "J'aime tout ce qui est ancien. Bien sûr rénové ! Les plafonds, les cheminées. Et plutôt un appartement ancien qu'un quartier ancien. Dans un vieil appartement, il y a une certaine ambiance qu'on ne retrouve pas ailleurs".

(F21 employée SL/Seyssins)

- "Rue Saint-Laurent, c'est une question d'espace, de configuration des appartements qui ne sont pas carrés, qui ne sont pas uniformisés, qui offrent des déplacements qui me plaisent. Rien n'y est systématique. Il y a de grandes alcôves. C'est tout un mode de vie qui fonctionne bien avec moi".

(F34 graphiste SL/Gordes)

- "J'étais locataire d'un jardin dans la montée que personne d'autre ne fréquentait. Vingt cinq francs de plus par mois ! J'avais mis de la pelouse, il y avait un figuier, j'y avais

planté des fleurs - que les chats ont mangées d'ailleurs !
 Et puis, le petit était bien dans le jardin: on laissait les
 deux portes ouvertes, je le voyais de la maison. On mangeait
 des grillades l'été, c'était agréable. Mais l'appartement
 sentait l'humidité... Tous les appartements que j'ai eus
 dans le quartier jusqu'à présent, ils m'ont tous plu".

(F30 ouvrière 71SL 01)

Ces appréciations et récits placent la réhabilitation en question dans
 le rapport à la qualité. Car lorsque celle-ci dépend des architectures
 passées, voire des bizarreries de l'histoire, il est parfois bien
 difficile de respecter les multiples originalités de l'espace dans
 une restructuration qui impose la plupart du temps d'autres normes.
 Davantage exprimé par des personnes jusqu'à la quarantaine, et générale-
 ment des milieux cadres ou employés, cette recherche qualitative
 d'un domicile individuel et inhabituel parcourt en fait l'ensemble
 de la population des vieux quartiers. Elle sait que l'habitat ancien
 est le domaine privilégié des "espaces à surprises", et si certains
 appartements ont pu conserver après travaux leurs particularités,
 elle sait aussi que la réhabilitation, en normalisant le confort,
 banalise partiellement les singularités, malgré tout, recherchées.

La notion d'esprit du lieu n'a pas de sens dans les quartiers récents.
 En effet, dans les paroles des interviewés des Clos d'Or nulle projec-
 tion de ce type n'apparaît. La fonctionnalité de l'espace prime toute
 projection imaginaire. Non que celle-ci ne puisse avoir lieu, mais
 plutôt qu'il lui soit infiniment difficile de franchir le seuil de la
 parole. Comme si la simplicité de lecture de l'espace exhaustivait la
 symbolique du lieu pour réduire les commentaires liés à lui à sa
 valeur d'usage. De plus, traditionnellement, les catégories sociales
 rencontrées aux Clos d'Or mettent davantage l'accent sur l'aspect
 pratique, plus facile à exprimer, que sur l'évocation.

- "J'ai été déçue par l'espace. La cuisine est trop petite. Une femme vit dans sa cuisine. On est serré à table. Je peux pas mettre la table tous les jours dans la salle à manger. Une famille vit beaucoup autour d'une cuisine".

(F38 CO151 O Portugaise)

- "La cuisine est petite. A Villeneuve, on pouvait manger dedans. Et un balcon, c'est bien pour un chat. Ici, il n'y en a pas ; il se promène sur la rainure de la fenêtre. Il me faudrait une pièce de plus".

(F25 psychologue CO 139)

- "La disposition, c'est zéro. En tant que F3, il est immense, mais il est mal disposé".

(F30 ouvrière CO 153B)

- "Ils ont fait du bon travail, des pièces plus grandes. Ça serait bien que ce soient des femmes les architectes ! Avec une pièce de plus ce serait merveilleux".

F90 retraitée CO 153C)

- "Il manque des placards, de l'espace et du confort. J'ai revendu ma commode, mon lit et ma grande armoire. J'ai mes deux filles ici. On me dit : "Elles sont plus à votre charge". Peut-être, mais elles sont quand même dans l'appartement!".

(F69 retraitée CO 151)

- "J'avais trois enfants, maintenant il en reste deux : j'ai de la place !".

(H43 menuisier CO 153C Portugais)

Ces deux derniers exemples permettent d'illustrer clairement les types de décalage qui existent entre la population théorique d'un foyer et sa population réelle, et rappellent surtout que toute modification de cet ordre, l'évolution d'une même population entre l'ancien et le nouveau logement, intervient directement sur la qualité de la vie dans l'appartement. Les lenteurs accumulées des procédures, des projets et des chantiers de la restauration ont donné à l'évolution des foyers et des familles une importance dans la perception du confort et de la

réhabilitation elle-même que ne soupçonnaient pas au départ ses promoteurs.

Par comparaison, voici quelques extraits d'interviews sur l'agencement recueillis dans les quartiers anciens :

- "La disposition des pièces est très bonne : salon séparé, cuisine séparée. Ici, on a de la place, on peut bouger".

(H25 ouvrier 7SC OI)

- "La cuisine n'est pas séparée, et j'apprécie beaucoup. J'ai voulu reconstituer la pièce commune de chez ma grand-mère".

(F 54 inactive Championnet/12Voltaire)

- "Avant la cuisine était beaucoup trop petite et c'était un cauchemar. Je pense que la cuisine est la pièce la plus importante dans la maison, la plus conviviale".

(F39 enseignante 18Voltaire/7SC)

- "Je me suis retrouvé ici un peu perdu. C'est pas assez grand, tout beau, tout neuf. L'ancien, il était un peu plus personnalisé. Mais très honnêtement, je trouve que la disposition est agréable et fonctionnelle".

(H33 enseignant Très-Cloîtres/5Alphand)

- "Les pièces sont plus petites, mais mes meubles, on aurait dit que je les avais achetés pour les mettre ici. Par contre, les escaliers de la montée, je les monte et les descends facilement pour le moment, mais il y aura un jour où je ne pourrai plus".

(F70 retraitée 6Blanchard)

- "Aucun appartement ne ressemble au voisin. Il n'y en a pas un pareil. Ce sont presque tous des duplex dans l'allée,

grands ou petits".

(H41 ouvrier 11SL)

- "On a de grands placards, c'est un avantage. Ce n'est pas du tout impersonnel. Ce sont des appartements très personnalisés : le plafond, la grandeur des pièces, des choses agréables".

(F26 employée 3SL)

- "Les appartements qui ont remplacé mon ancien immeuble démoli sont d'un banal ! Des vraies cages à lapins!".

(F43 documentaliste 5/Lorraine/Gordes)

Si les habitants des quartiers anciens peuvent également parler de leur espace en termes fonctionnels, il n'y a pas rupture par rapport au dialogue avec la singularité des lieux. En fait, et la dernière citation le montre bien, plus on se rapproche d'une construction neuve, et plus la standardisation des normes empêche une appropriation développée de son espace. Dans un entre-deux où l'histoire est absente, et où le passé prend la seule forme de l'usure, le quartier des Clos d'Or doit se contenter du premier domaine de cette figure, les éléments du confort, pour mesurer sa propre qualité. Les quartiers anciens bénéficient de cette pluralité des formes de l'architecture, intérieure comme extérieure, jusqu'à concurrence que la réhabilitation ne vienne pas trop les mettre au pas. C'est dans ce respect que se joue une des dimensions de sa réussite.

Figure 6 : LE NON-FINI

Lié à la figure précédente, mais se développant néanmoins comme un champ propre, le non-fini regroupe toutes les images, opinions et pratiques, concernant ce qui est jugé comme inachevé, inabouti ou défectueux. Loin de n'être qu'une figure négative, l'inachèvement peut aussi être vécu comme la possibilité d'une authentique appropriation.

Les deux aspects coexistent au sein de cette figure. Leur ligne de séparation ne suit pas une répartition des quartiers, ni une stratification sociale évidente, mais plutôt une différence d'état d'esprit par rapport à l'action sur son environnement immédiat. La même personne peut d'ailleurs participer des deux pôles de cette figure : regretter le non-fini en tant que dégradation et saisir l'occasion du non-fini pour personnaliser son espace, pour peu qu'elle ait la capacité technique de telles interventions ; car "on est bricoleur ou on ne l'est pas".

Le premier aspect porte donc sur le constat de dégradations apparues dans les nouveaux logements, liées, la plupart du temps à des mal-façons. Aucun quartier n'est épargné par ce genre de remarques. L'accent est principalement mis sur le caractère bon-marché des matériaux utilisés, qui entraîne une détérioration trop rapide et irréversible. Le non-fini entâche alors de manière indélébile l'investissement personnel dans le logement. L'état zéro est déjà un état endommagé, et la nouvelle étape précipite son passé par une usure prématurée.

Quelques illustrations, quartier par quartier :

Les Clos d'Or :

- "Ça a été mal refait. On voyait les raccords, les trous. Tout ce qui est sanitaire n'est pas solide du tout. On sent que c'était bon marché".

(H38 maçon C0151 O Portugaise)

- "Le revêtement de sol, c'est de la saloperie : il se raye tout. Comme travaux, c'était fait grosso modo, c'était pas du travail fini. Les fenêtres n'étaient pas conformes, ils les ont changées. C'était du travail fait en vitesse".

(H65 retraité C0151 I)

- "Deux ans après les travaux, ils ont refait les plafonds. L'entreprise n'était pas bonne. Ils ont fait trop vite sans

laisser le temps de séchage !".

(H43 menuisier CO153C Portugais)

- "Il y a beaucoup de choses qui étaient mal faites, beaucoup de machins en plastique. Quand on casse quelque chose, on nous dit qu'on doit payer, mais avec du plastique, il arrive que ça casse !".

(H59 retraité CO153B I)

- "La finition n'est pas parfaite. Ça aurait été mieux de tout démolir et de tout reconstruire. Mais ce sont quand même des logements agréables. Sauf qu'il y a eu des problèmes de blattes : c'était la guerre permanente !

L'extérieur n'est pas rénové finalement, c'est dommage. Ils ont capitulé. L'escalier m'a frappée quand je suis arrivée. J'ai vu les vitres mastiquées grossièrement ; j'ai dit c'est pas trop reluisant !".

(F63 retraitée CO153C O Russe)

- "Quand on est rentré comme ça, on a fait l'état des lieux, et sur le coup on n'a pas réfléchi, on n'a pas tout vu. Alors quand on a réclamé, on nous a dit : si vous le faites, vous le payez vous-même !".

(H45 maçon CO153C Algérien)

- "Maintenant, les HLM n'arrangent plus rien. S'il y a quelque chose de cassé, ils disent de s'arranger soi-même..."

(H65 ouvrier CO139 Tunisien)

Brocherie-Chenoise :

- "Le ravalement, ça fait même pas deux ans qu'il est terminé et c'est déjà humide, il y a du salpêtre dessus".

(F40 infirmière 18Chenoise P)

- "Ils font de jolis appartements, mais les matériaux sont vraiment aberrants, légers, pas solides : du placo-plâtre, de l'aggloméré..."

(H40 commerçant 22Chenoise P OI)

Sainte-Claire :

- "Ça a été rénové mais en dépit du bon sens. Ça s'est vite dégradé en deux ou trois ans. La moquette se décolle sur les côtés, le bois a joué. Il y a une mauvaise isolation. Quand il pleut, ça coule par les fenêtres. Je trouve ça un peu léger pour des gens qui se disent compétents, qui s'appellent des maîtres d'oeuvre".

(H25 ouvrier 7SC OI)

- "On avait l'impression que ça a été aménagé en tirant au plus juste. Ça manquait d'idée, les matériaux à bas-prix, le moins cher possible... Mais maintenant, j'ai moins cette impression ; je pense qu'il y a eu des efforts très importants qui ont été faits pour rendre cet immeuble plus habitable".

(F39 enseignante 18Voltaire/7SC)

- "On a eu des problèmes après, avec les travaux qu'ils ont effectués, les arcades, ça a disloqué les cloisons, le sol s'est complètement affaissé, les portes ne peuvent plus s'ouvrir... Ça se dégrade depuis qu'ils ont fait ces travaux".

(H70 retraité 6Blanchard)

Saint-Laurent :

- "Le lino était tout décollé quand on est venu. L'interrupteur est au milieu de la pièce : tout a été fait à la guenille".

(H68 retraité 3SL P OI)

- "L'antenne ne marche pas : on voit les trois chaînes à la fois !".

(H41 ouvrier 11SL)

- "Ils ont tout doublé, mais je n'aime pas ce qu'ils ont mis comme matière. Pour faire un trou là-dedans ! On dirait du carton. Moi, j'aime ce qui est dur, ce qui est costaud. Ça fait fragile. Le gerflex au sol, c'est une pourriture ; c'est salissant, la moindre tache se voit ; c'est un calvaire, ce sol, c'est pas solide, il se décolle.

Il n'y a pas de finitions. Tout ce qui ne se voit pas est vraiment fait à la dégueulasse. Les tuyaux de chauffage, on dirait une vraie centrale, et en plus ils passent en haut : ils ne chauffent rien !".

(H31 employé 10 SL OI)

- "Je suis rentrée assez tard un soir à minuit, il y avait quelqu'un sur une échelle, probablement un voyeur. J'en ai profité pour demander un volet, la salle de bains n'en avait pas. De l'autre côté, il n'y en a pas non plus, c'est pas vraiment gênant, mais c'est pas malin non plus parce qu'il y a du vis à vis. Ils doivent considérer qu'on doit vivre habillé".

(F33 infirmière 4SL)

Rue Marcel Desprez :

- "Moi je trouve qu'il n'y a aucune qualité, absolument rien. Ça a été fait par un architecte dégueulasse : regardez cette vitre, on ne peut pas la nettoyer ! Ces rideaux, je les ai installés parce que les gens d'en face nous regardaient. Pas de volets, pas d'étendage à linge. C'est moderne, c'est neuf et il n'y a aucune commodité, ça dégringole tout : c'est pas des murs, c'est du plâtre, du carton-pâte !".

(H66 retraité Lorraine/M.Desprez)

Au-delà des malfaçons que chacun peut déceler, l'accord s'établit pour regretter l'insuffisance de qualité des matériaux utilisés, et cela dans chaque domaine de l'équipement. Notre étude n'a pas pour rôle - ni compétence - de juger du bien fondé de ces remarques. Tel n'est pas son but, et dans bien des cas il serait sans doute difficile de trancher. Par contre, il nous faut noter l'importance de cette dimension descriptive dans la parole habitante recueillie. Ce non-fini, ou plutôt ce mal-fini, n'a pas que des conséquences pratiques liées à l'entretien. Dans l'appropriation imaginaire de son espace propre, il intervient comme une marque de flétrissure qui fait que le neuf ne l'est pas vraiment, que le propre a déjà du sale en lui, et que la nouvelle étape possède déjà des traces de ce qu'était devenue l'ancienne. Par les signes de vieillissement prématuré, il y a empêchement de croire totalement au renouveau, d'adhérer sans réserve à l'opération. Comme un camion d'enfant neuf qui aurait déjà une roue cassée, un appartement qui présente trop vite ruptures et dysfonctions désintéresse son utilisateur. Le non-fini est en ce sens un appel au non-entretien et à une dégradation en évolution accélérée.

Bien que concernant tous les quartiers étudiés, cet aspect est davantage présent dans les récits recueillis au Clos d'Or. Dans les anciens quartiers, les remarques liées aux malfaçons ne dominent pas la sphère imaginaire mais restent plus anecdotiques au bénéfice d'autres figures. Dans un quartier plus récent comme les Clos d'Or, l'appropriation est à fleur de matériau : impossible d'en rêver l'au-delà ou de le rattacher à une histoire mythique ; seuls demeurent vivaces sa prégnance, sa texture, son contact quotidien. Si le matériau trahit la confiance de l'usager, il n'y a que peu d'échappatoire. Moins l'esprit du lieu est fort, et plus l'aménagement se devrait d'être sans failles.

A cette face négative du non-fini correspond une face positive qui, à partir d'un espace inachevé, développe des finitions personnalisées par l'occupant lui-même. En permettant d'intervenir directement et matériellement dans son propre territoire privé, un certain non-fini

peut être un facteur clé de l'appropriation et de l'investissement affectif d'un lieu. Ce qui frappe dans la deuxième partie de cette figure, c'est le caractère facultatif du passage au réel, en ce sens que ce mode imaginaire peut être fortement vécu, que l'on choisisse simplement la couleur de sa tapisserie ou que l'on effectue soi-même d'importants travaux. En règle générale, on peut dire que le non-fini qui porte sur la structure de l'appartement engendre une perception négative, alors que le non-fini qui porte sur la décoration est un facteur positif d'adhésion.

Donner son avis sur une teinte ou sur un revêtement de sol participe déjà de la dynamique de cette figure, mais c'est avec le domaine du bricolage que celle-ci prend toute sa mesure. L'action sur son environnement bute alors davantage sur des considérations psychologiques que sur des difficultés techniques : le fait de ne pas être propriétaire, par exemple, est un frein, réel ou commode, pour limiter son intervention.

Tous les quartiers connaissent ce genre de pratiques, dont la mesure varie précisément en fonction de la marge laissée par la finition professionnelle et du désir de transformation des occupants. Parallèlement à ceux qui agissent, un certain nombre d'interviewés insistent au contraire sur le caractère fini de leur domicile au moment de leur entrée. Pour ces derniers, qui généralement s'accommodent des choix de décoration faits antérieurement, la phase du non-fini a été franchie sans leur recours, et ils vivent plutôt cette situation comme un soulagement. C'était un problème réglé avant leur arrivée, et ils font ainsi l'économie de cette figure.

- "Cet appartement était complètement neuf. J'ai choisi la couleur du papier parce que je connaissais un peu l'architecte qui m'a demandé mon avis. C'est la première fois de ma vie que je rentre dans un appartement où il n'y a rien à faire".

(F37 infirmière 22SL/5Bayard)

- "Ils nous ont même demandé le papier qu'on voulait pour les tapisseries !".

(F90 retraitée C0153C)

- "J'ai même pas retapissé ; c'était propre, facile à entretenir".

(F63 retraitée C0153C O Russe)

- "Quand on est chez soi, on essaie d'améliorer l'habitat, les tapisseries, la peinture. Mais ici, non, l'appartement est resté comme vous le voyez".

(F56 retraitée Lorraine/M.Desprez)

- "Si l'appartement était à moi, je ferais des modifications, pour la cloison, l'escalier..."

(H38 maçon C0151 O Portugais)

- "Si cet appartement était à moi, je changerais tout le papier peint et la décoration, mais pas spécialement le reste".

(H25 ouvrier 7SC OI)

- "L'appartement était propre, mais les tapisseries ne nous plaisaient pas : j'ai tout refait".

(F30 ouvrière 71SL OI)

- "J'ai refait toutes les tapisseries, les peintures, les plinthes. Quand je suis rentrée, c'était un papier peint de HLM, ça m'a complètement démoralisée : on change de pièce et c'est toujours le même papier ; c'est comme si on restait dans la même pièce !".

(F30 ouvrière C0153B)

- "Quand j'en ai marre d'une couleur, je repeins !".

(F25 psychologue C0139)

- "C'était tapissé affreusement, très moche. On a enlevé toutes les portes, on a démoli le mur sans rien demander à personne".

(F39 enseignante 18Voltaire/7SC)

- "J'étais peintre au chômage. La Régie Foncière m'a payé les papiers et les fournitures et c'est moi qui ai refait".

(F54 inactive Championnet/12Voltaire)

- "La Régie Foncière n'avait pas envisagé de faire des aménagements exceptionnels dans cet appartement. Il a été refusé par plusieurs locataires, et j'ai accepté de faire les travaux moi-même. Le loyer n'était pas excessif ; on est en plein centre-ville. Je suis du métier, alors je l'ai aménagé à mon goût, à mon style de vie, avec deux mezzanines. On a un petit peu l'impression que ça vous appartient quand on l'a fait soi-même. Dans le restauré, il y a toujours quelque chose à apporter.

Si quelque chose vous gêne dans un appartement, il faut avoir le loisir de le transformer, de le changer. C'est un des avantages des vieux appartements. Dans le neuf, aucun aménagement n'est permis. Dans le vieux, même dans le restauré, dans la mesure où le travail est fait dans les normes sans dégrader, un petit rien peut rendre un appartement chaud, agréable".

(H40 technicien 7SC)

- "J'ai fait le pare-douche, la faïence. J'ai changé les glaces. Je suis vitrier de métier. J'essaie de réparer tout seul, mais quand c'est un problème compliqué, j'avertis la Régie".

(H31 employé 10SL 01)

- "Le confort d'un appartement, c'est à vous de le faire".

(H21 employé SL/Seyssins)

- "Je me fais un peu l'avocat du diable, parce que c'est reprocher aux gens de faire un peu trop bien leur métier, mais c'est vrai que l'on s'attache plus à un appartement qu'on reprend, un vieil appartement qu'on structure, qu'on bricole, qu'à un appartement dans lequel on rentre, et où il n'y a rien à faire".

(H33 enseignant Très Cloîtres/5Alphand)

Figure 7 : LE RÊVE

Aux figures précédentes concernant le territoire privé, et issues de considérations pratiques et vécues, s'adjoint la dernière qui rassemble les rêves et projections quant au logement idéal ou quant au désir de partir de l'appartement actuel. L'expérience indiquant la part fondatrice des perspectives d'avenir dans l'acceptation d'une situation présente, il importait d'interroger les habitants sur leurs désirs, réalistes ou non, de transformation de leur état.

La première remarque qui s'impose, devant le regroupement des réponses sur ce thème, est le faible nombre de personnes qui considère leur rêve à l'échelle du logement intérieur. Quand c'est cependant le cas, nous sommes alors dans le droit fil des figures imaginaires du territoire privé. A noter que ces opinions n'excluent pas la participation aux autres aspects de cette figure.

- "L'idéal, ce serait un endroit que l'on puisse aménager comme on veut, concevoir la disposition des pièces, faire une cuisine plus grande, en dehors des normes. L'invivable, ce serait un appartement qui serait trop petit, où on se marcherait sur les pieds continuellement".

(F39 enseignante 18Voltaire/7SC)

- "L'invivable, ce serait d'être mal entouré. Et puis la disposition des pièces, c'est important. La circulation dans une

maison. Le circuit de chacun, un peu comme une bête. Devant un immeuble, s'il y a une pelouse, les gens passent toujours au même endroit ; dans un appartement c'est pareil".

(F54 inactive Championnet/12Voltaire)

- "Un appartement qui serait idéal, c'est un appartement où l'on pourrait changer les cloisons, pas pour la salle de bains, mais pour le reste des pièces, on pourrait plus moduler selon les besoins. La cuisine devrait être tout équipée : comme la baignoire est fixe, il faudrait une cuisinière, un frigo... tout le monde en a besoin ; ça éviterait de monter des bouteilles de gaz".

(F25 psychologue C0139)

- "Le rêve, ce serait de construire moi-même mon appartement ; c'est important l'endroit où l'on vit. Le confort, ce serait d'avoir assez d'argent pour faire ce que je veux, une baraque qui ne soit pas comme les autres. De l'art, quoi ! Par exemple, louer ou acheter une vieille usine ou un entrepôt immense et en faire un appartement".

(H25 ouvrier 7SC OI)

- "L'idéal, c'est de se sentir bien dedans, d'être au chaud, pas forcément toujours confortable, mais quand on a fermé la porte, on est bien. L'idéal, c'est d'aimer son appartement, et d'aimer y inviter les gens. On aime aussi qu'ils en partent après ! C'est son petit chez-soi".

(H40 technicien 7SC)

La qualité du cadre intérieur n'est pas prioritaire dans les évocations du logement idéal, car, en dehors de ceux qui attendent leur relogement et superposent leur rêve avec le futur proche, trois cas de figure s'imposent à égalité les uns des autres : le choix du centre-ville, la campagne, avec ou sans maison, et le balcon.

Le contexte du logement, sa situation par rapport à l'environnement physique et social sont donc essentiels dans la construction de l'idéal. Et là, de manière classique, l'opposition ville-campagne joue son rôle pour polariser les opinions.

- "Je suis en plein centre. Je ne partirai pas pour tout l'or du monde".

(F70 retraitée 6Blanchard)

- "S'il faut rester à Grenoble, j'aime autant rester au centre-ville. J'aime bien ce quartier".

(F33 infirmière 4SL)

- "De toutes façons, je reste au vieux centre, en éliminant les endroits où il y a quand même trop de circulation automobile, par exemple la place Notre-Dame. Cours Berriat, il y a pas mal d'appartements, et pas chers ! et qui ont l'air très très bien ! Seulement, ça, c'est un exil !"

(F43 documentaliste 5Lorraine/Gordes)

- "Quand je pourrai, j'irai au centre-ville".

(F25 psychologue C0139)

- "Je vais vous paraître sûrement complètement folle, mais un quartier où j'aurais aimé vivre, c'est le vieux quartier, rue du Vieux-Temple. Il y a beaucoup d'Algériens mais ça ne me dérange pas".

(F63 retraitée C0153C O Russe)

- "On voudrait au plus vite réintégrer l'îlot montagne de la rue Saint-Laurent : on y est à deux pas de la ville, et on se sent à la campagne. Toute cette histoire a créé peut-être un désir nouveau chez nous, c'est de quitter la ville pour une maison, un endroit plus à la campagne".

(H29 éducateur SL/Lorraine)

- "Si je sors de la rue Saint-Laurent, c'est pour aller habiter Meylan, parce que c'est dans la suite de la rue".

(H41 ouvrier 11SL)

- "Je voudrais partir dans un quartier hyper-calme, en petite campagne, dans un petit immeuble, du côté de Meylan. Mais les HLM n'acceptent pas qu'on prenne un appartement de même type : soit plus grand, soit plus petit, mais pas la même taille".

(F30 ouvrière C0153B)

- "Je ne suis pas très citadine. Au bout du compte, j'aimerais habiter hors de la ville".

(F26 employée 3SL)

- "C'est carrément à la campagne que j'aimerais vivre".

(F27 chômeur SL/N.Chorier)

- "Si les HLM pouvaient faire une petite maison individuelle avec un petit jardin devant. Ici, je n'ai pas de balcon, je ne peux même pas mettre des fleurs".

(F69 retraitée C0151)

- "J'ai fait construire une petite maison en Algérie, pas loin de la mer. Si un jour on devient vieux, avec ma femme".

(H40 peintre C0139 Algérien)

On le constate, le réalisme ne s'absente jamais de l'expression de ces rêves ou projets ; et les perspectives d'avenir reposent toujours sur la conscience de son âge et la taille de son foyer. La venue des enfants, ou leur départ, est l'un des facteurs-clé de l'inadaptation d'un logement à un ménage, et précipite souvent un déménagement en faisant évoluer le cadre de vie et son contexte. A noter que l'âge des personnes interrogées ne détermine pas un type de choix particulier quant au logement idéal : la campagne comme la pleine ville séduisent autant jeunes ou vieux, mais la potentialité du changement

décroit progressivement à partir de la cinquantaine. La pré-retraite et la retraite marquent le cap d'une stabilité acceptée, par choix ou par obligation.

- "On avait décidé de partir, mais qu'est-ce que vous voulez, on est trop vieux, on est à la retraite, on est malade, on est à moitié infirme".

(H65 retraité C0151 I)

Peu de différences notables se manifestent entre les divers quartiers considérés : les Clos d'Or regroupent autant de personnes attachées à leur domicile que de personnes souhaitant partir. Et si c'est surtout dans le quartier Sainte-Claire que se recueillent les rêves d'aménagement interne, comme une sur-intimisation du cocon, Brocherie-Chenoise ou Saint-Laurent ne particularisent pas plus d'attitudes projetées. Par contre le degré de réalité de ces évocations d'avenir peut considérablement différer d'un cas à l'autre, certains ne faisant qu'alimenter sans grande conviction le cliché du logement idéal, et d'autres enracinant leur projet dans un plan mûrement réfléchi. Et, à ce stade du vécu, l'impact du quartier comme territoire collectif est un élément primordial de la décision. Les figures suivantes tenteront de clarifier ces données.

Entre la campagne de plain-pied et la ville hermétique, une image syncrétise cette figure de rêve, à la croisée du souhaité et du possible : le balcon. Prolongement de l'intérieur et ouverture sur l'extérieur, paraissant accessible à tous, le balcon est l'élément idéal le plus souvent évoqué, quartiers, âges et conditions sociales confondus. Le supplément qualitatif dont on le crédite est sans commune mesure avec son espace physique. Grâce à lui, c'est tout l'appartement qui gagne une nouvelle dimension, comme un sas d'équilibre qui permet à la nature de pénétrer au-dedans, et à l'intérieur de se décongeler.

- "Ce qui me manque, c'est une terrasse ou un balcon. Le matin, je vois le soleil dehors, je me dis, qu'est-ce que je déjeunerai bien avec une jolie nappe, un joli déjeuner, du pain frais !"

(F54 inactive Championnet/12Voltaire)

- "Mon prochain rêve, c'est une terrasse ou un balcon, mais en plein centre-ville. Mais avec mon budget, faut pas rêver !"

(F43 documentaliste 5Lorraine/Gordes)

- "Ce qui me manque, et que j'avais à la Villeneuve, ce sont des balcons, de très grands balcons".

(F25 psychologue C0139)

- "J'aimerais pas vivre à la campagne, mais j'aimerais un balcon, un tout petit bout de balcon, pour moins se sentir enfermé l'été".

(F37 infirmière 22SL/5Bayard)

- "J'aimerais un appartement qui donne sur la Bastille avec un petit balcon. Moi, je me plais bien rue Saint-Laurent, mais mon mari n'aime pas du tout la rue Saint-Laurent, il n'est pas de là, il dit que c'est trop bruyant, il est de la campagne. Il aimerait mieux avoir une maison à la campagne. Moi, je préfère rester en ville. Je suis bien dans le quartier; je suis née là, je suis bien, j'ai mes petites habitudes".

(F30 O 71SL 01)

Dans l'imagination de son avenir ou dans la réalisation de ses vœux, la réhabilitation n'est pas signalée comme le franchissement d'une étape. Elle appartient totalement au monde du réel, plus qu'au monde du possible même devenu concret. Certes, beaucoup des personnes interviewées s'établissent durablement dans leur nouveau logement, mais personne n'évoque l'opération en terme de rêve réalisé. L'espace a

toujours besoin de son double pour exister, et même l'idéal atteint n'est que la base d'un nouveau dépassement.

La figure du rêve prend donc fortement appui sur la situation actuelle de chacun à partir de laquelle se modulent les aspirations et les perspectives. En elle, se croisent le champ strictement privé du territoire personnel et le contexte spatial et social de ce dernier. La distinction de ces deux domaines est naturellement davantage un artifice de présentation qu'une ligne de cloisonnement étanche des attitudes et opinions. Néanmoins, les figures précédentes organisent un imaginaire de l'intérieur centré sur le regard de l'habitant. La seconde partie va introduire le regard d'autrui et les problèmes de coexistence dans la trame quotidienne.

II - LE TERRITOIRE COMMUN

Figure 8 : LA HONTE

La conscience de l'appartenance à un territoire commun va de paire avec l'occupation d'un logement. Personne n'habite seulement sur son île déserte et, même portes closes, le sentiment reste fort d'un rattachement à un immeuble et à un quartier. La première manière dont apparaît cette dimension au fil des enquêtes, concerne la description de la situation antérieure. Lorsque l'on demande aux personnes rencontrées de nous parler d'"avant", très vite apparaît dans les récits l'importance des réactions d'autrui, que ce soient celles des voisins confrontés aux mêmes problèmes, ou que ce soient celles des visiteurs extérieurs au quartier. Chacun est tout à fait lucide sur le fait de n'être pas un cas isolé, et qu'il n'y avait pas de réponse individuelle à des difficultés liées à un ensemble. Aussi, dans l'argumentaire des misères anciennes, se glisse toujours la présence de l'autre, comme témoin gênant, davantage encore que comme acteur fautif.

Avoir honte de son espace et de ses abords, craindre le regard des autres sur un état de fait devant lequel on est impuissant, se sentir assimilé à une dégradation physique du construit, contribuent à fonder l'assise profondément sociale de cette figure. Le charme du quartier ne sauve pas de la lucidité cruelle que l'on accorde, à tort ou à raison, aux visiteurs étrangers du lieu. Même les désagréments personnels devant l'inconfort passent après cette mise à nu supposée, peut-être effective parfois, mais toujours fortement ressentie par les habitants. La misère se vit mieux sans le miroir qui la renvoie.

- "Il n'y avait pas de douche, pas de W.C., pas de chauffage et l'humidité était épouvantable. Mais c'est vrai qu'il y a un charme dans ce quartier et que je l'aime bien. Il y avait un dépôt de mazout dans la rue mais les deux dernières années, il a été supprimé. Ce qui fait qu'il fallait une petite carriole, quand on avait pas de cuve, et aller au fond de la rue du Vieux-Temple chercher dix litres ! Les W.C., c'était un trou sans eau et sans lumière, très froid. Avec la famille d'à-côté, ça faisait sept personnes à les utiliser ; il n'y avait pas d'hygiène. Dans la montée, il y avait des odeurs ! C'était dur de faire venir les copains ; pas ceux de la rue, mais les autres !".

(F37 infirmière 22SL/5Bayard)

- "Il n'y avait pas de toilettes, pas de salle de bains. Il y avait des mouches, des saletés. On ne pouvait pas passer devant les W.C. ; j'avais mis du désinfectant parce que je ne pouvais pas supporter. Tous les gens qui venaient me voir disaient "Mon dieu, que ça sent mauvais !" J'avais honte".

(F64 retraitée 22Chenoise P OI)

- "Avant c'était un vieux quartier, il y avait des rats, pas de water, du bruit... On avait de la famille en Italie qui voulait venir nous visiter ici. Je les privais de venir,

je leur disais : attendez un moment, après les travaux, parce que j'avais la honte. Surtout qu'en Italie maintenant, les restaurations, il y en a partout. Je voulais le confort ; on n'avait pas le chauffage et des rats dans la cave".

(H63 OS 14Chenoise/17Chenoise I)

- "C'était un propriétaire privé. C'était complètement affreux. Il y avait des gouttières, des rats. L'hiver, les gosses étaient malades. Le chauffage était au mazout, il n'y avait pas l'eau chaude. On ne peut pas quand même pas faire tous les travaux quand ça ne vous appartient pas !

Cette maison était la plus dégueulasse de tout le quartier ; je crois qu'ils l'ont même fait passer à la télévision !".

(H40 peintre C0139 Algérien)

- "Avant c'était impossible de dire que c'était bien, et pourtant, on était bien. On avait les magasins, on avait tout. Après, c'est devenu sale, et une fois que c'était sale, on était gêné. Quand les gens venaient, ça sentait mauvais. Maintenant, ça va".

(H50 8Chenoise P I)

Immédiatement après les vêtements, le logement est un prolongement corporel. En collectivisant des lieux d'intimité comme les toilettes, l'habitat ancien traditionnel rompaît avec une séparation étanche des diverses corporeïtés spatiales. Dans une situation dégradée par l'absence d'entretien, et aussi par des pratiques culturelles différentes, la part de nuisance prendle dessus, rendant quasi irréversible l'accélération vers le sordide. L'odorat, le sens le plus secret et le plus personnel, se trouve confronté à une carte de l'espace jugée irrecevable : là où il faudrait le plus un anonymat d'odeurs, viennent se répandre les traces que l'on voudrait les moins publiques.

La honte apparaît presque toujours de ce débordement d'une situation intime dans l'espace commun. Avec une graduation en deux temps : d'une part, vis à vis des voisins qui peuvent connaître les mêmes difficultés, et d'autre part, vis à vis du monde extérieur que l'on situe a-priori dans un standard de confort supérieur. La réhabilitation place d'ailleurs les interviewés dans une position de voyeurs rétropectifs par rapport à leur ancienne situation. Et le fait de mesurer de l'intérieur le chemin parcouru renforce encore l'impact de cette figure.

- "Je louais un appartement au noir. Le propriétaire privé, je ne l'ai jamais vu ; il y avait un intermédiaire. C'était une magouille. C'était plus qu'insalubre. Je suis restée cinq ans. Ça se dégradait de plus en plus. Il y avait un toit effondré à côté, ça devenait dangereux d'habiter là-bas. A partir du moment où j'ai été enceinte, je leur ai dit qu'il fallait faire quelque chose parce je me voyais mal avec un bébé là-dedans. L'été, ça allait très bien, mais l'hiver, c'était dur, très dur, du camping ! La montée, c'était une catastrophe ! Le fameux hiver où il y a eu le gel, tout a pété. Ils ont fait des trous dans le mur et tout est resté comme ça, avec des gravats partout. Ca faisait un peu "après la bombe..."

Et pourtant, quand j'y repense maintenant, ça avait un côté sympa, un côté rigolo. Les gens qui venaient chez moi se demandaient dans quoi j'habitais ! En plus, je négligeais pas mal, parce que j'étais du style à ne plus faire le ménage parce que j'allais déménager ! "

(F27 chômage SL/N.Chorier)

- "Au tout début, on était cinq dans un appartement d'une pièce. On a fait une séparation en bois pour séparer le lit de mes beaux-parents et le nôtre".

(F68 retraitée 3SL P OI)

- "Il y avait des fuites d'eau qui coulaient chez les voisins du dessous. Tout était dans l'eau. Tout s'effondrait. Je ne pouvais pas prendre de douche. Un jour, ça a tout inondé. Le plafond est tombé.

Les voisins se battaient. Il était saoul, il tapait sa femme. Elle criait au secours, elle appelait la police. Une fois ils se battaient avec une hache !".

(F67 retraitée Lorraine/5Abel Servien)

- "Il y avait une vie de quartier. Il y avait essentiellement des problèmes d'hygiène, mais c'était pas un quartier qui posait des problèmes autrement. Mais il y avait des tas d'ordures disposés n'importe où. Il y avait surtout un petit peu de prostitution, des bagarres, des bruits dans le couloir, mais c'était quand même un quartier calme.

Quand on pénétrait dans les logements des gens, c'était bien briqué, astiqué, retapé, enfin, avec des goûts qu'on peut discuter, ça, c'est pas très grave. Mais par contre, la constance, c'était quand même la dégradation de la copropriété. Les gens ne voyaient pas plus loin que le bout de leur logement. Les caves étaient inondées, ça les rendait inutilisables".

(F43 documentaliste 5Lorraine/Gordes)

- "Cet immeuble-là, quand j'ai acheté, c'était sombre, c'était humide. Il y en avait beaucoup qui avait un mouvement de recul dans l'entrée de l'immeuble. Même maintenant, il n'y en a pas beaucoup qui dépassent ces escaliers, ces couloirs sombres. Il faut chercher les vieilles pierres, il faut monter plus haut, il faut dépasser son appréhension ! Et en fin de compte, ils sont surpris : beaucoup de gens me disent : "Comment c'est devenu ! Tu as eu bon goût !" alors qu'avant : "Qu'est-ce que tu es venue faire dans ce quartier infect !" Et puis, le quartier arabe, c'est pas tout le monde qui l'accepte non plus ! Mais je crois que c'est la façon d'y vivre, la façon de se comporter qui compte. Moi, j'ai autant de

contacts avec le balayeur qu'avec les commerçants...".
(F40 infirmière 18Chenoise P)

Si la réhabilitation a pu renforcer par contraste cette figure, elle en a aussi détruit les causes, et les personnes interviewées sont bien conscientes du caractère révolu de l'insalubrité. Autant l'inconfort et les signes de la pauvreté laissent sans argument face aux regards des visiteurs, autant l'insécurité par exemple, qui peut aussi susciter nombre de rumeurs négatives de la part des gens extérieurs au quartier, ne provoque jamais de réactions de honte, mais plutôt une défense parfois virulente. Nous reviendrons sur ce point à la figure 12. La honte ne s'applique qu'aux espaces de nudité, ouverts au mépris ou à la pitié des autres.

L'habitat ancien, qui a développé largement des modes d'organisation collective aujourd'hui désuets, et qui a subi la plus longue usure du temps, est le lieu auquel se rattache le plus la figure de la honte. Parce qu'ils comportent aussi des ressources particulières d'agrément et d'originalité, les anciens quartiers offraient en même temps une alternative à la honte qui compensait partiellement ses inconvénients. Sans ce recours, les quartiers récents, bien que moins profondément atteints dans leur structure physique, laissent leurs habitants plus démunis encore. Quant à la stratification sociale, elle ne détermine aucune répartition particulière quant à cette figure, comme si nul, riche ou pauvre, jeune ou vieux, n'avait pu en être à l'abri.

Au moment où l'enquête a lieu, l'actualité de la honte se concentre donc uniquement sur les Clos d'Or par rapport aux espaces communs des immeubles :

- "L'extérieur est complètement oublié. La cour, c'est un désastre, les haies ne sont jamais coupées. Les arbres non plus, ça va faire cinq ans maintenant. Il y a des mites ; les branches tapent les fenêtres quand il y a du vent. Les feuilles mortes n'ont pas été ramassées. On m'a répondu qu'il

n'y avait pas de sou, et qu'ils ne faisaient plus rien parce que le Clos d'Or est trop sale ! Avant, l'extérieur était propre".

(H65 retraité CO151 I)

- "Maintenant, plus personne ne s'occupe des entrées et de la cour, c'est affreux ! Ça va faire un an qu'elle n'a pas été balayée, ni les feuilles enlevées. Les gosses cassent les vitres, salissent les entrées. Personne ne dit rien. Les ballons salissent les murs quand il pleut. L'été, c'est affreux avec les poubelles, l'odeur ! Et pourtant, la classe d'un appartement se juge à son entrée".

(H43 menuisier CO153C Portugais)

- "Comme il y a trop d'enfants, la montée est toujours sale".

(H50 maçon CO153A Portugais)

- "C'est vrai que c'est un peu délicat d'envoyer les enfants jouer seuls au parc des Clos d'Or. J'avoue que, des fois, il y a de vieux pépés pas très sympathiques qui s'y promènent. Alors les mères préfèrent les voir de leur balcon, et ils jouent sur le parking.

Esthétiquement, la montée n'est pas en rapport avec les logements : les logements sont mieux. Il y a des fois, j'ai franchement honte quand quelqu'un vient me voir. Il faut dire qu'il y a aussi des locataires pas toujours raisonnables, qui font des dépôts d'ordures devant leurs fenêtres. Les Portugais. C'est malheureux, parce que ce sont des gens tellement gentils..."

(F63 retraitée CO153C O Russe)

- "Quand il pleut, l'eau ne s'écoule pas de la cour. Il doit y avoir quelque chose de bouché. En ce moment, ils ne surveillent pas, ils ne viennent pas. Il manque un parc où les enfants puissent s'amuser".

(H59 retraité CO153B I)

- "La cour est sale depuis qu'il n'y a plus de garde. Les gosses jettent des papiers partout".

(F90 retraitée CO153C)

- "Quand je suis arrivée tout avait été refait. La cage d'escalier était belle. Maintenant on ne peut plus dire ça. C'est dommage. Il y a des gens qui ne sont pas propres, mais il y a aussi le fait que ça n'a pas été bien entretenu. L'escalier n'a jamais été bien nettoyé après les travaux. Il n'a jamais été vraiment propre, et c'est allé de pire en pire. Les gens crachent, jettent leurs mégots par terre, font tomber une partie de leur poubelle ; les boîtes aux lettres sont grattées, c'est de la détérioration gratuite. Les garages sont pas très beaux. Il faudrait mettre des arbres, de la verdure".

(F25 psychologue CO139)

- "C'est pas mon problème ! Tout ce qui est à l'extérieur, c'est pas moi !".

(H40 peintre CO139 Algérien)

Figure 9 : L'EXTERIEUR AU QUOTIDIEN

S'inscrivant à la suite d'autres études, menées par notre équipe ou d'autres, sur les images, opinions et attitudes liées aux modes de vie, la présente enquête vient confirmer une remarque générale, déjà notée antérieurement : la vie pratique, dans sa fonctionnalité, ne suscite que peu de commentaires. L'organisation matérielle et quotidienne du suivi des jours ne franchit le seuil de la parole que pour mémoire, et se cantonne à une rapide description. Par exemple, autant les personnes rencontrées pourront s'étendre sur la logique commerciale d'un centre-ville, en terme d'images de la ville, autant elles passeront vite sur leur usage précis des dits commerces. Une nouvelle fois, se mesurent par là l'importance et le degré de réalité de l'imaginaire

dans la vie quotidienne, et la relativité des structures matérielles dans la hiérarchie de la perception. La ville purement fonctionnelle serait un squelette sans chair, ni âme.

Plusieurs aspects distincts composent la vie pratique telle qu'elle nous est apparue, et ils se regroupent davantage sous la forme d'une rubrique que d'une figure de même statut que les autres. Pour ne pas rompre l'unité de notre présentation, nous les réunissons néanmoins ici en trois points : les commerces, la circulation automobile et les équipements culturels et éducatifs.

Chaque quartier possède une infrastructure commerciale propre, et guide donc des relations particulières avec ses habitants. Mais il n'existe cependant pas d'attitude généralisable quant à l'approvisionnement. Les habitudes individuelles s'établissent dans un rapport de proximité, soit pour adhérer aux petits commerces locaux et à la qualité de leurs services, soit pour condamner leurs prix et se reporter sur les grandes surfaces. Dans cette dualité, le centre-ville est un facteur d'attrait capital, et la disponibilité des commerces et services les plus variés fait de lui une zone d'autonomie qui permet une certaine autarcie de l'espace. Dans d'autres quartiers plus excentrés, aussi bien traditionnels comme Saint-Laurent, que modernes comme les Clos d'Or, le commerce local se réduit à un rôle d'appoint au bénéfice des hypermarchés périphériques ou du centre-ville.

Quelques illustrations des pratiques commerciales quartier par quartier :

Sainte-Claire :

- "J'apprécie beaucoup d'être au-dessus du marché. J'avais peur de ne pas pouvoir m'habituer parce que j'ai le sommeil fragile. Et puis finalement l'appartement est assez isolé. On s'habitue. Mais habiter au-dessus du marché, c'est vraiment fantastique. Les commerces de bouffe sont de loin plus sympathiques que les autres. En général, les commerçants ne

sont pas du même bord politique que moi. Souvent ils ont une mentalité avec laquelle je ne suis pas d'accord, assez facho, assez raciste.

Mais je suis très à l'aise ici. Tout est proche, le fait qu'il y ait beaucoup de commerces exotiques, chinois, la proximité du quartier arabe, c'est fantastique ! Les magasins ouverts le dimanche, ça n'existe pas ailleurs".

(F39 enseignante 18Voltaire/7SC)

- "Le marché, c'est sympa ! Ça attire beaucoup de gens. Il y a toujours un va-et-vient. C'est jamais vide. Bien que parfois, il y ait un peu trop de détritrus avec les primeurs".

(H25 O 7SC OI)

- "J'aime bien faire la cuisine. Je me suis fait des amis commerçants sous les Halles".

(H40 technicien 7SC)

- "Je suis incapable d'aller à Carrefour. Prisunic c'est encore supportable. Sinon, il y a les halles, c'est chouette mais c'est cher ! Il y avait un épicier chinois ouvert très tard le soir, très sympa, très pratique. Mais il a déménagé du fait des travaux. Dans l'îlot Sainte-Claire, il y a un phénomène très curieux, c'est que les cafés ne sont pas ouverts le soir, mais très tôt le matin, à cause du marché".

(H33 enseignante Très-Cloîtres/5Alphand)

- "On a tout sur place, le marché, Prisunic, les Nouvelles Galeries, des pharmacies... Il y a des braderies deux ou trois fois par an, des brocantes".

(F54 inactive Championnet/12Voltaire)

- "Les Arcades c'est pas beau et c'est sale. Il y a plein de clochards qui y couchent".

(F70 retraitée 6BLanchard)

Brocherie - Chenoise :

- "Il n'y a plus de vie sur la rue. Les devantures sont closes et ça c'est un peu dommage. Parce que le cabaret, c'est le soir, les restaurants, c'est le soir aussi. Alors il faudrait qu'il y ait d'autres petites épiceries, des choses de jour, des lieux d'expos... Je voudrais bien qu'il y ait encore de petites épiceries, et ce que je crains, c'est qu'il n'y ait plus que des épiceries arabes. Ça je ne voudrais pas ; et pourtant j'aime bien leurs tissus qui font de la couleur.

Il y a aussi le coiffeur qui est charmant ; son immeuble est très ancien. Et puis il a un piano, entre deux clients, parfois, il joue... J'aime bien passer à ce moment-là. Quand je suis ici, j'ai moins envie d'aller dans les grandes surfaces ; je flâne plus dans le quartier. On en a parlé avec d'autres personnes : ce serait bien d'en faire une rue piétonne.

C'est aussi un peu à cause du marché que j'ai choisi ce quartier : au marché, on se rencontre".

(F40 infirmière 18Chenoise P)

- "On a l'habitude, et on a tout à côté, même pour aller à l'hôpital".

(H63 OS 14Chenoise/17Chenoise I)

- "Avant il y avait des commerces, mais il y en a au moins 80% qui se sont fermés".

(H66 retraité 22Chenoise P)

- "Il n'y a que des restaurants dans la rue maintenant, et qui ne marchent pas bien, en plus ! Plus il y a de restaurants dans une rue, plus la clientèle des autres commerces s'en va".

(H25 chômeur 8Chenoise OI)

Saint-Laurent :

- "Avant, il y avait quatre épiceries qui marchaient toutes. C'est pour dire les grandes familles qu'il y avait, deux boucheries, une poissonnerie, un marchand de chaussures... Maintenant, il reste deux épiceries, des restaurants, un jeune qui s'est installé comme boucher, et deux boulangers".
(H41 O 11SL)

- "Il y a beaucoup moins de commerçants qu'avant. Quand j'étais petite, il y avait peut-être une quinzaine d'épiceries (sic), maintenant, il n'en reste que deux.
question : Et vous les utilisez ?
réponse : rarement, en cas de dépannage".
(F30 ouvrière 71SL OI)

- "J'utilise pas les commerces, je vais en ville".
(F33 infirmière 4SL)

- "Il y a moins de commerces, on va dans les grandes surfaces".
(H31 employé SL OI)

- "Les commerces de la rue, c'est vraiment en cas d'oubli".
((F37 infirmière 22SL/5Bayard)

- "Le seul qu'on utilise dans la rue, c'est la boulangerie".
(F26 employée 3SL)

- "Deux fois par semaine, le matin, on prend le trolley pour aller à Notre-Dame faire les commissions au marché, parce qu'ici il n'y a plus rien !"
(H68 retraité 3SL P OI)

Le Clos d'Or :

- "J'évite de faire mes courses dans le quartier parce que c'est très cher".

(F38 C0151 O Portugaise)

- "Le gros, c'est à Carrefour, c'est moins cher".

(F50 C0153A Portugaise)

- "Je vais à Carrefour en choisissant le moment où il y a le moins de monde".

(F30 O C0153B)

Si le choix du type de commerces dépend de critères économiques, il subit également l'influence du quartier. Et déjà s'opposent le caractère relationnel fortement marqué du centre-ville et l'achat anonyme des grandes surfaces. Une autre distinction apparaît nettement, moins courante que la première, entre les commerces de jour ou d'approvisionnement quotidien et les restaurants ou antiquaires. La rue Chenoise, dont la réhabilitation marque la transition entre une dominante des premiers vers une dominante des seconds, voit son image profondément évoluer dans la perception de ses habitants. Autant l'activité diurne est intégratrice du territoire collectif, autant l'activité vespérale sépare les habitants de l'usage et de l'appropriation de leur rue. Nous reviendrons sur cet aspect au cours de la figure 15 sur le centre-ville, tant il y a là deux systèmes d'animation différents entre lesquels se jouent pour une part l'adhésion d'une population à son cadre de vie commune, en-dehors même des conditions pratiques du quotidien que nous traitons ici.

Le deuxième point de "l'extérieur au quotidien" se rattache à la circulation en ville. Deux types de réponses, non exclusifs l'un de l'autre, se font jour : soit l'accent est mis sur la faculté de se passer de voiture lorsque l'on habite en ville, et surtout au centre, soit il est mis sur les difficultés du stationnement. Même aux Clos d'Or, ces

deux attitudes coexistent, la seconde se reportant sur l'exiguité du parking existant.

Que l'on possède ou non une voiture, la ville est pour beaucoup un lieu de marche à pied. Car, en dehors même d'une stricte logique fonctionnelle de ses déplacements, la déambulation urbaine apparaît bien comme une méthode essentielle de découvertes et de retrouvailles, d'appropriations et de rencontres. La variété des cheminement, la multiplicité des parcours, cassent la monotonie avant que la routine ne l'installe. C'est vraiment à pied que se mesure une ville. Et le sentiment de la pénétrer comme un territoire à soi croît avec la possibilité de ne pas rompre le mode de trajet entre son logement et l'espace public. Sans discontinuité, l'extension corporelle englobe alors le périmètre le plus riche possible.

Quant au stationnement, à la difficulté de trouver une place, se rajoutent la crainte du vol du véhicule et celle des contraventions. A noter qu'aucune personne interrogée ne remet en cause le choix de son domicile par rapport à ce problème. La plupart vit plutôt cette contrainte comme un tribut à payer à l'avantage d'être en ville, ou aux conditions de la vie actuelle en général.

- "Je voulais rester au centre-ville ; je n'ai pas de voiture et puis, je déteste la banlieue".

(F37 infirmière 22SL/5Bayard)

- "Je reste au centre-ville même si les places sont chères pour les voitures. L'hiver, quand on se gare sur les quais, le matin c'est gelé. Il faut se garer dans la rue pour ne pas avoir à dégeler les serrures au briquet ! Les immeubles coupent l'air".

(H31 employé IOSL OI)

- "Le centre-ville, c'est formidable, je prends plus jamais ma voiture dans Grenoble : tout à pied ou en vélo.

Mais il y a de la fauche dans les voitures. Elle est souvent cassée. L'idéal serait d'avoir une place de parking en-dessous de la Maison du Tourisme".

(H25 0 7SC 0I)

- "On peut très bien se débrouiller sans voiture ici".

(F33 infirmière 4SL)

- "Le rue Saint-Laurent est un peu comme une rue piétonne : on ne circule que pour se garer. On a tous des habitudes assez méditerranéennes : on pose notre voiture au beau milieu de la rue pour aller chercher notre pain, les gens attendent derrière, mais personne ne dit rien !".

(H26 employé 3SL)

- "Mon père ne cherchait jamais à se garer rue Saint-Laurent. Il allait directement au parking Vinoy, et il rentrait à pied".

(F21 employée SL/Seyssins)

- "A cause des pizzerias, on est obligé de se garer sur les trottoirs d'en face et on a des P.V. C'est horrible ! Et je peux pas aller au parking Vinoy : j'ai une BMW ! Je la retrouve sur cales !".

(H30 0 71SL 0I)

- "J'adore le tramway, c'est vraiment très bien !".

(F34 graphiste SL/Gordes)

- "Le tramway, c'est con et ça coûte cher ! Mais les Grenoblois ont voté à 50% pour, il faut s'incliner".

(H70 retraité 6Blanchard Allemand)

- "Faire passer un tramway dans cette petite rue, faut pas être normal ! Avec les Arcades on ne voit plus les gens qui passent : ils sont dessous ! On ne voit que le tramway et on a plein de bruit".

(F70 retraitée 6Blanchard)

- "Le parking est trop petit : ils n'ont pas pensé à l'explosion démographique".

(H43 menuisier CO153C Portugais)

- "Je vais en ville à pied et je reviens en bus. C'est pas loin. Quand on a vécu à Paris, Grenoble c'est petit !"

(F63 retraitée CO153C O Russe)

Dernier point concernant les voitures : plusieurs personnes des Clos d'Or ou de Brocherie-Chenoise mentionnent leur gêne à cause des gaz d'échappement qui perturbent les rez-de-chaussée ou s'accumulent à certaines heures de la journée.

Le troisième aspect de la vie pratique s'inscrit davantage en creux dans les interviews que sous une forme active. Une série de questions permettait de recueillir les opinions et attitudes liées aux équipements collectifs, socio-culturels ou éducatifs du quartier de chacun. Force est de constater le silence quasi général sur ce sujet. Bien que souvent directement concernées soit par elles-mêmes, soit par leurs enfants, les personnes interrogées dressent toutes une séparation presque hermétique entre leur vision du quartier et un rôle quelconque que pourrait y jouer ce type d'équipements.

Seul le quartier Saint-Laurent se distingue sur ce point par sa Maison de l'Enfance.

- "C'est un quartier qui vit assez autour de sa Maison de l'Enfance".

(F28 architecte SL/Poste)

- "On y était encore samedi soir, il y avait un concours de cartes".

(F21 employée SL/Seyssins)

- "Nos enfants connaissent tous les autres jeunes, un peu grâce à la MJC".

(H41 O 11SL)

- "A Saint-Laurent, il y avait aussi des projets sociaux, politiques, des groupes de gens qui étaient là aussi pour élever le débat par rapport à des choses seulement terre-à-terre. Il y a eu aussi le foyer maghrébin qui s'est ouvert au tout début ; ils étaient présents au Conseil d'administration de la Maison pour Tous. Tout ce monde était là en train de se regarder, de discuter, Italiens, Maghrébins, Français..."

(F34 graphiste SL/Gordes)

Les autres quartiers sont muets sur ce chapitre. Les Clos d'Or mentionnent les maisons des jeunes comme un lieu de bagarres, et réclament un autre local ou un terrain de jeux visibles des appartements. Le quartier Sainte-Claire ne cite que deux fois la Maison du Tourisme, l'une pour signaler le succès de sa fréquentation, l'autre pour indiquer qu'il n'y va jamais.

Quant aux écoles, un seul commentaire les concerne en dehors de la sécurité des trajets qui y mènent.

- "Comme il n'y a pas assez d'élèves à l'école Saint-Laurent, ils regroupent des classes ensemble. Il y a plus d'amusements que de travail ! Alors j'ai mis ma fille à l'école privée de la rue Bayard pour qu'elle parte d'un bon pied".

(H31 employée IOSL OI)

Tout se passe comme si la vision de la société civile ne pouvait inclure les organisations collectives institutionnelles. Il est vrai que notre échantillon n'a pu intégrer des personnes directement en âge d'une fréquentation plus assidue. Néanmoins, la netteté du clivage pose question sur la résistance inconsciente ou passive devant des formes pourtant souples de collectivisation. L'institution est marginalisée par l'absence d'investissement existentiel. L'important se passe ailleurs. La conscience du territoire collectif ne prend pas pour repère le modèle institutionnel. Elle préfère se référer à un univers imaginaire non-dit mais connu de tous. La troisième partie, "Figures de la ville", tentera d'éclaircir ces notions.

L'extérieur au quotidien, dans les trois aspects développés ici, n'est donc que peu fédérateur d'une unité sociale ou spatiale. La vie courante dans sa fonctionnalité ne couvre que des déplacements sans véritablement constituer un quartier. A elle seule cette vie fonctionnelle ne fonde pas d'unité ni ne désigne de points de repères communs. Par contre, elle est le support indispensable à une ritualisation de la vie sociale, un substrat en quelque sorte en attente de formes sociales qui se sédimentent, en attente de polarités relationnelles et de réseaux de sociabilité sans lesquels un espace ne saurait exister. A elle seule la vie matérielle n'est qu'une toile vide, mais elle est nécessaire à l'édification d'un espace et aux multiples consciences dont il a besoin pour se constituer en un lieu urbain fort.

Figure 10 : L'OREILLE SUBJECTIVE

La vue et les odeurs, fortement présentes dans la figure "la honte" et les déambulations physiques que nous venons d'évoquer, signalent déjà nettement la perception sensorielle dans son rôle constitutif du territoire. Le va-et-vient qui se joue entre espace privé et espace public décrit la marge d'appropriation dans un rapport où imaginaire et corporel se complètent même s'ils s'opposent. Les sens précédents, regard et mobilité, concernent davantage un débordement de la zone intime vers l'extérieur, comme lorsqu'une étanchéité se lézarde ou que le sans-gêne des uns envahit le domaine commun.

L'oreille démultiplie cette sensation en faisant pénétrer l'espace collectif jusqu'au cœur du domicile. La vue des traces d'autrui peut ne pas franchir la porte d'entrée alors que les bruits ne respectent pas ces frontières. Mais aussitôt noté ce fait capital de l'intrusion non contrôlée dans l'espace sonore, il faut ajouter l'étonnante diversité des réactions confrontées au même environnement. Des sources de bruits identiques ne suscitent pas un même type d'attitudes. Les subjectivités interviennent largement dans l'appréciation de la perception, de son dosage et de l'agrément ou du désagrément qu'elle

provoque. Certes, la réponse technique réside toujours dans la possibilité de s'isoler phoniquement, mais le degré d'hermétisme lui aussi connaît des seuils d'acceptation très différenciés.

La tolérance sonore est donc extraordinairement souple. Dans sa mouvance, elle peut témoigner aussi bien d'une intégration à un espace, dont on a conscience des contraintes tout en les relativisant, que d'une hostilité croissante jusqu'au point de rupture. Mais dans ces deux cas, la cause pourra être identique et le bruit mesurable acoustiquement de la même façon. Sans même aborder les voisins comme sources sonores, ce qui se complique des relations à eux et déborde le cadre purement auditif, une fontaine par exemple peut soit incarner une image de paix et de sérénité, soit devenir un abcès qui focalise une situation jugée insupportable.

Quelques illustrations de ces contradictions extraites de cas similaires sur le plan purement sonore :

- "On entend du bruit et on n'arrive pas à dormir. Ils ont joué aux boules jusqu'à trois heures du matin. Ils se battent...".

(F65 chômage CO153A I)

- "On entend pas un bruit dans la journée. Le soir, bien sûr, quand il fait très chaud, ils sont dans la cour, ils discutent. Ca c'est normal. Mais qu'il y ait du bruit, des batailles, jamais. Le Clos d'Or porte bien son nom si ça continue !".

(F90 retraitée CO153C)

- "Ceux qui travaillent la nuit ne peuvent pas dormir le jour avec le bruit des gosses".

(H59 retraité CO153B I)

- "Avec le double vitrage, on entend seulement 10% du bruit. Bien sûr, pour le Nouvel An, le bruit est normal, mais pour le reste, il n'y a rien à dire".

(H50 maçon CO153A Portugais)

- "On entend tout ce que font les voisins, quand ils vont aux W.C.".

(F69 retraitée CO151)

- "Le bruit n'est pas du tout gênant ici. Je ne suis pas quelqu'un qui ait besoin de dormir, alors si je suis réveillée, c'est pas un problème !".

(F63 retraitée CO153C O Russe)

Ces exemples recueillis dans le quartier des Clos d'Or mettent l'accent sur les voisins considérés comme sources sonores. Ce quartier place les co-locataires en tête des producteurs de bruits en terme de nuisance. Dans les trois quartiers anciens étudiés, cette cause n'apparaît que marginalement, doublée par deux autres facteurs, les visiteurs extérieurs (clients des restaurants notamment) et les véhicules automobiles. Dans la hiérarchie que chacun établit, un clivage de supportabilité s'instaure entre les bruits que l'on entend fenêtres ouvertes et ceux qui sont audibles fenêtres closes. L'opinion quant à la réhabilitation sur ce point ne fait jamais l'amalgame entre ce qui relève de l'animation du quartier et ce qui est du ressort de la construction et de l'isolation phonique. Mais ici encore le même type de protection pourra engendrer deux avis totalement opposés. A noter toutefois que les plaintes concernant la légèreté des matériaux utilisés pour l'insonorisation sont fréquentes aux Clos d'Or, davantage que dans les vieux quartiers où la vie nocturne et la permanence de l'animation prennent le relai dans l'ordre de la gêne.

Les Clos d'Or :

- "Je mets des boules Quiès quand le voisin du dessus fait du bruit".

(H40 peintre CO139 Algérien)

- "Les appartements sont mal isolés les uns des autres : on s'entend trop !. Pour le froid, c'est peut-être bien, mais les cloisons sont un peu légères. A Villeneuve, on entendait pas les voix. Un jour un voisin a tué sa femme : là seulement j'ai entendu le coup de fusil ! Ici les gens klaxonnent pour appeler quelqu'un, c'est très désagréable, surtout l'été !".

(F25 psychologue CO139)

- "Avant, ils faisaient un peu de bruit à huit heures du soir. J'avais juste à descendre et leur dire "mon fils dort" ; ils disaient : "dans un quart d'heure, on s'arrête" et un quart d'heure après, ils arrêtaient. Ça j'appréciais. Ici, à onze heures du soir, ils font du bruit, ils s'en foutent. Totale-ment. Ils marchent avec des talons, on entend tout. Mon fils faisait des chauchemars la nuit, il se cachait. Il se mettait dans un coin et il ne bougeait plus. Il avait peur. Maintenant, ça va mieux, mais ça a mis un an".

(F30 ouvrière CO153B)

- "La nuit, j'arrive pas bien à dormir, parce que le système de chauffage est juste dessous".

(H50 maçon CO153A Portugais)

Dernière illustration provenant des Clos d'Or, et évoquant la non-isolation phonique à l'intérieur même de certains appartements en duplex :

- "Tous les bruits montent. En haut, on entend tout ce qui se passe dans l'appartement. On ne peut pas s'isoler vraiment.

Maintenant, je dors avec des boules Quiès. Mais c'est vrai qu'on entend pas les bruits extérieurs. Alors qu'avant on entendait tout !".

(H65 retraité CO151 I)

Le Centre-Ville :

- "Place de Gordes, les cafés rangent leur terrasse vers deux heures du matin : ils enchaînent les tables et les chaises. On dirait une ronde de gardiens de prison avec leurs chaînes ! Ce sont pas des bruits très sympa ! L'idéal reste encore le vieux-centre, avec une bonne exposition et pas trop de bruit, enfin des bruits humains, des noctambules de temps en temps... Mais je n'habiterais pas Place-aux-Herbes à cause du marché. Parce qu'à cinq heures du matin, c'est dur !

(F43 documentaliste 5Lorraine/Gordes)

- "Avec le marché, il y a du bruit à partir de quatre heures du matin. Nous, on l'accepte bien parce que ça fait partie du centre-ville".

(H49 architecte 6A.Gaché L)

- "La poubelle du marché qui vient tous les matins, il faut s'y habituer ! Mais on s'adapte".

(H40 technicien 7SC)

- "Vous entendez ce bruit ? Ca fait vingt ans qu'il y a des travaux ! Dans le vieux, avec les murs qu'il y a, on entend moins que dans le neuf ; mais on s'entend quand même très bien d'un appartement à l'autre, surtout la télévision".

(H70 retraité 6Blanchard)

- "On a l'avantage d'entrer dans un appartement neuf, mais avec tous les avantages d'un immeuble de construction ancienne. Avec les murs épais, je n'entends jamais les voisins. Mais l'été, on ne peut pas ouvrir les fenêtres, tellement il y a de bruit et de pollution !

L'inconvénient c'est la circulation et le stationnement : ça fait un bruit abominable ! Le samedi soir, c'est difficile de dormir avant une heure du matin. J'ai regretté le calme de la rue Très-Cloîtres !".

(H33 enseignant Très-Cloîtres/5Alphand)

- "C'est très calme, on n'entend pas de bruit, rien. Ils ont fait des mesures, ils ont trouvé soixante neuf décibels. La limite, c'est soixante-dix. On a une double fenêtre. Les bagnoles accélèrent à fond pour faire cinquante mètres en faisant crisser les pneus !".

(H70 retraité 6Blanchard Allemand)

- "J'aimerais que la fontaine fasse plus de bruit. J'aime beaucoup l'eau".

(F34 graphiste SL/Gordes)

- "Le seul inconvénient, c'est l'été, la cour fait caisse de résonance ; alors, quand il y a trente cinq gosses qui braillent là-dedans ! Même les fenêtres fermées, il y a des moments où je mets la télévision avec le casque !".

(F54 inactive Championnet/12Voltaire)

- "Ce qui m'a le plus enchanté, c'est cette cour intérieure ; c'est le renouveau du passage, puisqu'à cette époque, il n'existait plus pour notre quartier. On était un peu coupé de la place Sainte-Claire, on était obligé de faire le tour. Immédiatement, je me suis mis à utiliser ce "droit de passage" qui nous était redonné, et de profiter des cris des enfants

dans la cour, des jeux, de l'eau qui coule dans cette fontaine, des petits arbustes, de cette espèce de variété entre chacun des immeubles".

(H43 cadre 19Voltaire L)

Seul un propriétaire contraint aux travaux d'office a fait état d'une malfaçon concernant les fenêtres de son appartement, reliant le problème à une négligence des entreprises contactées et à l'absence de contrôle de la part de la Mairie.

Saint-Laurent :

- " Il faudrait tout insonoriser ! L'été, c'est horrible ! Quand je rentre du boulot à huit heures du matin, après une permanence de vingt quatre heures, avec le marteau-piqueur des travaux, je ne peux pas dormir ! C'est horrible ! En plus, il y a beaucoup de bruit dans la montée ; en-dessus la dame boit, le mari boit ! Toutes les fins de semaine, c'est la bagarre ! Il faut toujours sortir pour faire le gendarme, c'est horrible cette montée !".

(F30 ouvrière 71SL OI)

- "Ici les appartements sont tous neufs et super bien isolés question froid et chaud et même au niveau bruit".

(F33 infirmière 4SL)

- "Je voulais le centre-ville. Je ne voulais pas rester rue Saint-Laurent à cause du bruit : il y a un café juste en face. Je mettais des boules Quiès, étant au premier étage. Les voitures qui passaient, c'était comme si elles rentraient dans l'appartement !".

(F37 infirmière 22SL/5Bayard)

- "Il faudrait une meilleure isolation vis à vis du quai. Surtout pendant la journée, c'est dur. Et puis le chauffage : la nuit, il faut l'arrêter si on veut dormir tellement il fait du bruit ! C'est une ventilation contrôlée ; au niveau thermique c'est super, mais au niveau du bruit ! Le quai a l'avantage de ne pas circuler beaucoup la nuit, sinon j'aurais déménagé depuis longtemps !".
(H26 employé 3SL)

- "Il n'y a que les gens qui sortent des restaurants qui nous emmerdent : ils seraient dans leur quartier, ils ne se porteraient pas comme ça !".
(H41 0 11SL)

L'abondance de ces illustrations faisant état des nuisances ne doit pas faire oublier l'inexistence de ce problème pour beaucoup qui ne le commentent pas. Mais quoi qu'il en soit, le réflexe-type des personnes interrogées est de se situer dans le groupe des victimes. Une seule fois, quelqu'un se décrit comme un élément sonore perturbant pour l'entourage :

- "J'ai un problème avec ma chienne. J'ai une chienne qui hurle toute la journée, par intermittences. Et avant, au-dessus, il y avait un handicapé qui restait chez lui en permanence !".
(H40 technicien 7SC)

Globalement, la réhabilitation n'a que peu changé la structure sonore des quartiers considérés. La plus importante modification notée concerne l'évolution de la vie commerciale de Brocherie-Chenoise passée du commerce traditionnel à une dominante des restaurants où prime l'activité nocturne. Sur le plan de l'aménagement intérieur, l'amélioration essentielle est l'installation du double-vitrage, dont le confort est nettement perceptible. Mais, ce qui caractérise vraiment cette figure, c'est la primauté du statut d'écoute sur le niveau acoustique physique.

Figure 11 : LA SOCIALITE

Dans la construction du territoire commun, nécessaire à une véritable intégration dans un tissu urbain, la socialité joue un rôle fondateur, nettement mis en avant par les personnes interrogées, bien au-delà même du strict cadre matériel. Le minimum de confort atteint, et parfois en-deçà, l'adhésion à une communauté familière, effective ou illusoire, reste un facteur clé de l'implication dans un espace et de la reconnaissance de celui-ci. La socialité rassemble donc toutes ces formes discrètes ou affichées du dialogue entre les lieux et leurs occupants, tous ces micro-échanges qui établissent des réseaux de relations, qui permettent de poser son identité et de se situer dans des collectifs. Bref, la socialité constitue l'essentiel de la qualité de la vie. Tout ce qui tisse la trame fine des rapports sociaux dans la vie quotidienne passe précisément par ces moments diffus où la vie sociale n'est pas gérée clairement par une institution, où chacun est laissé dans l'incertitude de ses rapports aux autres, sans la prise en charge d'un code de conduite explicite.

Les configurations individuelles quant à cette figure débordent donc largement le cadre de la présente enquête, et il serait absurde de limiter à une liaison au quartier les modes relationnels vécus par chacun. Cependant, dans les pratiques personnelles, les interviewés mentionnent eux-mêmes une part de responsabilité de leur lieu de vie.

Si l'espace ne dicte pas de conduite modèle, il favorise ou non des types de contacts particuliers. Dans les récits recueillis sur ce sujet, l'espace n'est d'ailleurs jamais isolé de la population qui l'habite. La perception et les pratiques ne séparent pas l'architecture de ses occupants. Un quartier se définit sans doute à la croisée de ces deux termes qui, en lui, font corps.

Dans le cadre de la réhabilitation, il ne s'agit pas pour nous de mener une réflexion générale sur le voisinage, mais plutôt de présenter les éléments rassemblés qui témoignent de liaisons entre l'opération de renouveau et la vie sociale telle qu'elle s'exprime. Pour cela, une organisation quartier par quartier s'impose, tant il est vrai que les incidences ont été différentes, aussi bien sur le plan spatial que sur le plan humain. Une remarque générale doit être faite : dans cette figure, comme pour d'autres d'ailleurs, nous aurions pu attendre des divergences nettement marquées selon les âges des interlocuteurs. Or, rien de significatif n'apparaît en suivant ce critère : les modes relationnels parcourent la pyramide des âges sans différer notablement. Par contre, la durée vécue en un lieu est un élément essentiel. Après plusieurs années dans un quartier, que ce soient celles de la petite enfance ou d'autres de l'âge adulte, la sédimentation s'est opérée qui marque les rapports à l'espace de manière indélébile. Nul ne sort indemne d'une longue immersion en un lieu, quel que soit son âge.

Le quartier Sainte-Claire développe très fortement des témoignages de convivialité. Pour des raisons extrêmement diverses, arrivée groupée dans un immeuble, déambulation ouverte, rôle des commerçants, l'accent est mis sur l'importance d'une communauté familiale solide. Et même ceux qui y adhèrent le moins ne vivent pas cet état de fait comme un rejet.

- "On est tous arrivé en même temps ! C'est ça qui a créé l'osmose, parce qu'on s'est tous trouvé au même moment confronté aux mêmes problèmes : escabeau, marteau... Je suis allée contacter tout le monde en arrivant. On s'est aidé mutuellement et ça, ça a été formidable. Comme je suis là toute la journée, tout le monde a pris l'habitude de venir, de se retrouver, de parler, c'est ça qui est sympa ! on est une grande famille, tout en étant à des âges différents. Ça fait presque quatre générations.

Il faut que chacun se soucie du dialogue. Quand je ne vois pas une voisine pendant deux ou trois jours, je m'en inquiète. Je crois qu'on a les voisins qu'on mérite et les voisins qu'on se fait. Quand on connaît les gens, on s'y intéresse plus.

Avant j'étais une femme seule avec un petit garçon, donc je n'étais pas quelqu'un de fréquentable. J'ai vécu vingt cinq ans comme ça, à éviter les voisins ; et quand je suis arrivée ici, j'ai dit : je ne vais pas recommencer. Ca m'a changé la vie à 100%. J'ai appris à vivre avec les autres, à vivre avec les gens. On est arrivé un peu comme dans une ruche ; on a chacun notre cellule, mais on vit en société, en communauté. C'est ça qui est formidable. On sait qu'il peut nous arriver quelque chose, on peut aller frapper à une porte ou à une autre, on sera accueilli et il y aura tout de suite quelqu'un qui viendra nous aider. Dans les résidences secondaires aussi les gens se mettent chacun chez eux, se barricadent, mettent des barrières, des buissons, et c'est à celui qui verra le moins le voisin ! Sans aller les uns chez les autres, il faut se respecter. Mais ici, il y a une certaine convivialité.

Dans cette cour, dès qu'il se passe quelque chose, tout le monde est au courant. Mais ce sont toujours les mêmes qui agissent. Les enfants me craignent et m'aiment bien. Ils m'écoutent. Je fais autorité. Je les connais tous par leurs prénoms. Il y a une majorité d'enfants arabes, mais qui sont gentils comme tout. J'aide mes petits voisins à faire leurs devoirs.

J'aime participer à la vie du quartier. On a fait la fête de la lumière en décembre, une table de trois cent cinquante couverts pour les gens du quartier ! On a fini la soirée au Mal-Assis avec Carignon et toute l'équipe, c'était vraiment sympathique !

Dans les nouveaux quartiers, les gens sont coupés les uns des autres. Chacun dans sa voiture, ils ne se voient pas.

Avec l'ascenseur, vous montez et vous rentrez chez vous sans contact possible. Ici, par l'escalier, dans la cour, vous rencontrez des tas de gens. Il n'y a pas d'indifférence comme dans les grands ensembles".

(F54 inactive Championnet/5Alphand)

- "Il y a une espèce de solidarité inter-couple, inter-famille, dans la garde des enfants, dans les sorties qu'on organise, les moments qu'on passe ensemble, par le circuit d'amitié".

(F39 enseignante 18Voltaire/7SC)

- "Les gens du quartier, on se connaît tous, ça fait quarante ans qu'on est tous ensemble !".

(F70 retraitée 6Blanchard)

- "On ne cherche pas à communiquer avec tout le quartier, mais on se connaît. On connaît les commerçants. Il y a une certaine ambiance. Ca m'est déjà arrivé : des voisins qui sonnent "on vous a pas vu depuis deux ou trois jours, ça va bien ?".

Si ça va pas, je tape par terre. La voisine a les clés, elle peut monter avec son amri. On n'est pas comme dans les grands immeubles où on connaît à peine les voisins de son étage !".

(H70 retraité 6Blanchard Allemand)

- "Je suis resté un an à la Villeneuve, je n'ai pas connu une personne. J'étais tout le temps dans le centre-ville. Je n'ai pas fait un effort non plus, mais rien ne m'a poussé à en faire un. Ici, je connais pratiquement tout le monde dans le quartier. J'ai de bonnes relations avec tout le monde, mais je peux pas dire que je me sois fait des amis dans le quartier. Par contre, il y a une espèce d'ambiance de bon voisinage, que je n'ai eu ni à Villeneuve, ni rue de Stalingrad. C'est un exemple ridicule, mais quand j'ai un ourlet

à faire à un pantalon, je le mets devant la porte de Madame C. Elle sait que c'est moi, elle le remet au magasin de peintures qui le lui paie ; je le prends là-bas et je les rembourse !

Même s'il n'y a que deux ou trois familles associées sur dix, ça suffit à foutre tout un immeuble en l'air. Et puis après la situation se dégrade et les relations de voisinage aussi. Il faudrait peut-être les regrouper, parce qu'entre eux, ils se respectent, ils parlent le même langage, ils sont dans la même situation, ils ont les mêmes réactions. Mais on ferait peut-être un ghetto..."

(H40 technicien 7SC)

- "On ne se fréquente pas bien, à part les personnes que je connaissais avant".

(H70 retraité 6Blanchard)

- "Les gens du quartier, je ne fais pas trop attention ; bonjour, bonsoir. Des conflits dans une montée, il y en a toujours pour de petites conneries. C'est un peu la dynamique des groupes : il y en a toujours qui emmerdent les autres ! Et réciproquement !".

(H25 O 7SC 0I)

- "Je regrette un peu l'ambiance de la rue Très-Cloîtres, qu'on ne retrouve pas ici. Ici, ça donne directement sur une rue qui est très passante, où il y a beaucoup de voitures. C'est pas le même espace géographique, et donc pas le même espace sociologique. Il y a beaucoup d'animation, mais moi, j'ai fait beaucoup moins de connaissance. Mais c'est pas un problème, c'est une différence".

(H33 enseignant Très-Cloîtres/5Alphand)

Deux autres réactions de personnes vivant dans le quartier Sainte-Claire, et limitrophes de l'opération de réhabilitation :

- "Les immeubles se sont remplis les uns après les autres. Il n'y a pas eu transplantation immédiate d'un gros groupe de population. Ca c'est fait en quatre ou cinq ans, et j'estime que ça s'est très bien passé".

(H43 cadre 19Voltaire L)

- "Dans ce quartier je m'y plais bien. On arrive à former une structure de quartier qui est plaisante. Les gens se connaissent, on se rencontre dans la rue, on se salue, c'est quelque chose d'agréable ! Par exemple, vous rentrez de vacances, vous avez besoin de voir des gens de votre quartier !".

(H58 retraité 11République L)

Par opposition au quartier Sainte-Claire pour lequel la réhabilitation, dans les réactions des interviewés, a respecté la qualité de vie du quartier, et permet même de la prolonger, le quartier Brocherie-Chenoise a connu un remembrement de population qui a fortement destabilisé les relations de voisinage. L'enquête a eu lieu à une époque de l'opération où tout n'était pas terminé, et où le quartier n'avait pas encore retrouvé de nouvelle dynamique. Par ailleurs les riverains des chantiers de la rue Chenoise constituent sans doute un tissu social moins solide pour assurer une permanence que ceux de l'ilôt Sainte-Claire. Les réactions sur la socialité sont donc étonnamment restreintes dans ce quartier, témoignant à la fois de la profondeur de la destruction provoquée par les travaux et de la durée nécessaire à la constitution d'un réseau de références.

- "Le quartier est le même, sauf que tous les voisins qu'on avait avant, ils sont tous partis. Toute la jeunesse qu'il y avait avant, il n'y a plus personne ; que quelques vieux

qui restent... Le quartier est beaucoup plus mort. C'est un chantier ...".

(H40 commerçant 22Chenoise P 01)

- "Quand on va au cimetière, on se rencontre beaucoup, avec des gens de l'époque...

Il faut savoir se comporter avec les gens, parce que si on cherche toujours la bête noire, on n'est jamais tranquille. Il y en a qui sont toujours en train de rouspéter de quelque chose ! Il faut se supporter, sinon c'est la bagarre. Et je n'aime pas la bagarre".

(F68 retraitée 18Chenoise/3Abel Servien 01)

- "Dans le quartier, excusez-moi de vous le dire, mais je n'ai pas d'amis. J'aurais pu rester avec mes copains, mais ils ont voulu m'entraîner à faire des bêtises, trafics de drogue, vols et machins comme ça... Et puis, je ne veux pas que mes copains soient derrière ma copine. Il y a trop de gens qui me connaissent et moi j'évite".

(H25 chômeur 8Chenoise 01)

La socialité de voisinage que construit cette figure se développe en fait dans un entre-deux d'où sont aussi bien exclus l'intimité que l'anonymat. Le voisinage n'est pas le domaine de découverte des amis, ni un mode de relation qui peut s'étendre à une activité professionnelle ou para-professionnelle. Impliquant une certaine gratuité morale mais aussi financière, il n'unit des personnes que par leur seule pratique commune de l'espace. Et ce lien, qui peut avoir ses lettres de noblesse, se heurte malgré tout au seuil du territoire privé qui ne se laisse pas franchir facilement. D'un autre côté, il prend appui par contraste sur le repoussoir que constitue l'habitat anonyme dont les grands ensembles demeurent le cliché le plus couramment répandu. Unis par l'espace commun, les voisins ne peuvent que difficilement voir leurs relations en sortir.

Le quartier des Clos d'Or offre l'exacte illustration de cet intermédiaire relationnel, où l'on accorde tout son rôle au voisin, mais rien que son rôle, ce qui n'interdit pas pour certains des tentatives de dépassement.

- "Ce sont des rapports assez simples. Tout le monde se dit bonjour. Comme c'est un petit immeuble, on connaît pratiquement tout le monde de vue. Tout le monde est arrivé en même temps, même ceux qui étaient relogés ailleurs, ce qui fait que pour moi, on est tous arrivé en même temps. On se rend de petits services, mais on n'est pas tous du même milieu ; ce sont pas des amis avec qui je vais discuter".
(F25 psychologue CO139)

- "On a un bon voisinage, on se rend service quand on a besoin. Mais on est chacun chez soi. On se respecte".
(H65 retraité CO151 I)

- "Je suis habituée au quartier. Je connais tout le monde. Tout le monde me connaît".
(F45 CO153C Algérienne)

- "On ne se fréquente pratiquement pas, mais si on a besoin, on peut aller n'importe où. On a un bon quartier, et c'est pour ça qu'on a voulu y rester".
(F55 employée CO153C)

- "Ici, j'ai tout de suite été bien accueillie. Très amical et très sympathique. Par exemple, il y a une famille de six enfants au rez-de-chaussée. Des Algériens vraiment bien. Les jours de fête, elle m'envoie une petite assiette de couscous. C'est très délicatement présenté. J'apprécie beaucoup ce milieu. Tout le monde s'entend bien. Avec d'autres locataires, de temps en temps, on se réunit, on fait des repas en commun,

on se rassemble tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. On fait des sorties. Il y a une entr'aide et une grande amitié. Ici, il y a une dame que tout le monde aime beaucoup. Tout le monde l'appelle "la mémé ". C'est la mémé de l'immeuble, Elle a quatre vingt dix ans !".
(F63 retraitée CO153C O Russe)

- "On se croirait des frères et soeurs !".
(F69 retraitée CO151)

- "On parle bien avec tout le monde. Les Arabes, les Italiens, ce sont d'abord des voisins. Il n'y a jamais de problèmes".
(H50 maçon CO153A Portugais)

- "Des fois, l'après-midi, on se met sur le petit mur dans la cour. Des petits enfants jouent. Je me crois dans mon pays. Je sors et je vois des Portugais..."
(H43 menuisier CO153C Portugais)

- "Je suis Algérien. Je vais pas m'engueuler avec les voisins. Même quand mes enfants n'ont pas tort, je leur donne toujours tort".
(H40 peintre CO139 Algérien)

- "Les gens de la montée ne se connaissent pas. Le quartier ne s'est pas amélioré, c'est pire. Avant, tous les gens nous connaissaient, nous parlaient ! Maintenant, il y a des gens qu'on ne connaît pas. Il y a beaucoup de Portugais maintenant".
(H59 retraité CO153B I)

- "Les gens s'occupent un peu trop les uns des autres. Ils se critiquent comme des gosses. On me commande des robes et on me les paie pas. On vole le courrier dans les boîtes aux lettres. Je suis contente de l'appartement, mais pas tellement des voisins".
(F65 chômage CO153A I)

- "Je ne vis pas dans le quartier, je ne suis pas d'ici. Je n'ai aucun contact avec les gens et je ne m'intéresse pas aux activités du quartier. Avant je discutais dans le parc, mais je n'aime pas la population ! En fait, je suis plus dans le quartier de la nourrice que dans ce quartier-là !".
(F30 O CO153B)

En témoignant de la diversité des attitudes, et de la pluralité des raisons qui les expliquent, ces extraits d'interviews, tout en définissant une ligne de repères, montrent aussi les écarts possibles par rapport à elle. Toute réduction trop simplificatrice confinerait à la caricature. Dans ce domaine particulièrement, les nuances individuelles gardent leur poids et ne doivent pas disparaître au bénéfice d'une construction faussement sécurisante.

Dans les propos recueillis, le quartier Saint-Laurent organise sa socialité autour de deux facteurs fondamentaux : l'origine italienne de la plupart de ses habitants et l'enracinement dans la rue qui légitime quiconque au bout d'un temps suffisant. Nous avons déjà évoqué ce second aspect qui se repère également dans les autres quartiers, mais trouve à Saint-Laurent une vivacité prégnante. Quant au fait national italien, il est étroitement lié par l'histoire à ce quartier, et si la réhabilitation a modifié certaines données de l'équilibre des provenances originelles des habitants, elle n'a pas transformé le sentiment de propriété de la communauté italienne.

- "Dans la rue Saint-Laurent, on s'estimait les uns les autres. Quand il y avait un petit malheur ou si on avait besoin de quelque chose, on se donnait un coup de main ; peut-être parce qu'on était tous du même pays.
Nous les Coratins (1), quand je suis arrivée à Grenoble,

(1) Nom des habitants de la ville de Corato, au sud de l'Italie, d'où est issue la majeure partie des immigrants italiens de Grenoble.

rue Saint-Laurent, et que je disais le nom de mon père, tout le monde le connaissait. Ca faisait plaisir !".

(F36 employée SL/SMH I)

- "Le quartier a changé. Ce n'est plus la mentalité d'avant. Avant, le quartier c'était comme ma famille. On se connaissait tous, même avec les Français. Il y en avait encore. Maintenant, ils sont morts où ils ont déménagé. Maintenant les gens de la montée ne disent même pas bonjour".

(H68 retraité 3SL P OI)

- "On se connaît de moins en moins parce qu'il y a des nouveaux qui arrivent. Et c'est ça le problème : on va se connaître de moins en moins !

Le facteur sait que mes filles passent tous les jours prendre le pain. Au lieu de se fatiguer à monter chez moi, il laisse les colis chez la boulangère. C'est comme ça le quartier !

Quand il y a la brocante, ce sont les femmes du quartier qui font à manger, elles vendent la nourriture et avec l'argent qu'elles ramassent, elles se font des voyages.

Ce sont les mamas italiennes qui ont le pouvoir dans la rue : c'est normal, elles s'occupent de tout ! Il y a les commodités d'un village, et aussi ses inconvénients".

(H41 O 11SL)

- "Je connais tous les habitants de la rue. Je m'intéresse à mon quartier. Je rentre voir dans les montées de temps en temps. Il n'y a plus de grandes familles comme avant, les gens sont tous partis. Il y a des nouveaux qui arrivent, mais on ne les connaît pas. Dans la rue, les Italiens se serrent les coudes ; ils se donnent la main, c'est sûr".

(F30 O 71SL OI)

- "En fait, on formait une grande famille ; on allait les uns chez les autres. Le soir, en été, on était sur la place ; les jeunes jouaient de la guitare... Les voisins nous avaient vu grandir... Ma mère a toutes ses copines là-bas, toutes les mères de famille. L'après-midi elle y va. Elles organisent des voyages pour Turin".

(H21 employé SL/Seyssins OI)

- "Admettons que vous habitiez dans la rue, je ne sais pas comment vous vous appelez, mais si un jour vous êtes en panne de quelque chose et si je peux vous dépanner, je le fais".

(F63 retraitée 73SL P OI)

- "Quand j'ai déménagé toute seule avec mes affaires sur le toit de ma voiture, des gens sont venus m'aider. A la Ville-neuve c'est pas le genre de truc qui doit se passer !".

(F26 employée 3SL)

- "Rue Saint-Laurent, je ne connais personne. Je ne participe pas à la vie du quartier. Je ne suis là que depuis deux ans, et je ne sais pas si je vais rester. J'aurais une famille, des enfants, je m'intégrerais plus, en tout cas, je chercherais à le faire".

(F33 infirmière 4SL)

- "Saint-Laurent, c'était un quartier calme, ouvert. Il y avait beaucoup d'échanges entre les gens. On vivait beaucoup porte ouverte : on mangeait chez l'un, on prenait le café chez l'autre... Ici, on a une porte qui est censée être fermée automatiquement la nuit. Mais les voisins la referment en plus à double-tour ! Avec les gens de l'immeuble je n'ai aucun contact.

Il manque peut-être des réunions. Après tout, on est tous des

locataires !

Ce qui me dérange le plus ici, c'est le manque de communication dans l'immeuble : il y a des moments, on descend l'escalier et on sent que quelqu'un va sortir de son appartement, mais il referme sa porte et attend qu'on soit passé..."

(F28 architecte SL/Poste)

La socialité de voisinage se développe comme une recherche de la solidarité dans le territoire commun. Mais les "autres" ne se limitent pas aux co-habitants proches. Ils peuvent aussi prendre la forme d'une menace ou d'une agression potentielle. Le second volet des pratiques spatiales d'autrui se dessine autour de la sécurité.

Figure 12 : LE PERIMETRE DE SECURITE

L'inquiétude face aux dangers de la ville est partagée par la très grande majorité des personnes interrogées. A un moment ou à un autre de la rencontre le sujet est abordé et la part est faite aux angoisses de toute nature qui peuvent accompagner les cheminements urbains. Personne n'oublie qu'il peut devenir une victime. Mais, et c'est là la grande caractéristique de cette figure, l'interviewé où qu'il soit accorde une sécurité quasi infaillible à son quartier. Aux yeux de chacun, son territoire est sûr. Nul n'hésite à tout heure à le parcourir, sans aucune arrière pensée. Par contre, dès que le seuil imaginaire de sortie du périmètre est franchi, le sentiment d'insécurité se développe. L'espace connu est donc, à tort ou à raison, un espace de confiance. L'habitude sécurise mieux que tous les discours.

Dans la plupart des cas, la réhabilitation a gagné une nouvelle marge de tranquillité dans l'opinion des habitants sur leur quartier. En assainissant les lieux, elle a aussi provoqué une transparence

des circulations qui gomme les anciennes zones de trouble. Dans un seul cas, celui des arcades du quartier Sainte-Claire, apparaît un espace menaçant là où aucun danger n'était ressenti :

- "Les arcades sont laides. Le soir, il n'y a pas de lumière, seulement de petites lampes sombres. Un de ces jours, quelqu'un va se faire attaquer ! A onze heures du soir maintenant j'ai peur. Avant c'était plus gai, il y avait des petits commerçants. Maintenant, c'est vraiment lugubre".
(F70 retraitée 6Blanchard)

- "Les dames ont peur de passer sous les arcades la nuit. C'est mal éclairé, ça fait un coupe-gorge !".
(H70 retraité 6Blanchard)

En dehors de ce cas, les travaux ont amélioré partout une situation qui n'était néanmoins pas vécue sur le mode de l'inquiétude. Même lorsque les interviewés font état d'événements violents qui se sont produits dans le passé, ils s'en démarquent toujours, soit en les renvoyant à des situations révolues, soit en accusant leurs auteurs de ne pas être du quartier. Rien ne peut entamer la confiance en son propre périmètre. Plusieurs facteurs s'entrecroisent dans cette adhésion : l'introduction de nuances que donne la proximité du réel, l'auto-persuasion de sa propre tranquillité, la relativité du nombre des exactions par rapport à la vie courante, ou encore le sentiment de la solidarité du territoire commun.

- "J'ai toujours été à l'aise rue Saint-Laurent. J'ai jamais eu peur. Dès que j'avais passé le pont, j'étais chez moi. Alors que je connaissais des gens qui disaient : "Mon Dieu, tu habites rue Saint-Laurent ! Une femme seule !" Mais arrêtez vos fantasmes ! Dans la tête des gens, la rue Saint-Laurent était un coupe-gorge. Alors qu'il ne m'est jamais rien arrivé. Quand des choses sont arrivées, c'était

à des gens extérieurs à la rue, des règlements de compte du milieu, parce qu'on sait qu'il y a un milieu rue Saint-Laurent, dans un certain café. Mais c'est tout, autrement, c'est d'une tranquillité ! C'est vrai qu'il y a un an, il y a eu deux morts, mais c'étaient leurs affaires à eux. Nous, on n'a jamais été embêté que par le bruit. Je me sentais vraiment en sécurité. S'il m'était arrivé quelque chose, j'aurais crié "au secours", je pense que tout le monde serait descendu ! Alors qu'en ville c'est pas pareil".
(F37 infirmière 22SL/5Bayard)

- "C'est pourtant un quartier tout à fait tranquille. C'est vrai que pour une rue qui passait pour un coupe-gorge, c'est vraiment une image qui est complètement fausse, ou alors qui n'a plus de raison d'être. Il ne m'est jamais arrivé d'histoire ici, je ne me suis jamais fait suivre, alors que quand j'habitais à Clos-Bey si. J'avais plus la trouille vers la place Victor-Hugo que dans ce quartier !".
(F33 infirmière 4SL)

- "Les gens sont gentils. Le quartier est bon. Vous laissez votre voiture sans la fermer, personne y touche. J'estime ce quartier, le seul quartier où il n'y a pas de voleur. Il y a tout ce qu'il faut et il est tranquille".
(H65 0 CO139 Tunisien)

- "Il y avait un ou deux voyous qui vivaient dans le quartier, il y a pas mal de problèmes de drogue, mais c'est pas un quartier où on vit quelque chose de très dur. Les gens sont bien. C'est pas le quartier le plus méchant, comme Villeneuve. Ici, on est bien, on peut circuler le soir. A tout moment, on est en sécurité. Les gens sont polis".
(F38 CO151 0 Portugaise)

- "J'allais travailler à cinq heures du matin. J'avais pas peur parce que je connaissais le quartier. Il n'y a pas de problèmes. J'ai beaucoup confiance dans le quartier, surtout maintenant qu'il y a le calme".

(H63 OS 14Chenoise/17Chenoise I)

- "Le quartier arabe est un endroit extraordinairement sûr. C'est un endroit où la communauté minoritaire fait elle-même sa police, a elle-même ses propres règles de conduite et son code moral. Il n'y a aucun problème de sécurité. Moi, je n'ai aucune hantise de rentrer tard".

(F39 enseignante 18Voltaire/7SC)

Dans ces descriptions de quiétude, se profilent parfois quelques noyaux d'inquiétude, dont le danger est aussitôt relativisé :

- "Dans l'ensemble on n'a pas trop à se plaindre. Il y a une bande de jeunes qui est sur la place ; ce sont très certainement des voyous. De toutes façons, il y a les flics à côté qui font des rondes".

(F30 O CO153B)

- "Si on me pique ma voiture, je sais que ce ne sera pas par des gens du quartier !".

(H30 O 71SL OI)

- "Maintenant c'est plus calme, il n'y a plus tellement de bagarres. Avant, attention ! Il y avait plein de bagarres, des morts..."

(H66 retraité 22Chenoise P)

- "Il y a des clochards qui viennent à la fin du marché, qui ramassent ce qu'ils trouvent. L'été, ça pullule. Ce sont des gens complètement inoffensifs. A part qu'ils viennent pisser en bas, mais c'est tout. Par contre, il y a de la fauche

dans les voitures ; j'ai souvent ma voiture cassée !".

(F39 enseignante 18Voltaire/7SC)

- "Il y a beaucoup de monde en centre-ville, le restaurant Quick, la Cafétéria, les cinémas, donc, il y a beaucoup de remue-ménage, mais il n'y a pas plus de problèmes qu'ailleurs. Les flics passent souvent, font leur ronde. A part deux ou trois clochards qui prennent le soleil en bas. Une fois, les flics sont venus en ramasser un, ils se sont faits insulter par les gens de l'immeuble !".

(H25 ouvrier 7SC 01)

La ville comme menace s'exclut donc du domaine propre de chacun et prend la forme abstraite de deux espaces : soit le centre, lieu carrefour où rodent tentations et dangers, soit la Villeneuve, symbole de la grande concentration des délinquants et des cas sociaux.

- "Mes filles vont faire une commission rue Saint-Laurent, je n'ai pas de souci, mais je ne les enverrais pas place Grenette ! Je me ferais des cheveux blancs jusqu'à ce qu'elles reviennent ! Si je les vois au bout de la rue, je suis tranquille. Je sais qu'elles ne risquent rien. Si elles se mettent à crier "au secours", il y a cinq ou six mères italiennes qui descendent, et celui qui les touche ne se fera pas de vieux os !".

(H41 0 11SL)

- "J'ai eu une proposition des HLM pour aller à la Villeneuve, et j'ai préféré rester rue Saint-Laurent, parce que, franchement, l'Arlequin, j'avais trop peur d'y aller. Là-bas, vous n'avez pas le temps de garer votre voiture qu'elle est déjà sur cales ! Alors je préfère rester ici, c'est une rue qui est calme. Ici, je n'ai pas peur, même le soir quand je rentre tard. Vraiment on est tranquille. Tout le monde

se connaît plus ou moins. On se sent en sécurité, contrairement à ce qu'on m'avait dit : c'est un quartier chaud, oh là là ! C'est tout le contraire ! C'est un coin calme. J'ai oublié de fermer ma voiture pendant deux jours, rien ne s'est passé. Ça fait trois ans que j'habite ici ; j'ai mis toutes mes conserves et deux vélos dans la cave. Jamais on a touché à la porte".

(F26 employée 3SL)

- "Au Village Olympique, je n'avais pas confiance : ça volait dans les caves, ça volait de partout ! Moi, je me sens plus en sécurité ici. Je suis chez moi, ici, dans mon quartier. La Villeneuve, c'est un coupe-gorge !".

(F69 retraitée C0151)

- "J'apprécie les Clos d'Or parce que c'est une plus petite concentration qu'à la Villeneuve. Il y a beaucoup moins de vol, de détérioration, de vandalisme. Mais en fait, à Villeneuve je ne me sentais pas en insécurité, même quand j'étais toute seule".

(F25 psychologue C0139)

Ce dernier extrait d'interview indique bien la part pleinement imaginaire de la projection de l'angoisse sur un lieu qui vient l'incarner. Car cette personne, lucide quant aux pratiques effectives constatées à Villeneuve, mentionne aussi son sentiment lors de son séjour, et pour elle aussi le fait d'habiter relativisait l'insécurité. Dans la plupart des cas les zones interdites sont aussi les zones inconnues, celles pour lesquelles la rumeur tient lieu de garantie, et où un seul fait divers prend l'ampleur d'une statistique.

Le quartier Saint-Laurent est exemplaire sur ce plan, lui qui est vécu comme particulièrement sûr par ses habitants, et qui a connu une connotation très lourde de quartier venimeux. Le récit suivant illustre

bien l'ostracisme dont on peut être victime, de par l'image externe de son quartier :

- "Quand je suis allée à l'école de la Maille, je sympathisais avec les autres filles. Elles m'ont demandé où j'habitais et j'ai répondu rue Saint-Laurent. Le soir, elles sont rentrées chez elles, et le lendemain elles reviennent en disant : ma mère m'a dit de ne pas fréquenter des filles comme ça, elles ont un couteau dans la poche ! C'était la terreur : partout où on passait, c'est vrai que les gens avaient peur. Le quartier a eu une mauvaise réputation.

Il y a trente ans, même plus, mon père nous raconte toujours que quand ils sont arrivés ici, il y avait des bandes rivales qui se battaient au bout de la rue. C'était leur propriété. Il y a une dizaine d'années, il y a eu trois meurtres, mais ce n'étaient pas des gens de la rue, ni les tueurs d'ailleurs.

Quand je dis que j'habite rue Saint-Laurent, les gens disent toujours "moi, j'aurais peur !", mais moi je peux me promener à minuit dans la rue, j'ai pas peur !".

(F30 O 71SL 01)

Par un phénomène curieux, mais dont il ne faudrait pas surévaluer le caractère causal, les personnes effectivement victimes de vols à leur domicile se retrouvent majoritairement dans le groupe des "refusants". En plus de quelques effractions sur les véhicules, les cambriolages sont l'agression la plus courante mentionnée par les interviewés. Mais aucune raison vraiment probante ne vient justifier leur réunion dans ce groupe particulier de notre échantillon. De plus, il s'agit de trois personnes dont l'ancien logement se trouvait rue Saint-Laurent. Pour deux d'entre elles les circonstances des vols ont été liées à la réhabilitation, soit que la négligence du départ ait contribué à relâcher la surveillance, soit que le voleur, informé professionnellement de l'absence des occupants, en ait profité pour s'introduire chez

eux impunément. Aucune, toutefois, ne remet en cause son image du quartier quant à la sécurité. Même un délit effectif ne peut lutter contre la ceinture protectrice que chacun érige autour du territoire collectif.

- "C'est vrai, plusieurs fois on s'est fait déménager des choses, mais c'est pas propre au quartier. C'était dans des circonstances que je trouve normales".

(F34 graphiste SL/Gordes)

Les cinq figures qui décrivent l'espace collectif entourant le domaine privé s'entrecroisent et se modulent les unes et les autres. Dans le vécu de chacun apparaissent de multiples variations de cette combinatoire. Mais les axes dominants perdurent transversalement aux individus. Jamais totalement neutre, la réhabilitation conforte dans la plupart des cas l'image préexistante du quartier. Mais, au stade de l'interrogation, Brocherie-Chenoise ou Saint-Laurent partiellement n'ont pas encore totalement stabilisé leur nouvelle population. Le processus est en cours, qui impose le dialogue entre la symbolique du quartier, construite dans la sédimentation, et les nouveaux éléments qui en troublent ou en confortent l'équilibre.

Dans la perception de l'espace, personne ne limite son champ à une vision strictement domestique de son cadre de vie. Choisi ou subi, l'environnement architectural et humain s'impose dans les pratiques et les modes de vie. En intervenant directement dans ce cadre, la transformation physique du quartier par les travaux a souvent pris la forme d'une médication progressive plus que d'une rupture. Ce système d'intervention a permis de respecter le continuum spatial en même temps que le substrat imaginaire. Parce qu'il y a des blessures dont une ville ne se remet pas, la progressivité et la douceur de la méthode semblent avoir pertinemment fonctionné, au moins dans les lignes de force que dégagent cette recherche. La digestion de ce type d'opérations est en cours, et pour en mesurer la portée à une échelle plus large, après les territoires privé et commun, il nous faut saisir les récits des habitants sur les images globales de la ville.

III - FIGURES DE LA VILLE

Figure 13 : GEOMETRIE DU CHANGEMENT

La présente figure rassemble les éléments recueillis dans les récits qui portent directement sur la conscience du changement lié à la réhabilitation. Où se situe la part la plus importante de la transformation entre l'avant et l'après ? Les diverses catégories de réponses parcourent un éventail qui va du cadre intimement personnel, jusqu'à une conscience de la ville dans son ensemble, avec les échelons intermédiaires entre ces deux pôles. C'est la raison pour laquelle nous situons cette figure comme préambule à la présentation des images pleines de la ville, au sens où il n'y a pas séparation radicale entre la sphère privée et le domaine public, et où le moi et le monde ne sont que les facettes du même vécu.

La ville se modifie et par là agit sur la vie de ses habitants, leur offre un cadre nouveau, mais établit aussi dans la répétition des rapports de permanence. Dans l'autre sens, les habitants - plus que les "usagers" dont le terme limite les interventions à une usure des choses - modèlent et modulent leur ville dans la trame fine de leurs pratiques quotidiennes. Nulle antériorité déterministe de l'une ou des autres dans cet échange, mais plutôt une relation plurielle d'harmonies, de décalages, d'oppositions ou de redondances, qui fonde véritablement l'esprit des lieux.

Le panorama du changement raconté au fil des enquêtes illustre bien ce parcours des points de vue, du sujet à son contexte. Et ces multiples focales suivent étroitement la position précise des individus dans leur rapport à la réhabilitation. Plus la transformation a porté sur les pratiques corporelles, et plus le changement évoqué est assimilé à une modification de la vie personnelle. En d'autres termes, la conscience d'une évolution s'exprime davantage par rapport

aux modes de vie privée, lorsque le transfert de logement a marqué physiquement les comportements. Par contre, le spectacle extérieur de la réhabilitation, pour les limitrophes par exemple, engage une vision plus globale du changement, lié à la configuration de la ville. Pour attendre qu'elle soit, cette distinction recouvre en fait une certaine similitude de réaction appliquée aux deux extrémités de la même chaîne : la familiarisation est un processus d'appropriation capital, qui se vit aussi bien à l'échelle domestique qu'à l'échelle urbaine.

Si chaque quartier nuance les images qu'il produit sur le changement, aucun ne développe de particularisme fort. A une seule exception toutefois, qui est davantage une distinction par l'absence : on ne retrouve pas dans le quartier des Clos d'Or les extensions sur la ville qu'ouvre la réhabilitation dans les quartiers anciens. Aucune personne rencontrée là ne fait déborder sa vision du changement au-delà de son immeuble. Par comparaison, les Clos d'Or sont le quartier où la stabilité vient le plus contrebalancer la transformation des lieux.

- "Les appartements ont changé, mais les gens sont toujours pareils".

(H40 peintre CO139 Algérien)

- "Il y a moins de bruit, moins de froid, mais le quartier est toujours le quartier, l'immeuble est toujours l'immeuble".

(H45 maçon CO153C Algérien)

- "La vie continue comme avant ..."

(H59 retraité CO153B I)

Tous s'accordent à noter les améliorations que nous avons déjà présentées notamment au cours de la figure 5 sur la qualité, mais la perception du changement se limite pour les Clos d'Or à cette amélioration du confort, à la fois notable et relativisée.

Dans les quartiers anciens, l'importance du passage est venue de manière beaucoup plus forte, ayant davantage modifié les habitudes de vie.

- "Ça nous a aidé à résoudre une crise dans notre couple. On s'est investi ensemble dans l'aménagement de ce nouvel appartement, et ça s'est bien passé. Pendant plusieurs mois j'étais mal ; je n'arrivais pas à me faire à ce nouvel appartement, chargé, lourd. J'ai toujours la nostalgie de mon ancien appartement. Par contre, on a gagné en confort. Ma fille est ici comme un poisson dans l'eau. Elle a retrouvé tous les copains de l'école. Elle a un tas d'activités. Elle est extrêmement adaptée à la vie en ville".

(F39 enseignante 18Voltaire/7SC)

- "C'est d'abord un moment de désarroi pas facile. Parfois, c'est un peu l'occasion dans les familles de mettre les pendules à l'heure, notamment pour les enfants de prendre un peu d'autonomie. Des fois, c'est le déclic ! Personne n'avait habité ici avant moi. J'ai mis longtemps à m'habituer. Entre le fait que ce soit tout neuf, le fait qu'il n'y ait plus la même vie de quartier, j'avais un peu l'impression de ne plus être chez moi. J'ai mis un certain temps à investir affectivement. Et je sais que ça ne sera jamais autant que ça a été là-bas. Il y a des périodes dans la vie où on investit plus dans un endroit, mais l'inverse est aussi vrai : ce qu'on vit dépend aussi de l'endroit où l'on est. Attention, ça ne remet pas en cause la restauration ! Je suis très content d'avoir une baignoire, de l'eau chaude, de ne pas être obligé d'aller chercher du mazout, je ne crache pas dans la soupe !".

(H33 enseignant Très-Cloîtres/5Alphand)

- "On a une nouvelle façon de vivre, on a plus de facilités, on est mieux, on est plus à l'aise. Le mode de vie ne change pas par rapport à un autre appartement, enfin, on fait toujours les mêmes choses, mais on les fait mieux, on les fait plus à l'aise".

(H25 O 7SC OI)

- "Le quartier a changé en mieux, puisque c'était de vieilles mesures".

(H70 retraité 6Blanchard)

Le quartier Saint-Laurent, quant à lui, met davantage l'accent sur les modifications liées aux transferts de population.

- "Question immeubles, c'est bien, c'est rénové, c'est beau ; mais avant, il y avait quand même plus de monde, ça vivait mieux. Maintenant, c'est plus calme, mais c'est même trop calme ! C'est une question de mentalité; avant, c'était une mentalité ouvrière, et maintenant, plus ça va, plus ce sont des rupins ! On se contacte, bonjour, au-revoir, c'est tout".

(H31 employé 10SL OI)

- "Le quartier Saint-Laurent est passé pour un quartier pourri pendant longtemps. Il y avait beaucoup d'immeubles insalubres. Maintenant que les bâtiments sont rénovés, je suis sûre que la population va changer petit à petit. Il y a une majorité d'Italiens, mais je pense que ça diminuera ; ce sera plus hétéroclite, un peu tout mélangé".

(F33 infirmière 4SL)

- "Quand vous êtes en bas, vous trouvez que vous êtes dans le même quartier, mais en haut, c'est pas la même maison!".

(H68 retraité 3SL OI)

Si nous pouvons recueillir des formulations mieux centrées sur telle ou telle perception dans l'un ou l'autre quartier, il importe de bien avoir à l'esprit que pratiquement toutes se retrouvent partout. Il est vrai cependant qu'une situation, ou une sensibilité, peut animer un quartier plus qu'un autre et, par là, être mieux exprimée, mieux verbalisée sur un quartier que sur un autre.

Rien de particulier n'apparaît à Brocherie-Chenoise, si ce n'est la réflexion suivante, finalement très rare compte-tenu de l'ampleur des différentes opérations :

- "Il aurait fallu entreprendre progressivement, et pas tout d'un coup comme ça ! Ça crée des perturbations commerciales. Grenoble aujourd'hui, c'est une ville-chantier, c'est un désastre !".

(H40 commerçant 22Chenoise P OI)

Lorsque la ville change, ce sont aussi ses acteurs qui se transforment. Aux multiples niveaux de notation des modifications perçues, du domaine personnel à l'amélioration du confort, de la structure d'un immeuble aux images d'un quartier, d'un simple chantier de rue aux grands tracés de la ville, se joue l'échange le plus profond entre la conscience collective et son cadre de vie. Cette figure préambule est moins organisée que les suivantes qui agglomèrent des images fortes et référencielles de la ville. Mais ces dernières ont parfois mis des siècles pour parvenir à leur maturité. Ici, grâce à ces interventions de réhabilitations ponctuelles au regard de l'histoire urbaine, et collectives puisque portant sur des quartiers entiers, nous pouvons saisir des traces larvaires qui alimenteront sans doute les images en action dans la ville de demain.

Les récits des limitrophes, moins directement impliqués dans un transfert personnel, sont intéressants pour ouvrir quelques pistes avec davantage de recul :

- "Par rapport à ce que le quartier était avant, il reste des traces, le marché, les Algériens, les clochards, le bruit la nuit... Le marché a évolué, s'est conforté. Les pratiques ont changé. Ce sont les antiquaires qui arrivent. Les HLM font qu'il y a un certain type de population qui a été maintenu, et qui participe pas mal à l'animation. S'il n'y avait pas eu ces HLM, ce serait devenu un quartier tout con comme la rue Voltaire : il n'y aurait que des antiquaires !

L'image dominante qui résume cette réhabilitation, c'est la disparition du rempart, du moins de l'effet de rempart du bâtiment tout gris, très compact : on avait parfois l'impression de ne pas pouvoir pénétrer, alors que maintenant, ça devient de plus en plus perméable. On y rentre de mieux en mieux, ce qui n'est pas nécessairement une bonne chose : ça veut dire que c'est le commerce centre-ville qui avance, une récupération bien bourgeoise !

Il y a les vieilles rues des halles, les fêtes et les antiquaires, tout cela, qui incite au contraire à entrer, alors qu'avant, c'était le contraire".

(H49 architecte 6A.Gaché L)

- "La rue en elle-même n'a pas changé puisqu'elle est restée avec les façades qui existaient. J'ai le sentiment que c'était vraiment un lieu très croupissant, très noir et inconfortable. Alors que c'est devenu clair et plus confortable. Avec juste un petit regret, c'est que j'ai vu passer des parquets et des portes splendides qui ont été jetés à la poubelle et donc, ça veut dire que le type de confort qui a été fait à l'intérieur est un confort moderne. On a retiré tout ce qu'il y avait d'ancien à l'intérieur ; on a dû ne garder que les quatre murs, et même refaire toutes les dalles, puisque les planchers de chêne sont partis aux ordures..."

(H43 cadre 19Voltaire L)

- "Avant, il y avait pas mal d'étudiants qui avaient des chambres. Maintenant, il n'y en a plus, il n'y a plus de jeunes. Au contraire, il y a des familles. Cette réhabilitation, en fait, ça a fait énormément vieillir le quartier".
(F38 institutrice 28St Jacques L)

- "Pour moi, c'est une opération qui est passée totalement inaperçue. C'était très intérieur, très fermé. Il n'y a eu aucune modification de rue dans cette réhabilitation, seulement celle de la cour intérieure".
(H75 retraité 11 République L)

- "Le quartier a gardé son intégrité, son identité. Je n'ai pas le sentiment qu'il ait changé".
(H39 comptable 3Vicat L)

- "Le visage du quartier proprement dit, si on prend la partie République, il est le même qu'il était. Mais la partie place Sainte-Claire a considérablement changé depuis sa réhabilitation".
(H58 retraité 11République L)

L'ensemble des témoignages regroupés dans cette figure illustre bien la prudence à notifier le changement. Toujours la résistance est sous-jacente et le contrepois proche pour ne pas faire basculer son avis dans le sens d'une rupture. Si l'on peut faire état de son évolution personnelle et des étapes qui la marquent, le rapport à la ville est d'abord rapport de durée. Elle ne doit pas connaître une vitesse de transformation trop proche de la chronologie de ses habitants. Son pouls doit battre à sa mesure, et ne pas changer brutalement de cadence. Un espace qui mue doit avoir le temps pour allié, sinon il court le risque d'un décrochage imaginaire qui le rend symboliquement invivable. Les opérations de réhabilitation observées ici ont intégré cette dimension aux yeux de la plupart des personnes interrogées, qui les ont donc traversées davantage comme une mutation que comme une fracture.

Figure 14 : LE PASSE INDEFINI

En portant l'analyse sur les quartiers anciens, il était inévitable de rencontrer la dimension historique, mais, bien au-delà d'une simple référence locale, à de rares exceptions près l'évocation du passé est une figure fondamentale de l'appartenance à un espace. Avant même de se situer soi-même comme interlocuteur de cette figure, le lien s'établit directement entre un lieu donné et ses racines temporelles, sa verticalité. De par sa durée, l'espace marqué par le temps entre déjà en résonance imaginaire, même si l'on ne l'habite pas. La charge symbolique déborde largement ses fonctions actuelles, et son rôle de fil du temps concerne même ceux qui ne le fréquentent pas. Pour ses habitants existe de plus une aura dans laquelle ils se sentent pris et qui enracine leur vie dans une dimension très fortement valorisée. L'ancienneté est un privilège.

Dès que l'on cherche à préciser quel passé historique sert de référence, quelles images viennent à la mémoire, ou quelle époque domine dans les évocations, on se heurte à une incompréhension de la part des personnes interrogées. Car, pour elles, l'important n'est pas dans un rappel précis d'anecdotes ou d'événements s'étant effectivement produits en ces lieux ; en-dehors de deux noms propres, nul ne fait la moindre allusion à des faits historiques concrets. On pourrait presque d'ailleurs se sentir incongru d'insister pour obtenir des précisions, tant le problème du passé ne se vit pas ici sur un mode historique.

En fait, le passé consensuel auquel on adhère est totalement mythique et ne correspond à aucune époque. Seule l'histoire déréalisée sert de référence. L'"ancien", le "vieux" suffisent à plonger l'image dans une verticalité qui l'enracine. Et dans ce contexte où le flou doit dominer, les signes d'évocation sont souvent extrêmement stéréotypés.

- "J'ai toujours aimé les vieilles pierres, du point de vue historique. J'adore fouiner dans les vieux quartiers, que ce soit à Paris, à Tarbes, à Toulouse, partout où je vais, je suis attiré par le passé. J'aime retrouver les vieilles pierres, me dire qu'elles sont là depuis six cents ou sept cents ans, ça m'impressionne ! Nous, on passe tellement vite ..."

(F63 retraitée CO153C O Russe)

- "C'est peut-être parce que je deviens vieille, mais enfin, j'adore être dans le vieux. Il me semble qu'ils ont une âme les vieux immeubles".

(F40 infirmière 18Chenoise P)

- "Ici, tout se base sur quelque chose de préexistant, de pas artificiel. On ne crée pas à partir de rien, il y a tout un passé derrière".

(F39 enseignante 18Voltaire/7SC)

- "Je ne pourrais pas vivre dans un quartier neuf. Peut-être à cause de ma formation d'architecte. De toute façon, j'ai toujours aimé les vieilles pierres. J'ai besoin de vivre dans un endroit qui a une humanité. Même si c'est refait, comme ici, j'aime bien sentir que d'autres gens sont passés avant moi".

(F28 architecte SL/Poste)

- "J'aime beaucoup une vieille maison qui a un passé. Une vieille maison, c'est moins froid. A Villeneuve, les appartements n'ont pas la même âme. On dirait que les murs ont une autre transpiration ! Ici, j'ai l'impression d'habiter dans un appartement ancien, tout en ayant un bon confort. J'ai pas l'impression d'être dans du neuf.

Au fil du temps chacun a construit selon son humeur , ses

moyens, ses possibilités. C'est ça qui fait l'âme d'un vieux quartier et tout le charme ; même les choses pas très mar-
rantes, les cours sombres, les allées humides ..."

(F54 inactive.Championnet/12Voltaire)

- "Dans le vieux, c'est plus chaud, c'est plus intime. Les murs sont épais, c'est de la pierre !".

(F70 retraitée 6Blanchard)

- "On est tous dans un monde de transplantés. On a toujours besoin de racines. Et ces racines passent autant par le lieu que par l'habitat qu'on imaginait à l'époque. Et le bois fait partie de ces matériaux que j'estime importants".

(H43 cadre 19Voltaire L)

- "C'est plaisant d'habiter un quartier qui a une histoire, d'entendre des bribes de l'historique du quartier. C'est agréable. Contrairement à Villeneuve, par exemple, où il n'y a pas d'histoire, pas de passé, rien. C'est agréable de savoir qu'il y a eu des choses avant, des choses présentes, et qu'il y aura quelque chose après".

(H29 éducateur SL/Lorraine)

Le passé, même indéfini, colore non seulement la vision du quartier mais aussi le vécu de ses habitants auquel il apporte une qualité de vie supplémentaire. Lorsque le regard des autres vient conforter ce sentiment, la valorisation prend un caractère social qui ne laisse pas indifférent. Le passé est un capital dont les habitants sont aussi les gardiens. On pourra rapprocher ces témoignages de la figure 8, la honte, où le regard des visiteurs provoquait des réactions inverses :

- "Avant, au dernier étage, on avait une statue qui se voyait de la rue. Cette statue a disparu. Par la suite, il y avait une plaque sur la porte d'entrée qui a disparu aussi. Ils l'ont enlevée. Alors, pour moi, ça fait perdre de l'ancienneté. Pas pour la rénovation, mais pour Vaucanson, ça a été

une perte, il y a de moins en moins de touristes qui viennent !

Avant, il y avait beaucoup de gens qui entraient, pratiquement toutes les races, de tous les pays qui visitent la France. On était content quand il y avait du monde. Avant, la cour était pleine, maintenant, elle ne se remplit pas, et nous, ça nous embête parce qu'on aimait bien avoir des touristes, ça fait voir que ça a vraiment de l'ancienneté.

Cet appartement est célèbre. L'immeuble appartenait à Vaucanson dans l'ancien temps, il est né rue Brocherie, mais il a grandi dans cet appartement, et il a fait ses ateliers ici !".

(F50 8Chenoise P I)

- Son fils :

- "Ma mère est trop heureuse dans ces choses-là. Parce qu'en Italie, c'est tout dans l'ancienneté, la religion ! Quand elle a su à qui avait appartenu cet appartement, elle a dit : "je ne partirai plus!" alors qu'elle avait l'intention de partir. On se contente de partir en vacances en Italie, et on reste dans cet appartement !".

- "Moi, le truc historique, je suis pour que tout le monde en profite ! Maintenant, il y a de plus en plus de monde qui vient voir ces immeubles et c'est terrible, c'est tout juste si on ne ferait pas guide à certains moments !

Même avant les travaux, on me disait "ne quittez pas votre appartement, vous avez les vieilles pierres !".

(F40 infirmière 18Chenoise P)

- "L'église, vous savez quand même que c'est la plus vieille de France ? La place Xavier-Jouvin, c'est un ancien cimetière. On y trouve même des squelettes ; mon fils me rapportait des

doigts à midi. Il y a un passage souterrain qui traverse sous l'Isère, de la rue Saint-Laurent à la place Notre-Dame. Il paraît ! Les archéologues n'ont rien vu, à part deux ou trois cadavres. Mais on leur laisse croire, on ne va pas leur dire !

Le professeur d'histoire de ma fille leur a dit que Notre-Dame était le plus vieux quartier de Grenoble ! Ma fille a dit non, c'est Saint-Laurent. Son professeur n'a jamais voulu l'admettre ! Elle a mis "répond à ses professeurs". Moi, j'ai mis "elle a bien raison !". On va mettre Gratiano-polis sur notre adresse. Mais je ne sais pas si le facteur saura!".

(H4) O 11SL)

Par contre :

- "Je vois de temps en temps des groupes d'écoliers ou d'autres qui défilent en admirant trois ou quatre porches. On leur montre trois pierres en leur disant qu'elles sont du XVIIe siècle, ça me laisse froid !".

(H28 anesthésiste SL/Chenoise)

L'attachement au passé croît avec l'âge des interviewés, mais celui-ci n'en est pas un facteur déterminant. La solidarité verticale se retrouve dans toutes les catégories de population rencontrées. En intervenant directement sur les supports physiques de cette mémoire diffuse, la réhabilitation ne manque pas de questionner le rôle de l'ancienneté, et la nécessité de sauvegarder des vestiges menacés par l'insalubrité. Et ce que nous avons déjà mentionné lors de la figure 1 se retrouve ici: il existe un large accord pour conserver ce qui existe. Par le respect des apparences qu'elle permet, la réhabilitation est donc conforme à la présente figure, alors que la démolition-reconstruction entre en conflit avec elle. Un certain cachet est toutefois nécessaire pour légitimer la conservation. Lorsque le passé est trop synonyme

de vieillesse, ou n'a pas encore franchi l'âge canonique de la mémoire collective, la tentation de faire table rase réapparaît.

- "Pour moi, ici, c'est un immeuble qui est ancien. C'est un vieil immeuble. D'après les gens du quartier, il doit bien avoir dix ans ! En fait les HLM pourraient raser et reconstruire, ce serait pas plus mal !

Mais le genre Vieux Grenoble, j'aimerais pas qu'on le casse, pour pas trop abîmer l'esthétique. Il vaut mieux faire des réparations, refaire les intérieurs, redonner un petit peu de bien-être".

(F30 O CO153B)

- "Il y a des vieux immeubles dans la rue Saint-Laurent qui ont de la gueule, qui ont des porches, des voûtes, des montées donnant sur l'extérieur, avec un patio... C'est vrai que ça peut être joli de garder ça, et je crois que c'est respecté. Mais d'autres immeubles n'ont aucune allure : ni jolis, ni solides".

(F27 chômage SL/N.Chorier)

- "L'immeuble c'est du neuf avec une façade ancienne !"

(F33 infirmière 4SL)

- "Ce serait dommage que la rue Saint-Laurent devienne aussi un "neuf vieux quartier" comme Très-Cloîtres où tout a été refait".

(F37 infirmière 22SL/5Bayard)

- "J'aime beaucoup l'ancien, les rues piétonnes qui sont derrière, je trouve ça génial, pas de bagnoles ! de vieilles façades, de vieux escaliers en colimaçon, même si c'est pénible d'y déménager un lit ! Comme j'aime aussi le moderne, c'est à moi d'en mettre à l'intérieur".

(H25 O 7SC OI)

- "Il y a l'ancienne cour où habitait Jean-Jacques Rousseau, avec une fontaine en pierre, un lierre qui grimpe, c'est joli comme tout !

Grenoble a toujours été une ville de garnison. Alors, le peu qu'on a du passé, il faut le préserver".

(F54 inactive Championnet/12Voltaire)

- "Ici, au centre de la ville, il faut garder un peu l'aspect de l'ancien temps, c'est historique. Bien sûr, c'est moins coûteux de démolir et de reconstruire comme le grand immeuble de la rue de la République, mais ça choque, et ça perd le charme du centre de la ville".

(H70 retraité 6Blanchard Allemand)

Aussi abstraite que soit cette référence au temps passé, elle entre pour une part fondamentale dans la représentation d'une ville et surtout dans la conscience de ses habitants qui soulignent parfois avec jubilation le fait d'être débordés par la longue histoire de leur cadre de vie. Il y a là un lien cosmique à l'espace, dont la ville se fait ici le réceptacle. En se situant dans une perspective chronologique hors de l'échelle individuelle, le tissu urbain relativise les responsabilités et relie ses habitants à une logique de leur propre dépassement. Maillons dans une chaîne depuis longtemps engagée, ils sont partie prenante d'un courant, sans en être la volonté. Le présent n'est jamais évoqué comme l'histoire de demain, ni la réhabilitation comme une étape pouvant donner formes à des images du passé. Dans cette adhérence à une mémoire aseptisée, se profile sans doute beaucoup le souci de se sentir rattaché à la dimension tellurique de l'histoire des hommes.

Figure 15 : LE CENTRE-VILLE

Les quatre figures qui suivent(1), inaugurées par celle-ci, décrivent quatre types d'espaces urbains qu'on peut lire en parallèle comme étant quatre quartiers. En grande partie, il y a effectivement analogie entre ces types imaginaires et les situations locales précises qui leur

(1) - C'est-à-dire : le centre ville, le village, un espace sans histoire et l'espace banni.

servent de références. Mais pour une part le recouvrement n'est pas rigoureux, car les récits et images qui ont servi de matière à la constitution de ces figures comportent souvent un caractère plus abstrait que descriptif. Le centre-ville évoqué renvoie bien entendu à celui de Grenoble, mais aussi se définit en termes idéaux, tel qu'un centre-ville pourrait exister. Sans cesse, il y a cet échange entre la figure et son incarnation locale, et il est important d'avoir présent à l'esprit cette double lecture.

De la même façon, le "village" se syncretise autour de la rue Saint-Laurent, qui en est le véritable emblème. Mais cette figure peut se retrouver dans d'autres quartiers, de manière sans doute plus latente, dans des formulations moins abouties, mais ayant une part néanmoins active dans les imaginaires de leurs habitants. D'ailleurs, les éléments recueillis qui composent ces quatre figures l'ont été dans tous les quartiers, aussi bien anciens que récents. De plus la figure 18 sur l'espace banni ne correspond pas à une de nos zones d'intervention, puisque sa correspondance locale est la Villeneuve. Il n'empêche que dans le fonctionnement des images, celle-ci joue un rôle essentiel de structuration du cadre de référence - hors même de toutes opinions ou attitudes observées chez ses habitants.

A l'échelle de notre recherche tout se passe comme si la ville se partageait selon ces quatre secteurs d'appréhension. Entre ces quatre pôles, l'opinion tranche pour l'appartenance de chaque quartier. Parfois la caricature n'est pas loin. Parfois encore, ces quatre termes sont un peu courts pour saisir la totalité de l'espace urbain. A la décharge des personnes interrogées, l'entretien ne portait pas directement sur leur vision de la ville et de ses différents aspects. Mais, c'est précisément là où réside l'intérêt d'une telle répartition, y compris dans sa brutalité : à l'occasion d'un questionnement sur des interventions particulières, cette répartition est apparue tels des points d'ancrage et de références en action dans une population donnée.

Même si ce sont surtout les habitants rencontrés dans les quartiers Sainte-Claire et Brocherie-Chenoise qui illustrent la figure du centre-ville, celui-ci ne se réduit pas aux dimensions de ces quartiers. D'ailleurs, si Sainte-Claire développe des images proprement liées au centre-ville, Brocherie-Chenoise, tout en faisant de même, les alternent avec d'autres que l'on retrouvera dans la figure suivante sur le village. Sa position plus excentrée permettant un double profil imaginaire. Lorsqu'il s'agit du centre-ville, trois critères se manifestent comme nécessaires : l'animation, l'équilibre des activités et des populations et la capacité à incarner totalement la pleine-ville. Les exemples cités vont témoigner largement des deux premiers points. Le troisième, plus en filigrane, est pourtant essentiel dans la potentialité d'un lieu à devenir symboliquement la ville tout entière. En étant capables d'être pleinement Grenoble, les quartiers du centre s'interdisent une certaine autonomie, échappent à la quiétude du village, à l'endormissement des quartiers sans histoire ou à l'anonymat des grands ensembles. Plus fortement identifiés que d'autres, appartenant à tous leurs pratiquants bien au-delà de leurs simples résidents, ces quartiers libèrent la ville de sa conscience en lui permettant de se fixer.

- "Le centre-ville, c'est formidable ! C'est d'avoir tout sous la main, d'être au centre d'un réseau d'amitiés. Ça fait comme une espèce de toile. Je pense que les gens viendraient beaucoup moins me voir si j'habitais plus loin. J'apprécie d'aller au cinéma, et de pouvoir y aller à pied. Je prends plus jamais ma voiture à Grenoble. Il y a le jardin de ville, la discothèque. Si on veut rencontrer des gens, c'est juste en-dessous !

Tout l'effort qui a été fait sur la rénovation des façades, sur l'aspect extérieur, sur le coup de neuf un petit peu partout, c'est formidable ! C'est vraiment important pour le moral, surtout quand il pleut !".

(F39 enseignante 18Voltaire/7SC)

- "C'est bien d'habiter le centre-ville. Tout est sur place, les courses, le cinéma... J'aime bien Grenoble !".

(H25 0 7SC 01)

- "Je voulais un appartement au centre-ville, je n'avais aucune envie d'aller habiter à la Villeneuve. Tous mes centres d'activités, d'intérêts, mes amis, à quelques rares exceptions près, se situaient et se situent toujours au centre-ville. Il y a des raisons pratiques, le fait de pouvoir aller chez un copain sans prendre sa voiture.

J'ai besoin d'un endroit qui ait une certaine densité, au niveau de la rue, des cheminements extérieurs. Pour me ballader à pied, j'ai besoin qu'il y ait du monde.

Les options architecturales peuvent favoriser la vie de quartier, mais malgré cela, il faut qu'il y ait un investissement humain, une appropriation. A la limite, le vandalisme peut être une forme d'appropriation. Même être contre quelque chose, c'est déjà reconnaître qu'il existe, c'est déjà important !

Ici, c'est pas vraiment un quartier ; c'est plus un carrefour. Il y a beaucoup de passages, beaucoup de gens qui viennent. Il y a trop de gens qui viennent pour permettre une vie de quartier. Un quartier, ça a besoin d'être tranquille, d'être un peu à l'écart, d'être un peu ouvert, mais aussi de se replier sur soi-même à certains moments. Ici, ce n'est pas possible. Mais moi, je n'ai pas d'enfant ; les mères de famille ont plus la notion de quartier. Notamment au niveau de la cour intérieure, il y a toute une vie centrée sur les gamins.

L'immense immeuble qui est en face de la Maison du Tourisme, c'est une véritable verrue sur Grenoble ! Il ne serait pas là, ce serait merveilleux ! Les gens qui l'habitent cet immeuble République, ils n'ont pas propension à descendre

dans la rue, à vivre une vie de quartier !".
(H33 enseignant Très-Cloîtres/5A1phand)

- "C'est très, très privilégié, d'habiter le centre ! Le centre, c'est sûrement pas les commerçants et les rues piétonnes. C'est cet équilibre de population et d'activités et c'est une mémoire. Des tissus sociaux, des réseaux imbriqués les uns dans les autres et qu'il faut maintenir à tout prix. Sinon, c'est mort. Et puis, c'est la vie nocturne aussi qui est importante !".
(F34 graphiste SL/Gordes)

- "Le soir, ils ont transformé l'éclairage, c'est plus éclairé. Et les restaurants aussi animent, alors, ça fait un lieu de passage : ça me rappelle un peu le quartier latin, si on peut dire ..."
(F40 infirmière 18Chenoise P)

- "Il y a un équilibre tout à fait indispensable au sein d'une ville entre habitat, travail et commerce. Le centre-ville a retrouvé la mentalité de cette petite population industrielle qui existait autrefois. Ce quartier aurait pu devenir un quartier complètement huppé et très mondain, ce qu'il a du commencé à être, puisqu'on y retrouve toutes les ambiguïtés de Grenoble, mais à un moment, il a pris un virage qui lui a permis de retrouver son équilibre. Il aurait pu devenir un quartier de luxe si la Ville n'avait pas préempté. Il y a autant de gens riches que de gens modestes, de commerces de luxe que de commerces tout simples. C'est certainement le quartier que je préfère de Grenoble".
(H43 cadre, 19Voltaire L)

- "C'est le vieux-centre mon territoire. J'ai du mal à m'en décrocher, même si je vois sa dégradation maintenant, qui est liée à la dégradation de la qualité de la vie à Grenoble. Je suis très attachée au vieux-centre. Je trouve que c'est là qu'il y a encore un peu d'âme. Et puis, il y a mon réseau affectif. Vous savez, on ne connaît le positif d'un quartier, d'un immeuble, d'une maison qu'en l'habitant !".

(F43 documentaliste 5Lorraine/Gordes)

- "Les gens, quand ils se baladent, ils sont toujours à regarder ! Comme on habite au rez-de-chaussée, on laisse tout le temps fermé".

(H29 éducateur SL/Lorraine)

- "Ce que je n'aime pas du tout, c'est cette espèce de voyeurisme, qui s'exerce sur la place de Gordes, dans les quartiers piétons, avec les terrasses de café. J'ouvre ma fenêtre, je descends mes rideaux, j'arrose mes plantes, et hop, il y a quinze personnes qui lèvent la tête pour voir ce que je fais ! Vraiment, c'est très pénible".

(F34 graphiste SL/Gordes)

Cette disponibilité du centre à la ville tout entière est aussi parfois la rançon de ses habitants. Qu'on l'habite ou pas, le centre-ville joue une fonction fédératrice dans les représentations de la ville. Ses capacités d'ouverture sont autant de repères offerts à ceux qui le fréquentent : parcours habituels, seuils de déambulation, zones interdites ou quasi obligatoires s'alternent pour favoriser ses activités pratiques comme ses charges imaginaires. Ses habitants, dans la conscience du privilège d'être au cœur de l'espace, ressentent de manière plus ou moins formulée un certain particularisme de leur rôle en même temps que le jeu des contraintes qui l'accompagnent. Leur quartier, perméable à la ville tout entière, ne se referme jamais sur lui-même,

et les personnes que l'on croise débordent largement le voisinage. Dans sa diversité, et avec cet équilibre fragile mais conservé jusqu'alors que dénotent les interviewés, le centre-ville de Grenoble remplit sa mission. La réhabilitation n'a pas incliné cette dimension, que l'on ne sent jamais totalement acquise, mais qui se reconquiert chaque jour.

Figure 16 : LE VILLAGE

Par opposition au centre-ville, la figure du village joue sur la fermeture d'un espace autour de sa communauté. On pourrait presque dire que chaque quartier conscient de son identité, et n'ayant pas vocation à devenir centre-ville, porte en lui les germes de cette figure. Mais peu parviennent à la vivre pleinement même si celle-ci apparaît comme très vivace dans l'espace. De plus, cette configuration prend une force renouvelée par la nostalgie : c'est parfois après avoir quitté un quartier que, par comparaison, on se le remémorise selon la figure du village.

Trois éléments sont nécessaires à cet agglomérat : un lieu assez nettement défini, dont tous les habitants cernent bien les frontières, un noyau humain de base, servant de ciment à une communauté familière qui peut être polymorphe, un espace extérieur commun permettant des rencontres non institutionnalisées et non strictement fonctionnelles, possédant ou non une dimension naturelle, eau, arbres, prés, etc. L'alliage résultant de la combinaison de ces trois aspects, dans des proportions fort variables, nourrit les images du village dans la conscience de ses habitants. Dans cette figure, il n'y a d'ailleurs que ces derniers qui soient concernés. Contrairement au centre-ville qui se partage, il faut vivre ou avoir vécu dans une situation approchante pour évoquer cet imaginaire. Mais sa tentation est si forte que dès que l'un des éléments est pressenti, c'est l'ensemble de la figure qui se dessine.

- "Moi, j'ai toujours vécu là-bas, rue de Lorraine, c'était mon domaine, c'était mon quartier. Tout le monde me connaissait, tout le monde. Personne n'envisageait de partir, tout le monde était heureux. On était bien. On était entre amis, on discutait. Des fois, le soir, on se retrouvait dans la rue, on discutait c'était vraiment sympathique. Un peu comme à la campagne, on va s'asseoir sur un trottoir et on discute. On n'avait pas de sentiment d'infériorité par rapport à ceux qui habitaient place Grenette, on s'en fichait éperdument !".

(H66 retraité Lorraine/M.Desprez)

Le village est un processus d'isolement, de séparation du reste du monde. Même si l'on reconnaît certains avantages aux autres, ils ne contrebalancent pas la solidarité qui prime dans l'appréciation. Le village est fondamentalement une figure populaire, dont les images rurales témoignent du caractère traditionnel.

Dans l'ensemble des quartiers étudiés par notre enquête, Saint-Laurent est le prototype de cette figure. Ses habitants le décrivent selon ces termes et y adhèrent avec une foi pleinement fondatrice.

- "La rue Saint-Laurent, c'est une histoire d'amour. C'est une question très affective. J'aimais le lieu, les gens qui y étaient. Il y avait des gens de mon milieu, avec qui on échangeait. Il y avait aussi une vie sociale très importante. Ça a quelque chose qui me plaisait beaucoup ce brassage de gens. J'ai prévu de retourner vivre là-bas. Mais je ne voudrais jamais réhabiter rue Saint-Laurent s'il n'y a que des restaurants et des antiquaires ! Il n'y aura plus cet équilibre dont j'ai besoin. Je crois que c'est beaucoup la topographie des lieux qui me plaisait aussi. Une chose fondamentale, c'est de traverser l'Isère. Tout ce passage. C'est un espace, il y a du bruit, le cycle des saisons, l'eau qui monte et descend, qui est à sec, sale, propre...".

(F34 graphiste SL/Gordes)

- "Le fait de traverser le pont, on se retrouve ailleurs. On est en ville, mais c'est pas le centre-ville, c'est un quartier à part, et je crois qu'il le restera toujours".

(F37 infirmière 22SL/5Bayard)

- "C'est pas loin du centre. Il y a tout au point de vue commerces. Et puis, la structure sociale en plus, crèches, écoles, c'est pas mal fait. C'est un quartier un petit peu à part, où on peut se passer de voiture".

(F33 infirmière 4SL)

- "La rue Saint-Laurent a un côté village dans la ville. Tous les gens finissent par se connaître".

(H28 anesthésiste SL/Chenoise)

- "A l'époque, le quartier Saint-Laurent avait un charme de petit village qui était très fort. Il y avait un tiers d'Italiens, un tiers de Maghrébins et un tiers d'étudiants ; ça faisait un quartier très vivant. C'était le côté méditerranéen des gens de là-bas. Ça correspond à une époque de ma vie, avec tous les symboles d'une ville : une fontaine, un clocher, une place".

(F28 architecte SL/Poste)

- "Dans l'ilôt Montagne de Saint-Laurent, on est à deux pas de la ville et on se sent à la campagne. La différence par rapport aux autres quartiers, c'est que les gens qui y habitent ont voulu y habiter. Et c'est un désir qu'on peut avoir. Alors que Hoche, ce sont des attributions. Nous, on avait accepté de vivre dans un taudis au quartier Saint-Laurent, parce qu'en fait, il y avait ce confort extérieur, ce calme, et puis cette vie de quartier. C'était vraiment une priorité pour nous. C'est pour ça qu'on voudrait vite réintégrer le quartier ! D'ailleurs, je suis toujours locataire d'un garage dans la rue !".

(H29 éducateur SL/Lorraine)

- "C'est un petit village! La plupart des gens qu'on rencontre dans cette rue, on les connaît. J'aime ce vieux quartier. Comme j'ai des problèmes de jambes, je dois faire beaucoup de sport ; l'été je monte tous les soirs à la Bastille avec mon chien. La piscine de Meylan n'est pas très loin. Et on a aussi le grand avantage d'être près du centre-ville, de pouvoir se déplacer à pied ou en vélo. On est très bien situé, dans une rue qui a beaucoup de charme. Habiter des logements de type HLM, aussi près du centre-ville, dans une rue calme, sans avoir l'impression d'habiter dans une cage à lapins, c'est vraiment agréable. Ici, on n'a pas l'impression d'habiter dans une HLM, mais presque dans une maison individuelle. C'est tellement petit ! Ca ne fait pas bâtiment ! C'est une petite maison. On a beau avoir un petit appartement, on y est bien".

(F26 employée 3SL)

- "Il y a la Bastille tout de suite ! Si on n'a pas envie d'aller en ville, on monte à la Bastille, ça fait du bien ! On est toujours en ville, mais c'est quand même la campagne. Et puis, la rue Saint-Laurent a un côté fin de ville, bout de ville : l'impression d'être plus ouvert, de déboucher. Le jardin, la montée de Chalamont, le petit café du bout avec la petite terrasse, c'est le côté village ! C'est le côté campagne qui me ferait revenir rue Saint-Laurent, même l'Isère, pourtant quand on voit dans quel état elle est, c'est pas vraiment la rivière de campagne, mais c'est quand même de l'eau. En ouvrant sa fenêtre, on a l'eau qui passe, les arbres ...".

(F27 chomage SL/N.Chorier)

- "C'est un quartier hyper calme ! Les chambres donnent sur l'arrière et c'est vraiment la campagne, c'est plein d'oiseaux ! On a un voisin qui a des coqs, des poules, on a vraiment l'impression d'être à la campagne".

(F33 infirmière 4SL)

- "On a même des moutons ! Passé un temps, il y avait un âne qui embêtait tout le quartier : on entendait ses hi-hans partout !

J'ai connu la rue Saint-Laurent quand il y avait encore les égoûts qui passaient dans la rue. On voyait toutes les couleurs qui descendaient par les petites rigoles, les enfants qui s'amusaient, qui faisaient des bateaux. Pour eux, c'était rigolo ! A la place d'un immeuble, ils ont fait le projet de faire un parc pour les enfants. Mais tout le monde a poussé un hola ! Un parc rue Saint-Laurent ? Les enfants font dix mètres et ils sont en pleine campagne ! Ils sont toujours allés jouer au fond de la rue. Avec un parc, un toboggan, des machins, ils n'auront plus le droit de rien faire !

Quand je suis allé voir Montmartre, je me suis dit : mais qu'est-ce que je viens voir ici ? La rue Saint-Laurent c'est la même chose ! A Montmartre, on dit : c'est beau ! c'est beau ! parce que c'est Paris ? et rue Saint-Laurent : ça pue ! ça pue ! parce que c'est Grenoble ? D'accord Montmartre, c'est beau, mais la rue Saint-Laurent aussi !".

(H41 0 11SL)

Les menaces éventuelles qu'une réhabilitation peut faire peser sur un quartier vivant majoritairement sous ce régime imaginaire concernent en fait davantage les transferts de population que le domaine du bâti. Car, si la structure physique du quartier reste globalement respectée, un déséquilibre des populations peut entraîner une rupture irréversible dans le tissu social. Or, les modifications foncières et les perturbations liées au chantier ont entraîné des transformations dans les flux habituels de populations. Non seulement dans les répartitions nationales ou économiques des habitants eux-mêmes, mais aussi dans le nouveau profil d'activités qui se met en place dans le quartier, une mutation se produit, dont il n'est pas possible au moment de l'enquête, de mesurer la profondeur. La figure du village demeure prioritaire,

mais il est vrai, davantage sur le mode du souvenir. Quoi qu'il en soit, l'inscription spatiale de Saint-Laurent, effilé entre l'Isère et les bois de la Bastille, lui confère un solide capital de démarcation, même si le noyau de base fédérateur du village n'a pas encore trouvé sa pleine cohérence.

Figure 17 : UN ESPACE "SANS HISTOIRES"

Entre ces deux pôles relativement antagonistes que constituent le centre-ville et le village, un autre type d'espace se définit au croisement des images recueillies. Difficile à qualifier positivement, il se désigne plutôt comme une zone "en-dehors". En-dehors du bruit, en-dehors du temps, en-dehors de l'agitation de la ville, comme en-dehors de la responsabilité que demande la campagne, et surtout en-dehors de tout évènement qui viendrait troubler la succession étale des jours. Bien entendu, ce lieu ne souhaite pas être interpellé par l'Histoire, mais il demeure également réticent aux histoires. Havre de paix qui confine à l'ennui, vide de toute chronologie autre que météorologique, ce quartier est suspendu dans une domination du concret proche d'un grand irréalisme. Car même temps que la seule quotidienneté doit dicter sa loi, l'aveuglement se fait sur ce qui viendrait la troubler. Mais dès qu'un accroc a lieu dans le tissu des jours, le désir de ne pas le voir s'impose et prime le fait.

Les Clos d'Or correspondent au plus près à cette figure parmi les quartiers étudiés. Deux facteurs concordent pour en faciliter l'éclosion : d'une part, l'emplacement de ce quartier et sa configuration propre, homogène dans sa construction, légèrement excentré mais pas vraiment périphérique, et d'autre part, une population interrogée majoritairement étrangère, directement ou par ses origines. Ce second aspect nous semble capital dans l'émergence d'une telle figure de ville. Même vivant en France depuis de longues années, ayant pour

la plupart réussi le compromis entre leurs traditions et les moeurs françaises , les étrangers rencontrés gardent toujours une inquiétude indélébile face à tout évènement inhabituel, avant même d'en avoir perçu la réalité du danger. Ce qui diffère du quotidien n'est a-priori pas une bonne chose et peut menacer un équilibre parfois durement gagné. Au cours de la figure 3, nous avons déjà noté l'attachement à un quartier, fondé sur l'établissement d'un réseau d'habitudes difficile ou incertain à recréer ailleurs. Cette appréhension se précise ici, à l'image de ce père de famille algérien, cité à la figure 11 sur la socialité, qui donne toujours tort à ses enfants, même quand ce n'est pas juste, pour ne pas créer de remous dans le voisinage.

La peur, larvaire ou exprimée, anime aussi ce rapport à l'espace qui définit une autre relation au temps : on le voudrait suspendu, comme une vie entre parenthèses, ou du moins dont les aléas n'auraient pas de prise sur le domaine privé du logement et de ses alentours. Cette bulle, individuellement souhaitée, ne débouche pas sur l'image collective du village. Pourtant, les éléments pourraient y être, et certains témoignages affleurent ce type de projection. Pour franchir le pas, il manque la pleine conscience de sa propre légitimité à être là ; il faudrait oublier le sentiment obscur, enfoui mais durable, d'être en trop, d'avoir été plus toléré qu'accepté ; il faudrait pouvoir s'appropriier les lieux et bien au-delà, sans arrière-pensée. Mais pour cela, plus d'une génération est nécessaire.

La construction de cette figure s'appuie sur les filigranes des récits, davantage que sur des histoires bien élaborées et bien racontées. Contrairement aux deux précédentes figures, les images apparaissent ici en creux, ne franchissant que rarement le seuil de la parole et restant bien en-deçà des formulations familières sur le centre ou sur le village.

- "Le quartier me plaît. C'est calme. Et je travaille à côté. L'école des enfants aussi est à côté".

(H40 peintre CO139 Algérien)

- "J'aime bien ce coin. Tout le monde se connaît. Il est tranquille. On n'est pas dans la ville. J'aimerais pas être dans une grande cité, il y a trop de monde".

(H43 menuisier CO153C Algérien)

- "Nous, on n'est pas de la ville. Une fois à l'intérieur de l'appartement, on vit à l'intérieur".

(H38 maçon CO151 Portugais)

- "L'été, on est dehors, il y a un parc derrière. On y va. Tout le monde y va, on s'amuse, on discute. J'aime bien l'ambiance, parce qu'on se connaît, ce sont des copains ! J'aime ce quartier. Mes enfants y sont nés. Ils ont leurs copains et leurs copines ici. C'est en ville et c'est déjà à côté. Je préfère être ici qu'au Village Olympique ou à la Villeneuve, c'est plus calme. Il y a trop de gens là-bas. Il y a trop de bagarres. Ici, c'est très rare que la police vienne".

(H50 maçon CO153A Portugais)

- "Le quartier, je le trouve ancien. Si j'avais pu, je serais partie, pas à cause de l'appartement, mais à cause du quartier, pour trouver encore plus tranquille, les Alliés par exemple".

(F65 chômage CO153A I)

- "C'est un quartier où on arrive à tous se connaître et tout le monde est très très gentil. Bon, on a beaucoup d'étrangers, mais vraiment des gens sans histoires".

(F55 employée CO153C)

- "C'est un petit quartier tranquille. Je suis habituée. On est ensemble depuis longtemps. On discute, on fait des soirées ensemble".

(F69 retraitée C0151)

- "Ici, j'avais droit à l'APL, mais je n'ai pas choisi ce quartier, je ne le connaissais pas. De l'extérieur, ça fait un peu bloc, on n'imagine pas ce qu'il y a dedans. Ça ne fait pas sous-ville comme Villeneuve. Il n'y a pas l'animation du marché, tout le groupe de commerces qu'il y a là-bas. Au niveau vie locale, je la trouve plutôt moins agréable. Il manque un parc pour se balader. Je suis soit au centre-ville, soit à Grand'Place. En fait, j'habite entre les deux, mais pas tellement dans le quartier !".

(F25 psychologue C0139)

La figure d'un espace sans histoire n'est pas seulement réservée aux étrangers. Les Français aussi peuvent raisonner selon ces modalités dont le dernier témoignage cité illustre bien les limites. Les figures d'absence sont difficiles à tenir lorsqu'elles rentrent en concurrence avec les figures pleines, et que rien ne s'oppose à un transfert de la domination de l'une par l'autre.

Sur cet imaginaire défensif, la réhabilitation, déjà bien digérée aux Clos d'Or, n'a pas eu grande emprise. En proposant plus une amélioration du cadre existant qu'une restructuration des lieux et de leur occupation, l'opération, après le sursaut d'usage lié aux travaux, a de nouveau laissé la place à la quiétude volontariste.

Figure 18 : L'ESPACE BANNI

En contrepoint des trois figures précédentes, qui s'incarnent chacune dans des quartiers précis, une quatrième joue un rôle capital dans la perception de l'espace urbain. Mentionnée partout comme repoussoir, elle agit comme valorisation de la situation vécue. En se comparant avec ce qu'on ne connaît pas, mais qu'on imagine être le pire, un état actuel trouve des raisons de se légitimer. Les grands ensembles, et en particulier la Villeneuve, symbolisent cette forme d'un habitat rejeté, invivable et proscrit.

Bien qu'elles ne soient jamais directement interrogées sur ce sujet, les personnes rencontrées dans chaque quartier y font allusion et quasiment toujours de la même manière. Dans l'imaginaire de la ville, tel qu'il transparait indirectement par cette étude, la Villeneuve représente exactement l'espace banni, celui qu'il convient d'éviter et qui n'attire sur lui que reproches et condamnations. La plupart du temps, c'est dans une méconnaissance totale du terrain que les interviewés en parlent. On pourrait même dire que cette ignorance fait partie du processus de rejet, tant il faut que celui-ci soit total et ne doive pas s'amoinrir de détails qui pourraient le relativiser.

D'une certaine manière, cette figure illustre le redoublement négatif de l'espace, son miroir noir, et si les grands ensembles en général ou la Villeneuve en particulier incarnent ce double aujourd'hui, c'est peut-être moins à cause de leurs véritables défauts, toujours conjoncturels et évolutifs, que dans leur capacité involontaire à recevoir des images qui les caricaturent en faisant mieux être les autres quartiers.

Au fil des citations déjà notées, on a pu relever la permanence des comparaisons et des renvois, soit aux grands ensembles, soit à Villeneuve. Il n'est donc pas nécessaire de s'étendre sur cette figure,

les détails de son expression n'étant que peu éclairants sur elle-même, puisque, presque chaque fois, rapportés au lieu dont on parle.

- "Dans les vieux quartiers, la vie se prolonge tard la nuit, il y a une permanence de vie. Les épiceries arabes restent ouvertes tout le temps. C'est une vie qu'on ne retrouve pas dans les quartiers résidentiels, dans les grands ensembles. Quitte à habiter en ville, autant habiter au centre-ville, sinon, autant habiter à la campagne, mais pas à la périphérie de Grenoble, pas la banlieue !".

(H28 anesthésiste SL/Chenoise)

- "Les grands ensembles, les grands immeubles, c'est terminé ! Les immeubles à quatre étage maximum, c'est préférable. Sinon, il n'y a pas d'entente entre voisins".

(H70 retraité 6Blanchard)

- "Le samedi, personne ne reste à la Villeneuve. Ils viennent tous place Grenette, place Victor-Hugo, avenue Alsace-Lorraine, c'est le centre !

C'est affreux cette Villeneuve. C'est la vraie caserne ! Dans le vieux, c'est plus chaud, plus intime. Les murs sont épais, c'est de la pierre !".

(F70 retraitée 6Blanchard)

- "Un grand bâtiment rectiligne comme celui de la rue de la République, c'est affreux ! Mais ici, sur cent mètre, vous avez six façades différentes. C'est pas monotone. On se définit mieux. On sait que le 12 de la rue Voltaire, c'est nous. On parle de l'hélicoïdal, l'autre, c'est l'immeuble de la boulangère. Et puis, il y a l'immeuble de la Régie. C'est vivant. On n'a pas l'impression d'une uniformité. Dans les grands ensembles, si vous ne voyez pas le numéro, vous avez l'impression que c'est toujours la même allée ! Mêmes boîtes

aux lettres, même carrelage, mêmes portes ! Dans les quartiers anciens, chaque chose a sa place, chaque chose est située dans l'espace. Dans les grands ensembles, on n'a pas de repères, à part le numéro. Ici, on se définit par des phrases, des périphrases qui sont spécifiques pour chaque immeuble. On connaît les gens par leur nom. C'est ce qui fait la chaleur. Moi, j'apprécie beaucoup les vil-lages. C'est ce qui fait l'âme d'un quartier et son cachet".
(F54 inactive Championnet/12Voltaire)

Dans notre échantillon, deux personnes ont vécu à la Villeneuve avant de déménager, l'une aux Clos d'Or, l'autre dans le quartier Sainte-Claire. S'ils introduisent des nuances, leurs témoignages ne permettent cependant pas de renverser la dominante :

- "L'appartement était magnifique ; vue sur Belledonne, le parc, beaucoup de commodités. Mais l'entourage ! On a eu pour vingt mille francs de vol ! Pourtant, j'ai une certaine nostalgie de Villeneuve parce qu'il y avait un côté culturel très intéressant : une bibliothèque, des réunions, des contacts humains très intéressants. J'aimais beaucoup, mais la question du vol rend les choses impossibles !
Quand j'ai dit que j'allais déménager à Villeneuve, ça a été épouvantable ! Les gens refusaient de venir me voir. C'était vraiment les proscrits là-bas ! (...) Je sors davantage maintenant que quand j'étais à Villeneuve. A Villeneuve, on reste un peu bloqué ! Ca fait un peu village".
(F63 retraitée C0153C Russe)

- "Avant, j'avais un studio à la Villeneuve. Le studio me plaisait. Le prix était convenable. Mais l'environnement, les grands couloirs, le stress le soir pour rentrer, l'éloignement du centre-ville...
J'avais ma formule : je rentrais le vendredi soir. Je faisais toutes mes courses avant ! je ne sortais plus jusqu'au lundi !".
(H40 technicien 7SC)

Au regard de cette figure de référence négative, la réhabilitation, à travers les opérations étudiées, est un véritable succès, puisque jamais elle n'ouvre l'imaginaire de ses habitants au vécu de ces images. Au contraire, elle donne accès à une modernité sans caricature, à une standardisation du confort qui ne débouche jamais sur un anonymat.

Figure 19 : LA VILLE MIXTE

Les quatre figures précédentes sont complémentaires les unes des autres et n'envisagent la ville qu'en développant un aspect partiel. Aucune ne recouvre l'ensemble de l'espace urbain puisque leur vocation est précisément de construire des facettes fortement différenciées des modes imaginaires de la ville. La figure 19 "la ville mixte" s'applique, elle, à la globalité de la perception. Elle concerne l'ensemble des quartiers et s'adresse à une certaine transversalité synthétique. C'est la ville totale qui est en cause, au sens du mode de vie en actes que l'on ressent ou qu'il faut promouvoir.

En lien avec le bâti et l'aménagement urbain, mais mettant l'accent davantage sur la population et ses équilibres, la ville mixte s'organise en deux pôles : comme constat et comme projet. Au départ de cette figure, il y a la perception quotidienne ou événementielle de la juxtaposition des groupes sociaux, ethniques et nationaux dans le même espace. Familles nombreuses ou "à problèmes", Algériens célibataires, communautés italiennes... peuvent être à l'origine d'une conscience vivante et concrète de la situation de mixité. C'est généralement un conflit local qui fait apparaître la verbalisation. Et la première phrase s'agglomère autour du constat, avec ou sans agressivité : on dénote les faits, les tensions, en les expliquant par l'identité du groupe en cause, de manière d'autant plus aisée que celui-ci se repère plus facilement sur le plan morphologique. Nous ne voulons pas regrouper

ici seulement les aspects liés au racisme ou aux différences perçues sur le plan des origines nationales, même si cette dimension est largement dominante dans cette figure. Car d'autres cas, par rapport aux jeunes notamment, relèvent également du même processus comportemental.

Certaines personnes vivent totalement ce mode imaginaire selon le régime du constat, la plupart du temps de manière subie et contraignante. Mais il existe une seconde polarité à cette figure, qui peut succéder à la première comme être vécue directement : le projet. Sous ce régime, la ville-mixte devient un modèle d'avenir pour la ville, une obligation choisie du mélange des populations et des groupes qui dépasse les ségrégations et les ghettos. Dans cet esprit, la cohabitation devient une qualité de vie qui ouvre à une qualité de ville.

Ces deux pôles encadrent la présente figure et peuvent s'alterner au fil de l'interview chez la même personne. La réalité et la projection sont en lutte, et les images plus en tension qu'au repos. Car, même rappelé, ce deuxième aspect ne peut prendre la forme que d'un vœu, la violence des récits du constat venant vite bousculer le possible ou l'espoir sous-jacent au projet. Cependant, sa part dans la représentation de la ville chez les habitants interrogés n'en est pas moins grande.

- "Je trouve ça très riche la cohabitation entre différentes nationalités".

(F39 enseignante 18Voltaire/7SC)

- "C'est assez bien équilibré, il y a de tout : des Français, des Maghrébins, des Portugais, des Italiens... qui sont assez bien intégrés".

(F54 inactive Championnet/12Voltaire)

- "J'habite depuis quarante ans à Grenoble, mais je ne suis pas français. Je me considère pourtant comme un vieux grenoblois ! J'ai chanté à la société Jean-Sébastien Bach à Saint-

André ; j'ai participé à la vie des Grenoblois".

(H70 retraité 6Blanchard Allemand)

- "Ils ont bien partagé. Ils nous ont mis des Portugais, des Algériens, des Italiens, un Français. Aucune histoire dans notre quartier. Il y a plus d'étrangers qu'avant".

(F55 employée C0153C)

- "C'est un amalgame de gens. Il y a des Maghrébins, des cas sociaux, du bruit. Il y a des commerces nocturnes, par définition dans un centre-ville. Il y a des voitures, des difficultés de stationnement, des commerces à proximité... l'ambiance du centre-ville, c'est tout cela, avec toujours du monde dans les rues, on ne se sent jamais esseulé".

(H40 technicien 7SC)

- "Ici, c'est un milieu extrêmement ouvrier, des Portugais, des Algériens, quelques français d'origine étrangère - dont moi ! -, je m'entends bien avec tous. Je me sens bien ici. C'est vrai que dès qu'il fait beau, je ne suis pas là !".

(F63 retraitée C0153 C Russe)

- "Il y a une plus grande variété de population qu'avant : avant, c'était plus arabe. Moi je suis pour une population diversifiée, j'aime bien. Bien sûr, il ne faut pas qu'il y ait une population faite que de cas sociaux. Si vous ne mettez que des familles comme ça dans un immeuble, c'est sûr qu'il y aura de la détérioration ! On peut aider une ou deux familles, on peut discuter, mais si c'est une majorité, ça ira de dégradation en dégradation !".

(F40 infirmière 18Chenoise P)

Que ce soit par choix éthique, en trouvant intérêt au mélange des populations, ou par réalisme, en rendant mieux vivables des rencontres de fait, l'adhésion à cette polarité de la ville-mixte repose sur la notion d'équilibre. Si personne ne parle de seuil de tolérance, c'est implicitement à des caps de cette nature qu'il est fait allusion dans la recherche d'une coexistence harmonieuse. Dès que la balance penche en faveur d'un groupe social ou national, les autres personnes sentent la situation leur échapper et gagnent une position de victimes ou d'exclues.

C'est ce qui apparaît dans les inquiétudes formulées par certains habitants de Saint-Laurent face à l'évolution du peuplement de la rue ; inquiétude que résume bien cet autre interviewé :

- "Le seul défaut pratiquement, le gros handicap, c'est que les gens du quartier disent : "oui, la ville a fait une réhabilitation des logements anciens du quartier... Techniquement, c'est bien, ça plaît ou ça ne plaît pas, les couleurs des façades, les ouvertures... mais c'est l'occupation !" Les gens, on ne leur demande pas leur avis. Il y a eu une concertation faite au niveau des bâtiments, des couleurs de façades, mais la principale préoccupation des gens, c'est l'occupation de ces logements : on était au milieu d'un quartier, et puis bon, on se retrouve en pays étranger. Et parfois, c'est dur de cohabiter !".

(H40 technicien 7SC)

- "Il y a beaucoup moins de monde qu'avant. Avant, il y avait vraiment une animation ! C'était super ! Maintenant, c'est mort, c'est vrai. Il faut attendre que les appartements soient refaits. Mais la rumeur dit que la rue Saint-Laurent va devenir un quartier bourgeois".

(F30 O 71SL 01)

- "J'ai l'impression que la rue Saint-Laurent est en train de s'embourgeoiser. Ca ne va plus être la même ambiance. Avant, c'était très mitigé, moitié italien, moitié arabe, et j'ai l'impression que ça change. A mon avis, ils ont plutôt dispatché les gens qui habitaient dans la rue vers la périphérie. Et les nouveaux habitants ne sont plus les mêmes. Je pense que la rue va devenir moins sympathique. Elle avait un côté sympa cette rue, à moitié déglinguée, très pourrie, tout humide. Et tranquille..."

(F27 chomage SL/N.Chorier)

- "Dans les années 70, il y avait des hippies qui débarquaient rue Saint-Laurent, des jeunes qui voulaient une autre manière de vivre et qui se confrontaient aux autochtones. La rue Saint-Laurent a même eu des articles ! C'était passé sur Libération !

Maintenant, il semble que les habitants de la rue ne seront plus les mêmes. Ça va être plus élitiste. Peut-être pas pour les Italiens, parce qu'ils sont bien ancrés, et ils ont un certain pouvoir, mais pour tous les travailleurs maghrébins qui y étaient. C'était pas tellement des familles, plutôt des gens assez seuls, des travailleurs... J'ai peur qu'ils fassent mal dans le décor pour la municipalité".

(F37 infirmière 22SL/5Bayard)

Les positions de l'actuelle municipalité, dirigée par le RPR Alain Carignon depuis 1983, et de l'ancienne, dirigée par le socialiste Hubert Dubedout, sont directement référées à une divergence fondamentale d'attitudes par rapport à l'occupation de ce type de logements par des populations d'origine étrangère, notamment maghrébine. Pour chacune, ceux qui l'évoquent la critiquent : les uns accusant l'ancienne municipalité de trop favoriser les Arabes au détriment des Français, et les autres accusant l'actuelle de trop favoriser les riches au détriment des plus démunis. Nous reviendrons sur ce clivage au cours de la figure suivante :

- "Le Maire d'avant, pour les Algériens, il a fait beaucoup !
Ce sont des gens comme nous, mais ..."

(H68 retraité 3SL P OI)

- "On a accordé des priorités aux Arabes ! Nous, on nous mettait à la porte en disant que c'était insalubre, et puis, derrière, on leur donnait l'autorisation d'ouvrir un café-restaurant ! Dubedout, il faisait tout pour les Arabes. Les derniers temps, avec le café, ils pissaient, ils faisaient leurs crottes dans l'allée, ils dégueulaient, ils allaient au bistrot, ils sortaient plein de vinasse ! Je me suis adressé à la police pour qu'elle intervienne pour faire cesser ces bruits. J'ai même écrit au médiateur parce que la police ne faisait rien, ils fermaient les yeux : "Oh, vous comprenez, ce sont des Arabes, on ne veut pas passer pour des racistes !". Finalement, il y a eu une histoire de proxénétisme, ils ont fermé le café. Mais pendant trois ans, c'était invivable ! Il y avait des bagarres tous les jours, et de la musique arabe toute la nuit.

Vous savez, les Italiens, ce sont des Latins, comme nous. Alors on s'entendait bien. Mais les Arabes, on ne peut pas s'y faire ! Ce ne sont pas des Latins, ce sont des Musulmans".
(H66 retraité Lorraine/M.Desprez)

- "J'ai rien contre les étrangers, mais les Algériens de Très-Cloîtres : tout a été remis à neuf là-bas ; il faut voir comment ils ont déjà abîmé tous les appartements".

(H70 retraité 6Blanchard)

- "En ce moment, c'est plus tranquille, parce qu'avant, il y avait plus d'Arabes et c'était plus bruyant. Sans faire de racisme, hein !

Il y avait des Algériens qui étaient sales, ils sortaient des boîtes de conserve pour faire pipi. Ça sentait mauvais,

ils ne tiraient jamais la chasse ! Pour vous dire franchement, c'est nous qui les avons fait partir de l'allée parce que c'était insupportable. Surtout qu'il y avait des touristes qui venaient. C'est pas joli que les touristes doivent sentir la pisse des Arabes !".

(F50 8Chenoise P I)

- "Ce sont toujours les Arabes qui ne comprennent pas. Eux ou leurs enfants. Si on dit quelque chose, on n'est pas de la même race, ils vous agressent tout de suite ! Ils sont contre les autres races".

(H43 menuisier C0153C Portugais)

Ce racisme ordinaire, alimenté par les multiples accroc de la vie quotidienne, trouve aussi des contrepois à ce même niveau :

- "Les Arabes, ils sont extrêmement propres. Il y en a qui sont sales, mais comme il y a des Français qui sont sales, et des gens de tous les pays ; surtout des gens du sud, mais celle du second étage, elle est vraiment propre".

(F67 retraitée Lorraine/5Abel Servien)

- "Parfois, c'est avec les Français qu'on a le plus de problèmes ! C'est pas parce qu'on est plus bronzé qu'on est plus pourri !".

(H25 0 7SC 01)

- "Rue Très-Cloîtres, la population maghrébine se retrouve vraiment entre elle, et ce ne sont que des hommes. L'été, ça fait un bourdonnement terrible. Une fois, j'ai compté, ils étaient cent cinquante sur la petite place !

Moi, j'ai toujours été bien acceptée et respectée parce que, comme je suis infirmière, c'est impeccable ! Ils sont charmants, très corrects. Par contre, les jeunes maghrébins sont plus

durs que leurs parents. La drogue circule. Il y a pas mal de délinquance, de cambriolage...".

(F40 infirmière 18Chenoise P)

Les relations entre groupes nationaux ne s'épuisent pas dans le seul rapport Français/étrangers. Car souvent, les communautés ont connu des affrontements entre elles, particulièrement pour le contrôle du territoire commun. Mais même lorsque la situation s'est apaisée, le repli sur soi peut demeurer la règle. Dans un quartier, se juxtaposent alors des groupes qui se croisent sans cesse, et ne se rencontrent jamais.

- "Les Portugais, quand ils sont dans la cour, ils se mettent toujours ensemble. Les Algériens, pareil. Moi, quand je descends, je dis bonjour à tout le monde. C'est comme ça qu'il faut faire, sinon ce serait la guerre continue".

(F90 retraitée C0153C)

- "A cette époque, dans la rue Saint-Laurent, il y avait de grosses bagarres entre la population des Maghrébins et la population des Italiens. C'était vivant ! Dans cette rue, j'avais souvent l'impression de vivre les contradictions de mon époque, d'être en plein dedans !".

(F34 graphiste SL/Gordes)

- "Je ne sais pas si c'est vrai, mais ce qui se dit, c'est qu'à une époque, il fallait montrer sa carte d'identité pour pénétrer rue Saint-Laurent ! C'était le quartier occupé par les Italiens. Le pont suspendu, c'était la frontière".

(H29 éducateur SL/Lorraine)

- "Il y a beaucoup d'Italiens dans la rue, mais ça ne me dérange pas : je suis d'origine italienne. Ce qui fait que c'est un petit quartier, c'est que justement, il y a une

population principalement composée de gens qui sont exilés. Des Italiens surtout, et un peu des Algériens. C'est aussi ce qui fait qu'il y a une bonne ambiance dans la rue. D'ailleurs, je passe très bien dans la rue, parce que j'ai un type très italien. En fait, je crois qu'il n'y a pas de ségrégation du tout. Les seuls inconvénients à être avec les Italiens, c'est pour la coupe du monde de football ! Les klaxons à minuit ! Mais c'est plutôt sympa, il y a des drapeaux italiens partout !".

(F26 employée 3SL)

- "Il y a les mamas italiennes qui ont leur fief. Il y a les jeunes qui se connaissent depuis tout petits, qui sont en bande. Même, si toutes les nationalités sont représentées là, elles ne se mêlangent pas : les Portugais, les Italiens, les Maghrébins, les Français, tous entre eux ! Lorsque j'allais aux réunions de parents d'élèves, quand je prenais la parole, les mamas me disaient : "Mais vous, vous n'êtes pas du quartier !". J'ai l'impression qu'elles ont beaucoup de poids, même par rapport à la municipalité".

(F37 infirmière 22SL/5Bayard)

La capacité d'une ville à être ville se mesure aussi à la manière dont elle gère les différences culturelles qui la traversent. La dominante de cette figure réside dans le caractère inévitable du mélange. Les divergences d'opinions ne se font pas sur cette donnée, mais sur les modes de résolution des problèmes qui en découlent. Du cloisonnement des groupes sociaux et ethniques au juste équilibre dans le même espace, des affrontements ouverts entre communautés aux dialogues potentiels, toute la gamme des situations est parcourue, aussi bien comme faits que comme perspectives. La ville mixte est une obligation, un point de non-retour. Le cap a été franchi très tôt à Grenoble des migrations et des fixations territoriales des nomades. La ville dans son développement repose totalement sur ces apports extérieurs, et la

diversité culturelle fait partie intégrante de la vie de la cité. Mais partir de l'acceptation d'une difficulté, si cela est aussi faire preuve de réalisme, ne donne pas de recette pour la transformer en richesse. Et pour beaucoup, la ville mixte, plus subie que souhaitée, prend bien davantage la forme du constat que celle du rêve.

- "Quand les gens voient un Algérien, ils s'en foutent complètement. On est immigré. On ne sait pas quoi faire. On ne sait pas où on est, ni là en France, ni en Algérie. On est comme une cigarette, vous la posez là ou là, entre les deux. J'ai fait quinze ans dans l'armée française, les guerres d'Indochine, de Corée, l'Italie, la Corse, et je suis toujours Algérien. Un Français touche plus que moi, pourquoi ? Un Français, il a le droit de dire ce qu'il pense. Moi, je suis un Arabe, j'ai droit à rien. Fermer ma gueule, c'est tout".

(H65 O CO139 Algérien)

CONCLUSION. Figure 20 : LES ASSISTES

Pour conclure ce panorama organisant l'ensemble des récits recueillis au cours de cette étude, cette dernière figure rassemble les éléments ayant trait à l'aspect institutionnel, soit en ce qui concerne la gestion courante des logements, soit les opinions au sujet des politiques municipales successivement menées à Grenoble.

Le premier point flagrant qui apparaît, c'est la quasi unanimité de satisfaction quant à la Régie Foncière.

- "J'ai eu des fuites d'eau à cause du gel, ils sont venus tout de suite, et ils ont réparé".

(F67 retraitée Lorraine/5Abel Servien)

- "Il y a eu des réunions avec la Régie, ça s'est bien passé".

(F40 infirmière 18Chenoise P)

- "Quand j'allais à la Régie, je leur disais, mais où va -t-on me loger ? On me disait : ne vous inquiétez pas, vous serez bien contente. Et voilà, je suis bien contente !".

(F68 retraitée 18Chenoise 3/Abel Servien OI)

- "A la Régie Foncière, ils sont extrêmement courtois. Je crois que leurs prestations sont aussi bonnes que le privé, si c'est pas plus. En plus, il n'y a pas forcément derrière l'idée de faire du bénéfice à tout prix ! Je suis tout à fait d'accord avec ce type de structure à moitié administrative, où le service public veut vraiment dire quelque chose. Et pourtant, je ne suis pas une locataire commode !".

(F39 enseignante 18Voltaire/7SC)

- "Avec la Régie Foncière, j'ai de très bons rapports, c'est épatant. Dès qu'on a quelque chose qui ne va pas, on leur passe un coup de fil, et ils arrivent. Mais il ne faut pas les déranger pour rien non plus !".

(F54 inactive Championnet/12Voltaire)

- "Nous avons apprécié qu'un organisme officiel soit en mesure de comprendre, d'accepter que des gens refusent un logement. Ils auraient très bien pu me dire : écoutez, étant donné la crise du logement à Grenoble, on vous propose un appartement en plein centre-ville, même s'il n'y a pas beaucoup de soleil, estimez-vous heureux ! Mais il y a une volonté de dialogue. J'ai toujours eu de très bons rapports avec la Régie Foncière. J'ai toujours trouvé chez eux un grand souci de trouver les bonnes solutions, de faire le maximum de ce qui est possible. Ce ne sont pas seulement des gestionnaires

mathématiques ! C'est important pour une ville d'avoir un outil de ce type là. J'ai la chance d'habiter à côté du siège. C'est beaucoup plus conflictuel entre les locataires et l'office d'HLM".

(H33 enseignant Très-Cloîtres/5Alphand)

- "La Régie Foncière s'occupe bien de tout. Dès qu'on a un problème à poser, on ne peut vraiment pas se plaindre".

(H70 retraité 6Blanchard Allemand)

- "Je suis technicien à la Régie Foncière. Elle n'est jamais contre les travaux personnels, dans la mesure où ils sont bien faits, dans les règles de l'art. Il arrive souvent que la Régie Foncière fasse plusieurs propositions de relogement aux personnes. Mais au bout d'un moment, il faut quand même trancher. Souvent, ils quittent un taudis, mais ils ont des exigences au-delà de ce qui est acceptable.

Moi, je suis content d'être locataire de la Régie, comme de tout autre propriétaire d'ailleurs, dans la mesure où on me laisse faire un peu ce que je veux chez moi !".

(H40 technicien 7SC)

- "C'est vrai qu'avec la Régie, on n'a pas de problème. On les appelle, ils sont toujours là. Et puis, les loyers sont moins élevés que ceux des propriétaires privés".

(F30 O 71SL OI)

Aux Clos d'Or, où l'organisme interlocuteur est l'OPHLM, on peut aussi recueillir le même type d'approbation :

- "Les HLM, c'est bien. Si ça nous arrive de devoir trois mois, ils ne disent rien !".

(H43 menuisier C0153C Portugais)

- "Pendant les travaux, ils avaient ouvert un bureau, et on pouvait y aller quand on voulait".

(F55 employée C0153C)

- "Un problème ? On téléphone aux HLM, ils viennent tout de suite".

(H50 maçon C0153A Portugais)

Cette satisfaction affichée ne fait pas oublier les difficultés rencontrées, mais témoigne de la bonne volonté accordée aux gestionnaires pour les régler. Nous avons déjà eu l'occasion de mentionner des avis négatifs au cours de la figure 6 "le non-fini". Pour mémoire :

- "Ca fait trois ou quatre ans que la mairie n'est plus là, mais vous voyez, quand il y a quelque chose à faire, elle laisse courir. Ils ne viennent jamais. S'il y a des choses à faire, c'est nous qui devons les payer. Avant, quand on avait une réclamation, on allait au bureau ; c'est plus pratique quand c'est sur le quartier".

(H59 retraité C0153B I)

- "La Régie Foncière, on ne peut rien dire, parce qu'ils sont avec la mairie. Avec leurs gueules enfarinées "vous en faites pas, on fera tout !", ils sont comme les autres, quoi... J'aimerais bien savoir ce qu'ils appellent laisser les gens sur le quartier, parce que moi, j'ai eu des sons de cloches bien différents ! Que ça allait être hyper-classe, au contraire".

(H25 O 7SC OI)

- "Là-bas, quand on avait un problème, on essayait de le régler soi-même. Maintenant, comme on est pris en charge par les HLM, on est locataire des HLM, du moment qu'on paye, on demande à être bien servi. Alors, il faut faire des palabres au téléphone à droite, à gauche, ils se renvoient la balle, on ne peut jamais avoir qui que ce soit !".

(H66 retraité Lorraine/M. Desprez)

Positives ou négatives, les opinions émises sur les organismes gestionnaires placent les occupants dans la même attitude passive par rapport à cette autorité reconnue. Le maître des lieux prend la forme de l'interlocuteur administratif auquel on a affaire. Chacun intègre le fait de n'être pas premier dans les décisions, de dépendre d'un réseau de volontés qui le dépasse et lui échappe. Attitude courante chez les locataires, elle se retrouve aussi chez les anciens propriétaires, et même parmi ceux qui ont conservé leur propriété mais que la réhabilitation a quelque peu bousculés dans l'autonomie de leurs décisions.

Modulée selon les interlocuteurs, essentiellement en fonction de la part de responsabilité qu'ils détiennent dans leur vie professionnelle, cette soumission acceptée, développant un rôle extrêmement passif, conforte une position d'assistés, qui marque globalement l'ensemble de l'étude. Certes, la vie originale trouve ses brèches et ses interstices pour inventer ses particularités, comme nous l'ont révélé d'autres figures, mais sur le terrain plus directement politique, au sens large, la délégation est totale de ses propres pouvoirs. Concrètement, la satisfaction à l'égard de la Régie Foncière est un argument de plus pour légitimer un tel service public, et se reposer sur elle. D'ailleurs, nous l'avons vu, la part matérielle de la gestion, y compris dans la phase des travaux, n'est pas celle qui soulève le plus de désir d'implication. C'est lorsque les problèmes humains se posent que commencent la véritable attitude politique : avec qui cohabiter ? comment favoriser l'équilibre de la ville mixte ? que faire des cas sociaux ?

Ce sont ces sujets qui, directement, condensent les opinions sur les politiques municipales conduites à Grenoble successivement par la gauche et la droite.

- "J'ai suivi d'assez près la politique de la ZAD pendant toute la période Dubedout. Ca me paraissait être une politique qui allait dans le bon sens. Toute la politique qui a consisté

à constituer un patrimoine au centre-ville, un très grand patrimoine collectif, municipal, en maintenant les habitants d'origine, ça a été très fructueux. Par contre, si le but de cette opération a été d'arrêter la spéculation immobilière au centre-ville, ça a plutôt créé une très grande faim de logements. Ça a fait monter le prix des locations. Trouver un logement à un prix raisonnable à Grenoble, c'est un problème beaucoup plus difficile qu'à Lyon par exemple. Je crois qu'une gestion municipale qui reste très orientée sur le service public, c'est irremplaçable ! Il faut continuer sur la lancée : maintenir les gens qui sont dans leur quartier, surtout ne pas chercher à les éloigner ou à installer le secteur privé dedans. Et puis, continuer à favoriser le mélange des populations, parce que je pense que c'est très fructueux".

(F39 enseignante 18Voltaire/7SC)

- "Ce qui fait l'originalité de Grenoble, c'est cette réflexion qui s'est engagée à la fois sur la réhabilitation des quartiers anciens et sur la mise en place de la Villeneuve : construire du neuf mais autrement. Et essayer de préserver un centre-ville à taille humaine. C'était conserver le patrimoine au niveau bâti, foncier, immobilier, mais également au niveau humain. Conserver une véritable vie de cité. Faire que le centre-ville ne soit pas comme dans d'autres villes, uniquement réservé aux gens riches. Il y a eu la volonté de maintenir dans le centre-ville une pluralité de gens, tant au niveau des catégories sociales qu'au niveau des origines ; de dire par exemple : les immigrés ont le droit d'habiter le centre-ville dans des conditions correctes".

(H33 enseignant Très-Cloîtres/5Alphand)

- "A partir du moment où le projet municipal a changé, et qu'il y a eu cette espèce d'ouverture sur le privé, sur les anciens locataires et les anciens propriétaires, je n'avais pas envie d'être co-proprétaire avec des gens comme ça !".
(F34 graphiste SL/Gordes)

- "Carignon, c'est le fric pour le fric ! Ce qu'il a fait pour l'avenue Alsace-Lorraine, il ne l'aurait pas fait pour les vieux quartiers. Le problème ne se pose même pas. C'est clair et net ! Bien sûr, Alsace-Lorraine c'est passager, c'est plein de commerçants bourgeois. La rue Chenoise à côté, ça fait pouilleux !".
(F27 chômage SL/N.Chorier)

- "Monsieur Dubedout, il est venu Grande-Rue faire sa petite propagande pour être réélu. Ma soeur était à coté de moi et elle me dit : "Voilà Monsieur Dubedout, dis-lui ce que tu as sur le coeur !". Il m'entend, il se retourne et me demande ce qu'il y a. Et je lui dis que j'habitais rue du Lycée, que tous les gens se relogent, mais que moi, on ne me convoque pas. "Donnez-moi votre nom et votre adresse". Un mois après, j'ai eu l'appartement".
(F70 retraitée 6Blanchard)

- "Pour avoir ce qu'on veut, il faut leur apporter à manger, la bouteille de champagne, alors là, vous êtes bien vu. Autrement vous n'avez rien du tout ! Nous, on l'a apportée, ils l'ont bue, et puis ...
S'il y avait eu le maire actuel, je ne crois pas qu'ils auraient fait ça".
(H68 retraité 3SL P OI)

- "Cela va faire trois ans que je suis là. Depuis qu'il y a Monsieur Carignon. Je lui ai demandé un logement pour Maman qui entre dans ses quatre vingt sept ans, je l'ai eu, et après j'ai eu le mien.

Attention, j'étais allée trouver Monsieur Dubedout pour Maman. Vous savez ce qu'il m'a dit, je vous jure que c'est vrai sur la tête de mes petits enfants, il m'a dit : il n'y a rien pour le moment ! Je lui ai dit : Monsieur Dubedout, pensez un peu aux Français avant de penser toujours aux Arabes !

Quand Monsieur Carignon est venu, je lui ai demandé tout de suite, et dans la semaine, il a accepté !

Si Dubedout a été enlevé, c'est que les Grenoblois en avaient jusque là ! Il ne logeait que les Arabes, et nous, on restait en rade !".

(F67 retraitée Lorraine/5Abel Servien)

- "Le maire a fait une réunion. Ça a été impeccable ! Pourtant, je vous le dis, tout de suite, je ne suis pas de son bord. Mais j'ai été enchantée par cette réunion, par sa gentillesse".

(F90 retraitée C0153C)

Si peu de personnes interrogées sont à même de décrire ou de développer une argumentation sur la politique urbaine de l'ancienne municipalité, aucune ne tient un discours cohérent sur l'éventuel programme de l'actuelle mairie. Soit qu'il n'apparaisse pas de manière flagrante une direction claire, soit que la rumeur prenne le pas sur l'observation. Dans l'un et l'autre cas la perspective municipale s'évapore au profit de la personne du maire. Cette attitude, déjà présente auparavant, repose sur une vision du dirigeant comme notable. C'est dans sa proximité que les problèmes se règlent, étant entendu que son arbitraire doit pencher en faveur du demandeur. Cette personnalisation du débat

induit toujours sa pauvreté, car l'axe d'assistance est à sens unique. Les raisons qui fondent alors l'adhésion ne relèvent plus d'une compréhension mais se limitent à une reconnaissance qui vient par là-même renforcer la figure de l'assisté.

Les ouvertures vers une participation à la gestion au sens large sont donc très étroites et rejoignent les problématiques du territoire commun.

- "La Régie Foncière ou les HLM devraient encourager ceux qui entretiennent bien leurs appartements".

(H70 retraité 6Blanchard)

- "La Régie étant seule propriétaire de l'immeuble, il n'y a pas de réunions entre locataires. J'aimerais bien qu'il y ait un responsable de la Régie qui réunisse tous les locataires pour qu'on puisse dire ce qui va et ce qui ne va pas".

(F33 infirmière 4SL)

La population majoritaire à laquelle nous avons affaire ici rassemble des personnes n'ayant en fait que peu de prise sur les différents domaines de leur vie, tels que le travail ou les projets d'avenir. Le logement n'échappe pas à ce qui peut être parfois un dénuement, parfois un renoncement. Pour beaucoup, cependant, la réhabilitation a été vécue comme une chance, comme l'occasion de franchir une étape de reconnaissance sociale, en même temps que de confort. En permettant de ne pas couper les racines souvent fragiles de l'attachement à un quartier physique et humain, ce type d'opération rajeunit la ville sans lui ôter des ans. C'est à la conciliation de ce paradoxe que se mesure une réhabilitation réussie.

